

UNIV. OF ARIZONA

PQ2623.A216 B6 1925

mn

Lacretelle, Jacques de/La Bonifas



3 9001 03898 8401













JACQUES DE LACRETELLE

# LA BONIFAS

*édition originale*

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle. (VI<sup>m</sup>)



# LA BONIFAS

Les vices entrent dans la composition  
des vertus comme les poisons entrent  
dans la composition des remèdes.

LA ROCHEFOUCAULD.

## DU MÊME AUTEUR

LA VIE INQUIÈTE DE JEAN HERMELIN (*Grasset*).

SILBERMANN (*N. R. F.*)

LA MORT D'HIPPOLYTE (*N. R. F.*). *épuisé.*

LA BELLE JOURNÉE (Au Sans Pareil). *épuisé.*

## A PARAÎTRE

CONFIDENCES.

LE REVERSI.

L'ANGE DE L'AMOUR OU VIE DE LA VALLIÈRE.

JACQUES DE LACRETELLE

PQ

2623

A216

B6

1925

# LA BONIFAS

*édition originale*

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle, (vi<sup>me</sup>)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT VINGT-SIX EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE, DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A J, CENT SEIZE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A CXVI, ET DOUZE CENT QUARANTE-TROIS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT TREIZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A m, DOUZE CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 1200 ET TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 1201 A 1230, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTI-QUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

EXEMPLAIRE 902

TOUS DROITS DE REPRODUCTION DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1925.



# PREMIÈRE PARTIE

---

## CHAPITRE PREMIER

A Vermont on l'avait connue tout enfant. Lorsque le commandant Bonifas, ayant pris sa retraite, était venu habiter la petite ville picarde, on l'avait vu arriver accompagné d'une fille de quatre ou cinq ans, d'apparence peu attrayante, mais robuste.

La maison où il s'installait était située sur la place d'Armes, presque au coin de l'avenue de Flandre, c'est-à-dire en face des deux grands bâtiments que par tradition l'on nomme encore à Vermont le château des évêques et l'intendance, bien que l'un soit aujourd'hui un musée et que l'autre abrite le cercle militaire. C'était un petit hôtel un peu en retrait, n'ayant pas plus d'un étage sous son élégante toiture mansardée, montrant en tout six fenêtres ; dimensions qui, rapprochées des imposantes mesures de la place, n'étaient pas sans donner à la demeure un air particulier et comme dissimulé.

Vermont, qui fut jadis une importante étape sur la route des Flandres et qui doit à cette situation tout son grand aspect, ses larges avenues à chaussées pavées, ses auberges pourvues de vastes écuries faites pour les relais, est tombé en décadence au siècle dernier. Les temps modernes, qui ont enrayé sa fortune, ne lui ont pas fourni, comme il arrive, des ressources nouvelles. Si l'on monte sur les vieux remparts ou sur le clocher de Saint-Quentin, on n'aperçoit alentour aucune cheminée d'usine ; la campagne paraît verte mais médiocrement cultivée ; un cours d'eau fait une ceinture à la cité, mais il la resserre et la gêne plutôt qu'il n'aide au trafic. Le commerce marche avec indolence, et cela se conçoit : rien n'a retenu un esprit actif dans cette ville dont l'opulence n'était plus qu'en façade ; et, au contraire, lorsque dans la province un hobereau incapable et appauvri n'a pu conserver un domaine trop lourd, il s'est transporté volontiers à Vermont, attiré par un de ces logis superbes et peu disputés où il trouvait à bon compte l'apparence de la fortune et du rang.

Des hommes oisifs et sans ambition, des filles tristement élevées et difficiles à marier, tels sont les gens que l'on rencontre aujourd'hui à Vermont, ou plutôt que l'on ne rencontre pas, car chacun vit très retiré, ouvrant de mauvais gré sa porte et à demi seulement ses volets, pour mieux épier.

Cette petite société ne connaissait rien du commandant Bonifas lorsqu'il entra dans l'hôtel de

la place d'Armes. L'habitation lui appartenait depuis quelques années déjà par un héritage de famille ; mais on ne l'avait jamais vu auparavant chez sa parente, vieille fille infirme, fort peu entourée sa vie durant et dont personne n'avait reçu les confidences. Le bruit courut, venant de l'étude du notaire, qu'elle était brouillée avec lui à la suite de certaine union qu'elle n'avait pas approuvée ; pourtant, à sa mort, on n'avait pas trouvé d'autre testament que celui par lequel elle légua la totalité de ses biens à son petit-neveu, Antoine-Jules Bonifas, élève à l'École Impériale de Saint-Cyr ; et ainsi le commandant avait hérité, outre l'hôtel de la place d'Armes, des rentes assez rondes et un lot de terrains aux portes de la ville.

Malgré leur curiosité indiscreète, les Vermontois n'en surent guère plus long sur lui une fois qu'il fut parmi eux. L'officier retraité, qui se disait veuf, fit une visite au commandant de la garnison, s'inscrivit au cercle militaire et s'y rendit quelquefois, mais il se montra peu affable, et, sans doute par rivalité de corps, ses manières furent hautement critiquées par ses camarades de cavalerie qui régentaient dans le cercle. Il ne fut invité dans aucune maison, car on reçoit peu à Vermont. Au surplus, il ne le chercha point et ne fit d'avances à personne. On le vit même souvent, dans la rue, soit timidité, soit humeur fantasque, baisser sa grosse tête, voûter le dos et changer de trottoir, de manière à éviter la conversation ou le simple bonjour d'un passant qui venait à lui. Au café,

où il faisait de longues stations, il se montrait d'un abord plus commode avec ses voisins de hasard, lorsque, les joues fortement colorées, il dirigeait un œil légèrement hébété vers les parties de cartes ou les coups de billard. Mais cette cordialité relative acheva de lui ôter l'estime de la bonne compagnie. Alors ses façons sauvages s'aggravèrent ; il ne salua plus personne hormis quelques piliers de café, et prit bientôt aux yeux des moins malveillants la figure d'un bonhomme très rogue, passablement amateur de boisson.

On eût pu le juger de même dans son intérieur si on y avait pénétré. Il était servi par une forte campagnarde venue avec lui, au visage renfrogné, peu bavarde ou plutôt qui paraissait rebelle à toute langue autre qu'un patois bourru et obscur. Habitée de longue date aux manies de son maître, elle n'avait plus besoin de recevoir ses ordres. Le matin, dès qu'elle entendait du bruit dans sa chambre, elle apportait sans mot dire un carafon d'eau-de-vie et un broc d'eau chaude, emportait les chaussures pour les décrotter et retournait à la cuisine. A heures fixes, elle déposait sur la table de la salle à manger un gros plat de viande et de légumes, un fromage, et, une demi-heure après, revenait enlever le tout pour y prendre sa part. Elle trouvait son maître assis à la même place. Alourdi par le repas, fumant une pipe noircie et tenant dans son poing un verre vide, à peine la voyait-il entrer. Il restait ainsi longtemps. Parfois, dans cette solitude trouble, il se mettait à gronder

et frappait sur la table, comme si une apparition ennemie l'eût fait sursauter. La vieille servante, qui l'entendait de la cuisine, paraissait accoutumée à la scène. Elle continuait sa besogne, haussant tout au plus les épaules, et faisait de la main ce geste léger par lequel on semble rejeter derrière soi une chose qui appartient au passé.

C'était elle qui s'occupait de l'enfant et la surveillait. Toutefois, chaque matin, pendant un temps déterminé, le père faisait marcher la petite à côté de lui. Il l'encourageait par de grandes exclamations satisfaites, comme on dresse un jeune animal ; ensuite le vieux militaire joignait à l'exercice un peu de théorie. Il la prenait sur ses genoux, et, tâchant d'adoucir sa grosse voix, il disait :

— Voilà papa... Et voilà Marie... Marie a été sage ?

En même temps, du fourneau de sa pipe, il lui faisait des agaceries ; puis il lui demandait rapidement :

— Tu veux aller retrouver Vincente ?

La petite répondait oui de la tête et se sauvait à la cuisine.

Elle était laide. Sa figure était trop grosse et ses traits trop vigoureusement formés pour son âge. Son front était large et vilainement bombé. Son teint n'avait pas les fraîches couleurs de l'enfance. Ses cheveux, mal coiffés par la vieille servante, étaient aplatis par devant et bouffaient en désordre par derrière, ce qui grossissait la disproportion de sa tête. Enfin, sa bouche était marquée

d'un signe très particulier : des lèvres doubles. On apercevait au milieu de la partie rose et charnue un trait qui dessinait le contour extérieur des lèvres. Bizarrerie plutôt que difformité, mais qui ajoutait à l'impression disgracieuse. Dans cette figure, seuls les yeux pouvaient plaire ; leurs prunelles noires se fixaient sur les choses avec une sorte d'attachement craintif et révélaient, par lueurs, une pensée droite et sauvage.

Comment Marie n'eût-elle été sauvage ? N'ayant pour toute compagnie que son père et la servante, ce petit être imitait ce qu'il voyait faire par ces deux grands personnages brusques et muets. Durant des heures elle se tenait assise sur une chaise basse, remuait silencieusement ses lèvres épaisses et occupait ses doigts à des jeux futiles ; ou bien, s'étant levée d'un vigoureux coup de reins (car elle était solide) elle allait dans le jardin et marchait avec gravité, poussant quelquefois des cris rauques, émerveillement ou terreur ? on ne savait. Comme elle était vêtue de robes faites suivant le goût de la campagnarde et taillées tout d'une pièce dans un velours noir, vert-bouteille ou violet, les voisins qui l'apercevaient ainsi, sans vivacité, sans sourires, sans fraîcheur, l'avaient surnommée la petite vieille.

Un matin (c'était le premier jour de janvier et Marie venait d'entrer dans sa sixième année) l'enfant vit dans la cuisine une figure nouvelle, une figure jeune et rose qui, après l'avoir saluée

en souriant, se pencha et la baisa. Comme il neigeait dehors, Marie sentit une goutte d'eau glacée retenue dans les cheveux de l'étrangère, glisser contre sa joue. Elle poussa un petit cri.

— Qu'elle est mignonne ! s'écria l'inconnue. Et elle l'embrassa de nouveau.

Deux jours après, la vieille Vincente, qui s'en retournait chez elle, quitta la maison. Et Reine la nouvelle servante, prit sa place.

C'était une fille de dix-huit ans, née à la campagne, que ses parents avaient placée de bonne heure à la ville. Elle avait fait son apprentissage dans une institution religieuse où l'on s'était pris d'affection pour elle ; on l'avait formée, on avait complété son instruction ; ainsi elle cousait avec adresse, avait le goût de la lecture, connaissait les notes de musique. Mais elle était restée paysanne. Les rues, les maisons, les gens de la ville, c'était pour elle un spectacle neuf, étonnant, véritable comédie qui la faisait se récrier à chaque scène et donnait à ses joues un peu brunes, à ses yeux brillants, à tout son visage, une expression interdite et chaleureuse. Elle était blonde ; ses nattes, enroulées en rond, ressemblaient, quand l'air était sec, aux tresses de paille que les porteuses de cruches placent sur leur tête.

Ce fut ce visage que Marie aperçut tous les matins à son réveil. Reine apportait doucement le déjeuner de l'enfant, se baissait vers elle et lui posait un baiser sur la joue. Elle l'aidait à manger, découpant les tartines et inclinant le bol rempli

de lait. Ensuite, ayant pris Marie dans ses bras, elle procédait à la toilette du petit corps avec des raffinements délicieux, ignorés de la vieille Vincente.

En quelques semaines elle modifia complètement la garde-robe de l'enfant. Arrangeant les étoffes, achetant, donnant du sien, elle lui fit porter des costumes commodes et des bonnets pimpants, sous lesquels les voisins ne reconnaissaient plus « la petite vieille ».

Marie recevait ces caresses et ces soins comme on accepte un jeu charmant que l'on ignore, avec un mélange de ravissement et de retenue. Elle n'avait jamais été choyée, elle ne savait pas aimer. Souvent, lorsque Reine la dorlotait, Marie la regardait avec des yeux tout écarquillés et en retenant son souffle. Reine, qui ne s'expliquait pas ce silence ni ce long regard, suppliait gentiment :

— Parle-moi, ma chérie... parle, Marie, ma petite Vierge...

Et Marie, que ces mots pénétraient lentement, épanouissait les lèvres et arrangeait à sa façon quelques-unes des tendresses qu'elle avait entendues prononcer par Reine.

Dans le même temps, l'intérieur de la maison avait changé d'aspect grâce à la présence de la jeune servante. Le parquet luisait ; les vitres étaient limpides, le linge toujours frais ; il semblait qu'on eût percé des fenêtres partout.

Si insensible qu'il fût au désordre et au manque de soins qui avaient accompagné sa vie jusqu'ici,



le commandant reniflait avec plaisir, tout autour de lui, cet air nouveau. Mal exercé aux louanges, chaque fois qu'il s'apercevait de quelque embellissement, il se tournait vers Reine et répétait avec une mine d'admiration :

— Ah ! par exemple... par exemple !

Et, d'un air songeur, il hochait la tête comme s'il pensait : « Où diable a-t-elle trouvé cette idée-là ! »

Il suivait avec une approbation attendrie les gentilleses de Reine envers sa fille. Parfois, la servante, portant Marie dans ses bras, venait le chercher et demandait :

— Est-ce que papa veut venir se promener avec nous au jardin ?

— Parbleu ! répondait le commandant tout en gaillonnant, comme pour mettre sa voix enrouée au diapason de la voix jeune et claire.

Et tous trois, se tenant par la main, allaient faire le tour du jardin. Reine faisait de courtes enjambées puis de longues, afin d'amuser l'enfant. Marie se mettait à rire et serrait avec passion la main de Reine, tandis que, de l'autre côté, elle repliait ses doigts sous l'étreinte de la forte main masculine.

Un jour, le commandant Bonifas s'avisa qu'il fallait pourvoir à l'instruction de sa fille. Il voulut s'en charger, mais, dès la première leçon, devant le visage effaré de l'enfant, il rougit, embrouilla les mots, reconnut « qu'un cerveau de gamine n'était pas son affaire » et décida de la mettre en

pension. Alors Reine intervint. Bouleversée à l'idée d'être séparée de Marie, elle déclara qu'elle se croyait capable de lui apprendre à lire.

— Là-bas, au couvent, dit-elle, j'ai bien vu comment l'on fait les premiers temps. Et je pourrai lui montrer tout ce qu'on montre aux plus petites.

Le père se laissa convaincre, et Reine se mit à la tâche. Ce ne fut pas chose facile. Elle devait prendre l'enfant sur ses genoux et tourner lentement les pages des grands alphabets illustrés : *A, âne, arbre, assiette... B, balance, bâton, bol...* Alors, dans le petit cerveau attardé, les sons et les images s'entrechoquaient d'abord avec les signes, puis se joignaient soudain et s'appliquaient exactement les uns sur les autres. Bientôt Marie eut une nouvelle compréhension des choses. Tous les objets autour d'elle prirent un aspect inaccoutumé ; ils lui apparaissaient si proéminents et si bien éclairés qu'elle les saisissait et les tâtait afin de voir ce tissu brillant dont ils semblaient doublés. Les idées se multipliaient dans sa tête. Maintenant, lorsque son esprit se fixait sur un point, elle croyait voir se creuser droit devant elle, avec une grande rapidité, un sillon qui s'allongeait, s'allongeait à l'infini.

La servante prit ainsi un grand ascendant sur le petit être. C'était sa voix, c'étaient ses doigts, ses prunelles mobiles, qui faisaient vivre les choses à l'esprit de Marie. La nuit, Reine circulait dans les rêves de l'enfant, mêlée à toutes sortes d'excursions savantes mais agréables, incorporée parfois

à des objets délicieux à toucher ; et quand le matin elle se montrait réellement au bord du lit, Marie tendait avec emportement vers elle ses deux bras robustes.

Le printemps venu, les leçons eurent lieu en plein air. Des prairies abandonnées entourent la ville au pied des remparts en ruines. Reine et l'enfant allèrent s'y promener chaque jour. Reine s'asseyait et, étendant sa robe, faisait une place à la petite tout près d'elle. La leçon commençait, leçon d'histoire naturelle ou d'histoire sainte, naïvement expliquée par Reine. Le visage dressé, Marie s'appliquait à bien comprendre. Reine, tout en parlant, lui prenait les mains et les caressait. Et souvent, alors, l'enfant tombait dans une sorte d'engourdissement. Il lui semblait qu'une douceur extraordinaire, émanant de Reine et répandue dans l'air, lui ôtait toutes ses forces. Des sons vagues venaient bourdonner à ses oreilles ; un frisson ondulait sur sa peau ; pendant un moment assez long elle devenait incapable de bouger et n'avait plus qu'une demi-connaissance du paysage qui l'entourait. Dans son langage puéril, elle appelait cela *fondre*. Cette sensation lui était agréable et elle s'y laissait aller volontiers, mais elle n'en avait jamais parlé à Reine.

La leçon était coupée par des jeux. Reine s'élançait dans la prairie, puis, poursuivie par l'enfant, elle se laissait rejoindre ; et Marie, aussitôt, l'enlaçait fortement à la taille et la retenait prisonnière. Un jour qu'elles couraient ainsi, Marie s'arrêta et

poussa un cri à la vue d'une bête qui sautillait dans l'herbe devant elle.

— N'aie pas peur, ma belle, c'est une reinette.

Marie tenta de saisir l'animal qui s'échappait à droite et à gauche.

— Elle fait comme toi, cria l'enfant.

Et à partir de ce jour la servante prit le surnom de Reinette.

Un dimanche du mois de mai, Reine et Marie sortirent de bonne heure.

— Nous passerons l'après-midi à Fontaine-Riante, avait dit Reine.

La campagne proche de Vermont est grasse et parsemée de verdure ; c'est comme une parcelle sautée hors du pays de Bray et enclavée dans la Picardie. Fontaine-Riante est un bocage où naît la petite rivière qui tourne autour de la ville.

Pour parvenir à la source sans traverser les prés humides où le pied enfonçait, elles durent cheminer par des sentiers très étroits ; Marie, en marchant de front avec Reine, cognait de son petit corps les jambes de la servante. Toutes deux étaient vêtues, pour la première fois de l'année, de robes de mousseline qui pesaient à peine sur leurs membres. Le long des ruisseaux, elles arrachèrent des brins de jonc et cueillirent des fleurs. Reine en fit des guirlandes ; ensuite elle prit Marie dans ses bras, et, la joue contre la joue, elle lui montra sur l'eau le reflet de leurs deux têtes parées de couronnes et de colliers fleuris. Elles s'assirent ; la mousse était épaisse et chaude. Reine dégrafa son corsage

et passa mollement la main sur sa gorge et ses seins, puis, prenant un livre qu'elle avait emporté, elle se mit à le lire à haute voix.

C'était une histoire de jadis qui racontait les malheurs d'une princesse en butte à la méchanceté d'un intendant. Reine ne lui ayant lu jusqu'ici que des contes de fées, c'était la première fois que la petite Marie recueillait dans un livre un récit ayant la complète apparence de la vérité. Le perfide Golo et l'innocente Geneviève étaient des êtres pareils à ceux qu'elle pouvait voir de ses yeux ; rien d'incroyable ne survenait au cours des scènes ; et, grâce à ce caractère de vraisemblance, les actes des personnages et leurs sentiments s'imprimaient avec violence dans l'esprit encore novice de l'enfant. Elle était tour à tour émue d'indignation et de pitié. Quand elle entendit les plaintes de la douce Geneviève, injustement accusée pendant l'absence de son mari et abandonnée dans une forêt, elle se rejeta vers Reine en sanglotant. La jeune paysanne était émue aussi ; bien qu'elle essayât de sourire, sa voix tremblait ; elle s'arrêta et caressa les cheveux de Marie, qui continuait à pleurer, le visage caché dans le corsage de Reine.

— Ne pleure pas, ma chérie... Elle a été sauvée, tu vas voir.

Elle poursuivit la lecture. L'enfant apprit la fin de l'histoire, le retour du palatin, sa rencontre avec Geneviève au cours d'une chasse dans la forêt ; elle apprit qu'ayant reconnu l'innocence

de sa femme, il la couvrit d'un manteau incarnadin et la ramena chez elle. Le récit du supplice infligé à Golo lui fit redresser la tête ; elle tourna vers Reine des yeux redevenus secs, et elle lui demanda le sens du mot écarteler. Elle désira entendre encore le récit du supplice, et, après que Reine l'eut repris, elle battit des mains et se mit à rire et à crier de plaisir.

Lorsque la lecture fut terminée, l'enfant resta songeuse un moment. Sa tête allait légèrement de droite et de gauche, comme bercée par toutes sortes de pensées ; mais elle se taisait ; ses joues paraissaient brûler. Enfin elle regarda autour d'elle et jeta un cri :

— Oh ! Reinette, regarde... Les arbres... les arbres qui sont incarnadins...

L'histoire de Geneviève de Brabant avait duré longtemps. Le soleil disparaissait derrière les bois, et ses derniers rayons projetaient à la surface des mares et sur les troncs clairs des bouleaux un reflet rose ardent. Marie ne s'était jamais trouvée dans la campagne à cette heure du jour. Elle était émerveillée.

— Et toi aussi — disait-elle en promenant ses mains sur les joues et la gorge de Reine, changées par le reflet — toi aussi, tu es toute rose.

Les premières impressions que retient la mémoire, nos plus lointains souvenirs, sont toujours associés à quelque vision de feu, de lumière, de lueur. Plus tard, lorsque Marie Bonifas, reléguée

dans une solitude maudite, réfléchissant sur son sort et s'interrogeant sur ses sentiments, remontait en pensée le cours de sa vie, elle revoyait finalement le bois incarnadin de Fontaine-Riante et, parmi la rougeur radieuse du soir, l'image de Reine étendue dans une prairie au pied d'un pêcher en fleurs, la gorge nue.

## CHAPITRE DEUXIÈME

Malgré la délicate tutelle de la jeune servante, un caractère farouche et une sensibilité tout animale apparurent chez Marie à mesure que son cerveau se développait. Ses inclinations et ses répugnances étaient violentes et entières ; elles étaient provoquées par des sensations primitives, et rien qui vînt de la raison ou, dans un sens élevé, du cœur, ne les pouvait modifier. Les témoignages du toucher, la qualité des sons et des odeurs étaient tout ce qui la poussait vers les êtres et les choses.

Ainsi, elle ressentait maintenant à l'égard de son père un éloignement qu'elle ne pouvait réprimer. Lorsque, par un geste qui lui était familier, il la prenait entre ses genoux et se penchait vers elle, Marie grimaçait aussitôt de toute sa petite figure forte et comme bombée par la volonté. C'est que les manières sans douceur du vieil homme, sa toux grasse et son souffle aviné blessaient si vivement l'enfant que, dans cet instant, l'affection ou même la simple coutume filiale se trouvaient abolies pour elle. Marie ne voyait qu'une face rouge, presque violette, dont la peau était bour-



soufflée ; elle tentait d'échapper à ce voisinage, elle se débattait, mais elle était retenue par deux mains velues et deux énormes jambes qu'elle ne parvenait pas à desserrer. Alors la rage d'être la plus faible achevait de la mettre hors d'elle ; elle essayait de frapper cet ennemi, appelait Reine en criant ; et, lâchée enfin par son père, elle courait se réfugier auprès de la servante.

Pourtant ce père était plus lourd que brutal, et seul son visage avait vieilli assez vilainement. En effet, avec ses épaules droites et ses jambes solides, son corps avait conservé comme le pli de l'armure et inspirait encore l'idée de verdeur. Ses cheveux, taillés en brosse, étaient blancs mais drus. Ses mains ne tremblaient point ; l'une d'elles, toutefois, portait au pouce une marque assez laide : un ongle fendu par le milieu et qui faisait penser, par son épaisse corne jaune, à un sabot fourchu.

Après de telles scènes, Reine consolait l'enfant tout en la reprenant tendrement. Et Marie, posant sa tête contre la poitrine de la servante, se calmait peu à peu. bercée par la palpitation du sein, engourdie et se laissant *fondre*, elle se disait confusément que cet être, auprès de qui elle ressentait un plaisir si doux, et l'autre, qu'elle avait repoussé, n'étaient pas, ne pouvaient faire partie de la même espèce. Dans son esprit innocent, ils lui apparaissaient aussi différents qu'un chat et un chien ; et, justement, depuis qu'un chien avait fait mine un jour de se jeter sur elle, l'enfant considérait ces ani-

maux avec horreur. Elle se rappelait souvent et avec une vive joie un combat dont elle avait été témoin dans la rue : un chaton qui, poursuivi par un gros chien, lui avait tout d'un coup fait tête et s'était si prestement défendu avec ses petites griffes que l'autre, le museau en sang, avait été mis en déroute. Et le souvenir de cette victoire, ajouté aux caresses de Reine, achevait d'apaiser la colère de l'enfant.

La servante se montrait fort zélée auprès de son maître. Il semblait que son bon cœur souffrît de la vie solitaire et grossière où elle le voyait réduit. Elle apportait dans son service toutes sortes de petites complaisances. Chaque ordre était exécuté avec un sourire ou un mot gracieux, parfois aussi, lorsqu'il s'agissait de boisson, avec une légère remontrance. Pour l'empêcher de retourner le soir au café, ainsi que le commandant en avait pris l'habitude, elle engageait la conversation avec lui tout en desservant la table ; puis elle apportait son ouvrage et se mettait au travail dans la salle à manger, « parce qu'il fait plus clair ici — disait-elle — et en attendant que Monsieur sorte. » Il la faisait asseoir et écoutait son bavardage avec une mine ravie. Bientôt elle allumait la lampe sans qu'il prît garde à l'heure ; elle lui montrait son travail qui, le plus souvent, se rapportait à l'habillement de Marie. Alors il avançait la main, tâtait l'étoffe entre ses gros doigts et se récriait d'admiration.

— C'est toi qui as fait tous ces petits plis, Reine ?

— Bien sûr. Il faut qu'elle ait des chemises fines, notre mignonne, répondait Reine en coupant un fil entre ses dents.

Captivé par ces gestes et tout cet attirail féminin, le commandant oubliait de sortir, et la soirée passait.

Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient la souffrance que cette veillée infligeait, au-dessus de leur tête, à la petite Marie.

Les tendresses que Reine lui prodiguait après l'avoir mise au lit, avaient été écourtées ce soir-là. Inquiète, chagrinée, l'enfant s'endormait malaisément ; et, lorsque, dans son demi-sommeil, elle entendait des voix s'élever de la salle à manger, elle ressentait aussitôt un choc qui l'éveillait tout à fait. Redressée, l'oreille tendue dans l'obscurité, elle écoutait avec une fureur croissante le son des voix. Parfois un léger éclat de rire couvrait les paroles ; Reine s'amusait ; ou bien le son se faisait doux et continu ; Reine racontait une histoire. Et Marie, exaspérée, se retournait entre ses draps et secouait avec rage les barreaux du lit.

L'enfant ne pouvait s'endormir tant qu'elle distinguait la présence de son père auprès de Reine. Un bruit de porte fermée, de pas dans l'escalier, la tranquillisaient enfin. Toutefois, le lendemain matin, elle abordait son rival avec un front courroucé.

Ce sentiment jaloux s'étendait à l'égard de tous ceux qui tentaient d'approcher Reine. Lorsqu'elles sortaient ensemble et que, dans la rue, quelque

passant arrêté par la gracieuse silhouette regardait la servante avec insistance, Mario, si elle s'en apercevait, la tirait aussitôt par la main et l'entraînait. C'est ainsi que l'enfant en était venue à redouter particulièrement certains types masculins, par exemple ces apprentis familiers et hardis qui flânaient par les rues et qui, au passage de la servante, ne manquaient jamais de siffloter avec malice ou même la poussaient légèrement du coude. Elle les comparait aux génies malfaisants des contes de fées. La nuit, leurs figures revenaient rôder dans ses cauchemars. Et son aversion pour eux était devenue si forte que, dans ses promenades, du plus loin qu'elle apercevait le bourgeron bleu d'un garçon boucher ou la veste blanche d'un mitron, elle prenait peur, criait et voulait rebrousser chemin.

Reine ne se laissait pas prendre à ces galanteries, mais elle ne les repoussait pas non plus. Elle baissait les yeux, hâtait le pas, après quoi elle se retournait furtivement, tout en rougissant très fort, afin de voir qui l'avait admirée.

Et même elle prenait goût peu à peu à ces petites aventures flatteuses. Ainsi, à l'automne, sa promenade favorite fut le champ de manœuvres où les jeunes recrues faisaient l'exercice. Elle s'y rendait chaque jour avec l'enfant, s'asseyait sur un banc, et, ouvrant un livre, elle se mettait à lire d'une voix distraite. Elle entendait, venant des groupes de soldats, des appels étouffés, des simulacres de baisers, et s'en égayait tout bas. Mario, troublée par ces manèges, effrayée par le ton des

commandements et le cliquetis des armes, prenait le bras de la servante.

— Reinette, ne restons pas là, suppliait-elle.

— N'aie pas peur, ma belle.

— Oh ! Reinette, regarde... ils viennent... ils viennent par ici. Allons-nous-en.

Mettant à profit une pause dans l'exercice, quelques soldats, plus déterminés, s'approchaient du banc. Avec une lourde politesse ils faisaient à Reine de petits discours empressés. Elle ripostait sur un ton provocant. Marie avait caché son visage dans la jupe de la servante ; puis, la conversation se prolongeant, elle relevait la tête et observait avec une curiosité craintive ces colosses vêtus de toile grise, harnachés de gros cuir, qui entouraient sa Reinette en se dandinant et laissaient voir dans leurs yeux une petite flamme. Lorsque, s'ébranlant d'un pas puissant et pataud, ils s'éloignaient enfin, elle les suivait d'un regard surpris et murmurait quelquefois :

— C'est drôle, un homme...

Elle remarquait souvent dans les yeux de son père cette même petite flamme. Il semblait guetter les gestes et la trace de la servante. Maintenant il n'était pas rare qu'en rentrant du café il passât par la cuisine. Il rôdait, reniflait bruyamment, puis, se mettant à califourchon sur une chaise, il s'écriait :

— Chante moi quelque chose, Reinette.

Et la servante, tout en préparant le dîner, chantait non pas les chansons qui berçaient habituelle-

ment Marie, mais de petits couplets dont elle disait drôlement certaines paroles :

Amour, petit dieu malin,  
Lorsque tu tiens  
Un cœur chrétien  
Tu le tiens bien.

Il l'écoutait sans la quitter du regard ; ses cuisses étreignaient étroitement, de chaque côté, le dossier de la chaise ; sa figure était toute rouge. « Il est content, et cependant on dirait qu'il est en colère », pensait Marie.

Un jour, par la porte entre-bâillée de la cuisine, elle les vit assis l'un à côté de l'autre. Reine était en train d'écosser des pois dans son tablier. Il était tout près d'elle. Son cou avait presque disparu dans ses épaules, comme s'il eût obscurément cherché à se dissimuler. Une expression fixe et réjouie plissait ses joues et lui dessinait des babines. Marie crut voir un animal qui attend sa pâtée. Cette idée l'amusa. Soudain elle s'avisa qu'ils ne parlaient pas, puis elle aperçut la main de son père, la grosse main à l'ongle fourchu, posée sur le bras nu de Reine. Alors son cœur se mit à battre à grands coups, et, prise de peur, elle s'enfuit.

Ce fut quelque temps après que Marie sentit se glisser dans la maison un mystère qui contraria sa vie joyeuse. Reine devint triste, ne montra plus la même activité, s'éloigna même un peu de l'enfant. Les histoires qu'elle lui racontait n'étaient plus

jamais gaies, et souvent, au milieu d'une lecture, elle versait des larmes et devait s'interrompre. Il lui arrivait de rester près d'une fenêtre, absorbée dans une rêverie vaguement heureuse ; puis sa physionomie changeait insensiblement, comme si la vue de quelque chose lui eût fait peur. A ces moments, rien que fût Marie ne paraissait la toucher.

— Laisse-moi, ma chérie, disait-elle.

Et elle l'écartait.

Souvent fatiguée, elle abandonnait Marie et montait se reposer dans sa chambre, dont elle fermait la porte à clef ; elle en sortait ensuite avec une figure si pâle que l'enfant lui demandait :

— Qui t'a fait du mal, Reinette ?

Plus de longues promenades. Un médecin, venu à diverses reprises, les avait défendues de même que les courses dans le jardin. Un jour que Marie, selon un jeu habituel, avait voulu sauter brusquement sur les genoux de Reine, la servante avait poussé un cri de terreur.

Marie ne s'expliquait pas ce changement, bien que dans son petit cerveau elle en cherchât impatiemment la cause. Toutefois, avec son instinct jaloux, elle observa que les conversations de Reine avec son père étaient plus fréquentes et qu'elle en était toujours exclue. Elle remarqua aussi que Reine avait cessé de lui coudre des robes comme auparavant.

— Je n'ai pas le temps, disait-elle.

Alors, blessée dans son orgueil, exaspérée par

le mystère, Marie se vengeait avec l'aveugle et sûre cruauté des esprits d'enfants. Elle se campait devant la servante, dont le visage, tout défait, avait perdu ses couleurs, et elle lui criait :

— Tu es laide. Reine, je ne t'aime plus.

Reine la regardait en silence avec de grands yeux, emplis de larmes, qui imploraient la pitié ; puis, comme si elle avait mérité sa disgrâce, elle baissait la tête et se détournait.

Cependant la curiosité de Marie était tenace. Ayant entendu à plusieurs reprises, lorsqu'elle entraît dans la chambre de la servante, le bruit d'un tiroir précipitamment fermé, elle résolut de connaître ce que Reine lui cachait ainsi ; et un jour, en son absence, elle pénétra dans la chambre et ouvrit le tiroir de la commode.

Elle fut tout d'abord confondue. Elle aperçut, rangés avec soin, toutes sortes de vêtements neufs, semblables à ceux que Reine lui avait donnés, chemises, chaussons, bonnets. Elle regarda de près ces objets, voulut les essayer et comprit à leur petite taille qu'ils n'avaient pas été faits pour elle. Alors, saisie d'une jalousie furieuse, elle se mit à saccager les piles de vêtements ; elle arracha les rubans, s'efforça de déchirer les tricots avec ses dents. Elle voulut fouiller dans l'autre tiroir et l'ouvrit si violemment qu'il sauta hors du meuble. Accourue au bruit, Reine aperçut l'enfant qui, rouge de colère et fronçant ses sourcils épais, froissait sauvagement les objets entre ses poings serrés. A la vue du désastre, elle ne dit rien, mais elle



s'assit sur le bord de son lit et se mit à pleurer.

Marie, prise de remords, s'était approchée et tentait de l'embrasser. Reine, secouée par des sanglots qui semblaient la faire souffrir, la repoussait en frissonnant. Le commandant Bonifas survint et, se penchant vers elle avec précaution, la questionna.

— Laissez-moi... ce n'est rien... laissez-moi, répondit douloureusement Reine en s'écartant de lui.

Le commandant, hochant la tête d'un air sentencieux et ému, sortit de la chambre et emmena sa fille. Et Marie, se retournant, vit Reine toujours assise au bord du lit ; elle mordait ses lèvres et tenait son ventre à deux mains.

A partir de ce jour, Marie ne chercha plus à pénétrer le secret. Loin de contrarier Reine, elle se mit, par une affinité de l'instinct, à lui témoigner, outre la tendresse, comme du respect, et tâcha de la soulager de ses peines mystérieuses. Elle s'approchait d'elle avec précaution ; elle l'aidait à faire le ménage.

— Repose-toi, disait-elle en l'obligeant à s'asseoir.

Puis, nouant une serviette sur sa tête, elle balayait, époussetait, rangeait. On voyait son petit bonnet aller d'un coin de la pièce à l'autre. Et la servante, pour qui l'effort même d'une parole semblait être pénible, la remerciait par un sourire fané.

Un matin, alors que Marie était dans le jardin,

Reine apparut à la fenêtre de sa chambre. Cette fenêtre, que décorait un joli fronton, s'ouvrait au milieu de la toiture mansardée ; elle était large et l'appui en était bas. Reine contempla le ciel. La lumière l'éblouit sans doute, car elle se rejeta en arrière. Mais elle revint un instant après. Elle était coiffée avec soin ; elle regarda de nouveau le ciel.

— Marie, ma chérie, tu ne me vois donc pas ? cria-t-elle soudain.

L'enfant, levant la tête, sourit, agita la main, puis lui demanda :

— Pourquoi as-tu mis ton beau corsage blanc, Reinette ?

Reine la regarda longuement, ne répondit pas et lui cria encore :

— Te rappelles-tu notre promenade à Fontaine-Riante ?

— Oh ! oui, Reinette.

— Te rappelles-tu quand nous nous sommes penchées sur l'eau ?

Elle parlait avec vivacité. Marie, qui depuis longtemps ne l'avait vue aussi gaie, était tout heureuse.

— Nous nous sommes penchées comme ça... dit Reine.

Et, se retenant des mains à la barre d'appui, elle inclina le buste dans le vide. Sa couronne de nattes blondes apparut, éclairée par le soleil. Elle se releva en vacillant légèrement.

— Co...omme ça, fit-elle encore sur un ton chantant et en se balançant de nouveau.

Marie battit des mains et l'imita.

— Co...omme ça, répéta Reine.

L'enfant trépignait de plaisir.

— Encore, Reinette, cria-t-elle, la tête levée vers la fenêtre.

A ce moment, il lui sembla que Reine la regardait avec des yeux tellement agrandis qu'elle crut voir les prunelles presque posées contre son visage. La bouche de Reine s'ouvrit une fois encore, mais resta noire et silencieuse. En même temps, ses deux mains lâchèrent la barre d'appui, s'élevèrent en l'air. Le corps jaillit de la fenêtre et, après avoir décrit un demi-renversement, s'abattit sur le sol.

La rapidité de la chute et le bruit faible, étouffé par les vêtements, trompèrent en quelque sorte l'enfant. Elle poussa seulement une exclamation de surprise et courut pour aider Reine à se relever. Mais lorsqu'elle fut auprès du corps qui restait immobile, elle jeta un hurlement et s'enfuit dans un angle du jardin.

Son père apparut et vit la scène.

— Reine, cria-t-il d'une voix qui grinça au fond de sa gorge.

Il s'agenouilla, s'empara du corps et le porta dans la maison. Reine ne faisait pas un mouvement, ne poussait pas un soupir. Mais bientôt des gémissements s'élevèrent, venant de la mansarde. Marie,

de sa chambre où elle était montée, entendait ces gémissements ; ils étaient entrecoupés de cris brefs et tranchants ; elle entendait aussi des voix graves, étrangères à la maison. Le soir, une voisine vint apporter à l'enfant une assiette de soupe. C'était une femme assez vieille, qui parlait d'une voix très basse. Elle aida Marie à se coucher. Et les gémissements continuèrent jusqu'au milieu de la nuit parmi des allées et venues.

Marie s'éveilla le lendemain, à l'aube, et sortit de sa chambre. Plus de cris. Elle vit sur le carreau, devant la chambre de Reine, des brocs et des linges ensanglantés. Une femme inconnue achevait de mettre son chapeau et ses gants ; elle ne fit point attention à l'enfant et partit. La journée passa. Le père de Marie vint la voir à deux reprises. Il s'asseyait à côté de la petite, lui tenait des propos sans suite, car la moitié des sons ne passait pas sa gorge, et il essayait de les éclaircir par de grands gestes vagues. A la fin de l'après-midi, comme elle appuyait machinalement son front contre la vitre de la fenêtre, Marie aperçut deux hommes en noir qui portaient sur des brancards une sorte de petite boîte recouverte d'étoffe blanche. Ils traversèrent la place d'Armes, s'éloignant en droite ligne de la maison, et disparurent.

Toutes ces images se succédaient dans le cerveau de l'enfant sans liaison, sans aucune explication raisonnable, mais avec des traits extraordinairement pénétrants.

Une religieuse parut vers le soir. Elle mit un peu

d'ordre dans la chambre de Marie. Son air de bonté engagea l'enfant à la questionner sur Reine. Elle répondit par de longues phrases, calmes et mélodieuses, qui n'apprirent rien à Marie, et ajouta :

— Priez Dieu pour qu'il la sauve, mon enfant.

Alors Marie, une fois seule, alla s'agenouiller devant la statuette de la Vierge posée sur la cheminée. C'était un cadeau de Reine.

Elle essaya de réciter des prières, mais les notions de la religion n'avaient guère de poids sur ce petit cerveau qui se laissait mener par ses sensations. Elle s'embrouilla et se contenta de répéter une invocation énergique et monotone :

— Sauvez Reine... sauvez Reine... sauvez Reine...

Ce prénom dit et redit avec amour réveilla dans son esprit cent images vivantes et délicieuses. Alors elle n'y tint plus.

— Je veux la voir, dit-elle.

Elle se releva et sortit sans bruit de sa chambre. Arrivée devant la chambre de Reine, elle aperçut la porte à moitié ouverte et regarda par l'entrebâillement. Son père et la religieuse, assis de chaque côté du lit, lui tournaient le dos et ne bougèrent pas. Reine, étendue toute droite sous le drap, était immobile, les paupières closes : ses cheveux, aplatis et collés comme s'ils avaient été plongés dans l'eau, avaient pris une nuance foncée ; son visage était pâle et paraissait aminci. Et Marie, en voyant cette figure différente, songea à cette petite sœur de Reine « plus jeune, pas bien forte,

avec des cheveux châtain et qui a toujours l'air triste », dont la servante lui avait souvent fait la description et qu'elle ne connaissait pas. « Elle doit être comme cela », se dit l'enfant. Cette idée l'égaya, et, rassurée aussi par la calme apparence de Reine, elle se retira sur la pointe des pieds, mordant ses lèvres pour ne pas laisser éclater sa joie.

Elle dormit longtemps. Elle fut éveillée le lendemain par la religieuse qui, après l'avoir fait lever, lui dit doucement :

— La servante est morte, mon enfant.

Marie se sentit suffoquée par un trouble vague. Elle regarda fixement le visage de la religieuse, un visage très pâle sauf aux pommettes où ressortaient des veinules rouges. La voix reprit :

— Vous ne verrez plus Reine sur terre.

Alors Marie eut l'impression qu'un vide plein d'ombre se creusait tout autour d'elle et dans son corps même. Elle vacilla, balbutia : « Reinette... Reinette... », étendit les bras et tomba sur son lit en pleurant.

Elle resta ainsi longtemps, la face appuyée contre l'oreiller. Elle murmurait dans le chaud duvet, sur un ton de reproche caressant :

— Reine... Reinette... voyons, tu m'entends ?...

Soudain elle distingua dans la maison des cris et des lamentations ; puis une voix inconnue s'éleva, qui attaquait durement quelqu'un. Elle ouvrit la porte, monta les marches et vit, au seuil de la chambre de Reine, une femme petite et

vieille, entièrement vêtue de noir, mais dont le bas de la robe et les souliers étaient blancs de poussière comme après une longue marche sur une route. Elle s'adressait au père de Marie.

— Oui, c'est vous — criait-elle avec colère — elle l'a écrit... elle l'a écrit à la maîtresse d'école de chez nous.

Le commandant Bonifas se taisait. La tête rentrée dans les épaules, le bas de la face marqué par une contorsion douloureuse, il élevait à la hauteur de ses yeux des mains qui tremblaient.

— Une enfant comme elle — reprit la femme en larmoyant — si douce avec chacun, si dévouée à ses parents... qui, au couvent où elle avait servi, avait appris plus vite que les demoiselles... Ce n'est pas comme l'autre, celle qui est restée chez nous... une malade, celle-là... tout le temps quelque chose, avec elle... et des visites de médecins, et des médicaments. Et celle-ci, qui était un vrai trésor dans la famille, la voilà maintenant !... Ah ! un homme qui a fait ça, c'est pire qu'un assassin.

Elle poussa un soupir haineux, se détourna pour essuyer une larme, et, à ce moment, elle aperçut Marie. Alors elle tendit un doigt vers elle et cria d'une voix aiguë et redressée :

— Tenez, je souhaite qu'on lui fasse plus tard la même chose à votre petite...

Le commandant, ayant écarté les mains de ses yeux, vit sa fille. Il la repoussa aussitôt dans sa chambre et referma la porte.

L'enfant, rentrée dans la pièce, recula jusqu'au mur opposé à la porte. Elle ne pensait plus à Reine. La menace qu'elle venait d'entendre retentissait à ses oreilles. Et, contractée par la peur, elle croisait ses petits bras sur son sein, comme pour préserver sa chair de cette approche sans nom.



## CHAPITRE TROISIÈME

L'institution Jeanne d'Arc passe pour la meilleure maison d'éducation de Vermont ; et M<sup>lles</sup> Deshousseaux, qui la dirigent, ne sont pas peu fières à la pensée que toutes les filles de naissance distinguée, habitant la région, ont porté la chemisette bleu clair et la robe bleu foncé à bretelles, uniforme du pensionnat.

D'ailleurs l'établissement même a comme un air de prétention aristocratique. Situé dans la partie haute de Vermont, il domine la ville par une tour à créneaux, moderne aussi bien que le reste ; et on dirait, à voir son extérieur disparate où alternent des croisées en ogive et des arcades en plein cintre, qu'on a voulu rallier sur sa façade les styles les plus antiques et les plus nobles de l'architecture française.

M<sup>lles</sup> Deshousseaux, qui sont sœurs, se ressemblent beaucoup. Le visage est maigre et fin ; elles coiffent leurs cheveux argentés en bandeaux lisses, légèrement ondulés, et portent d'identiques corsages de satin plissé.

Elles éprouvèrent un certain contentement à rece-

voir dans leur maison la fille de l'officier. Une telle descendance par ce temps de roture vaut une particule. Mais quelles manières chez cette enfant ! Et quelle éducation avait-elle reçue jusqu'ici ! Il fallut non seulement refaire son instruction mais encore tout lui apprendre du savoir-vivre. Et ces dernières leçons n'allèrent pas sans difficulté : son corps, lourd et gauche, se pliait mal aux révérences ; elle perdait l'équilibre en se baissant, se relevait de travers, n'attrapait jamais ce maintien modeste et gracieux que M<sup>lles</sup> Deshousseaux s'efforçaient d'obtenir de leurs élèves. On n'entendait point ses bonjours ni ses mercis tant ils étaient prononcés bas. M<sup>lle</sup> Amélie, un peu dure d'oreille, en était particulièrement affectée.

— Un vrai sauvageon, déclarait-elle, on dirait que la politesse lui fait mal.

Mais était-ce bien par indifférence ou par mauvaise volonté que Marie se comportait ainsi en présence des autres personnes ? Les lèvres collées, les traits immobiles, elle les observait silencieusement bien en face, puis, après un moment, comme si tout visage humain ressuscitait pour elle un souvenir effrayant, on voyait ses yeux s'agrandir et sa tête marquer un mouvement de recul.

En vain M<sup>lles</sup> Deshousseaux avaient-elles tenté de l'appivoiser en la mêlant à ses compagnes. Marie semblait ne comprendre ni leur langage ni leurs jeux et leur parlait à peine. Pendant les récréations, qui se passaient généralement en plein air, les maîtresses amenaient elles-mêmes la nouvelle

au jardin, et, frappant des mains pour se faire entendre parmi les cris, commandaient :

— Mesdemoiselles, Mesdemoiselles, jouez avec votre petite camarade.

Marie se laissait entraîner, imitait les mouvements de ses voisines avec une expression contrainte, puis, se glissant bientôt hors de la ronde ou de la partie, allait se cacher dans un coin du jardin sous une haute charmille. Quand la cloche annonçait la fin de la récréation, elle revenait, le front bas, l'œil fuyant, mâchonnant des feuilles de buis ; et M<sup>lle</sup> Caroline, levant les épaules et les bras comme quelqu'un qui renonce à comprendre, disait à sa sœur :

— Voilà encore Marie Bonifas qui boude.

Une ou deux fois par mois, son père venait la voir. Il était reçu au parloir par M<sup>lles</sup> Deshousseaux. Marie s'asseyait auprès de lui sur un tabouret de bois noir garni de velours cramoisi. Il s'entretenait quelque temps avec les maîtresses. Marie écoutait sagement. On ne la voyait presque jamais lever les yeux sur son père ; et lorsqu'elle était obligée de lui répondre, ses doigts tortillaient l'ourlet de sa robe.

Et pourtant, dans cette nature d'apparence si ingrate, des parties sensibles et romanesques s'étaient formées depuis peu et vivaient secrètement. L'enfant avançait vers l'adolescence, et plusieurs de ses compagnes, qu'elle paraissait détester, troublaient son cœur confusément impatient. Elle rêvait de devenir leur amie ; elle leur donnait

des surnoms ; noms de certaines figures historiques dont son imagination s'était éprise, ou noms de petits animaux aimés : Blanche de Castille, Geneviève de Brabant, ou bien la sauterelle, la chatte noire... Et comme ses sens recevaient maintenant des impressions assez fines et que la poésie de la nature se mêle toujours à la poésie du cœur, c'était avec des tremblements d'amoureuse que le sauvageon se tenait sous la charmillle de coudriers et braquait son regard à travers les buissons sur les autres pensionnaires.

Souvent, pour colorer sa solitude, elle se jouait imaginativement toutes sortes de petits drames ; elle se faisait des confidences, inventait des querelles, arrangeait des réconciliations ; elle tirait des présages : « Si ce gros nuage passe entre les deux branches, disait-elle, la chatte viendra me rejoindre sur les rangs quand nous monterons ce soir au dortoir. » Et le dortoir ! Comme Marie tardait à s'y endormir ! Les lits des pensionnaires étaient séparés par des rideaux flottants. A chaque extrémité une veilleuse en porcelaine bleutée était allumée, conservant tiède un pot de tisane. Parfois une forme blanche se dirigeait vers la veilleuse puis rentrait dans son alcôve. « Qui est-ce ? » se demandait Marie. Elle croyait reconnaître une de ses compagnes qu'elle aimait clandestinement. Alors sa pensée suivait le fantôme jusque dans l'alcôve ; et, s'aidant des souffles et des craquements qui traversaient le dortoir, elle se représentait ses mouvements. « Elle s'est recouchée... elle pose sa

joue contre l'oreiller, se disait Marie. Elle a rouvert les yeux... la voilà qui se retourne... elle vient de soupirer. » Ensuite son imagination partait en campagne. « Demain, continuait-elle en songeant toujours à cette amie désirée, elle viendra me trouver, mais sans les autres. Elle me montrera celles qu'elle n'aime pas ; ce sont les mêmes que moi. Pendant chaque récréation nous irons nous promener sous la charmille. Et bientôt nous reconnaitrons que nous sommes sœurs et qu'il faut nous aimer toujours. »

Ainsi songeait Marie à ces moments, précédant le sommeil, où notre raison dévale par des pentes obscures.

Cependant plusieurs mois passèrent sans que M<sup>lles</sup> Deshousseaux pussent apercevoir le moindre changement chez leur sauvageon. Marie, qui venait d'avoir douze ans, prépara sa première communion. Là aussi, elle était en retard ; il fallut précipiter les leçons et les retraites édifiantes. Ces exercices, une crise de ferveur religieuse qui développa chez elle une véritable adoration pour les images représentant la Vierge, adoucirent un peu sa manière d'être. On la vit sourire quelquefois, ébaucher des gentilleses vers ses compagnes. Enfin, le jour de sa première communion, comme elle revenait de la chapelle avec trois autres pensionnaires, elle s'approcha de l'une d'elles qui avait la figure d'une petite madone, et, écartant les voiles de mousseline, lui baisa la joue.

M<sup>lles</sup> Deshousseaux, qui assistaient à la scène,

crièrent au miracle. Elles jugèrent bon de mettre à profit ces nouvelles dispositions et décidèrent de donner à Marie une *bergère*. Ainsi appelait-on à l'institution Jeanne-d'Arc certaines pensionnaires qui, parvenues à l'âge de seize ans et ayant terminé leur instruction, restaient néanmoins chez M<sup>lles</sup> Deshousseaux ; quelques-unes même, pour des raisons de famille, ne sortaient du pensionnat qu'au moment de leur mariage. Elles ne suivaient plus de leçons régulières, avaient droit à une certaine indépendance, mais, afin qu'elles ne fussent pas oisives, on leur confiait une ou plusieurs camarades cadettes qu'elles devaient protéger.

La monitrice choisie pour Marie fut cette grande, au visage étroit et encadré de bandeaux châtain, qu'elle avait surnommée Geneviève de Brabant. Elle s'appelait en réalité Geneviève Derenz.

C'était une fille pensive, peu rieuse et paraissant légèrement plus que son âge, mais de caractère faible. Ce dernier trait facilita la sympathie entre la petite et la grande. Marie, en effet, quoique timide, était très volontaire. Lorsqu'elle songeait à des amitiés imaginaires, il lui arrivait souvent de murmurer en frappant du pied : « Je lui dirai de faire cela... Je l'emmènerai ici... » En même temps, une expression dominatrice dérangeait son front et ses sourcils ; et, à l'idée de commander, elle rougissait de plaisir.

Aussi, ce fut elle qui dirigea sa *bergère*. Ce fut elle qui, au piano, choisissait les morceaux que Geneviève lui faisait étudier ; elle, la plus petite,

qui passait aux mains docilement dressées par sa compagne l'écheveau qui devait être roulé en peloton. Geneviève la laissait faire, cependant que ses yeux noirs, grands et candides, mais un peu éteints, restaient muets devant les regards ardents de Marie. Pendant la récréation, c'était Marie qui, la première, l'enlaçait à la taille. Le bras de Geneviève imitait aussitôt ce geste, son pas se mettait au pas de Marie. Alors la petite, contente de se sentir obéie, s'éloignait insensiblement de la grande pelouse où les pensionnaires s'apprétaient à jouer aux grâces et lui disait tout bas :

— Viens... allons loin des autres.

Elle la conduisait près d'un tilleul, dont les fleurs commençaient à sortir et embaumaient le fond du jardin, ou sous cette charmille qu'elle aimait tant. Son étreinte se resserrait et Geneviève ne pouvait s'empêcher de sourire. « Que je l'aime ! se disait alors Marie. Personne ne peut aimer autant que je l'aime. » Elles allaient et revenaient lentement dans l'allée ombragée, sans parler beaucoup. La perspective de la charmille et, au bout, la trouée lumineuse qui paraissait infinie, ouvraient comme une échappée aux tendres rêves d'avenir formés par l'enfant. « Plus tard je ne la quitterai jamais, se disait-elle en donnant à sa pensée l'accent passionné d'un serment. Nous vivrons toujours ensemble. » Et, impatiente de cette union elle se plaisait à se figurer leur ménage tenu en ordre, à l'abri de tous, heureux, tranquille. Par dessus leurs têtes, les branches des coudriers se

balançaient. Marie croyait voir des palmes abaissées sur leur passage pour les bénir.

Devenue peu à peu exigeante, prête à se fâcher si elle soupçonnait un secret, Marie avait désiré tout connaître sur son amie. Elle savait l'histoire entière de sa vie ; elle savait que Geneviève était orpheline, que les personnes qui venaient la voir le dimanche étaient des cousins qui l'avaient élevée et la recevaient chaque année pendant les vacances. Mais elle-même lui avait fait moins de confidences. D'ailleurs, comment parler du passé, comment raconter la mort de Reine ? Et puis, à présent, il se produisait, à propos de ses sentiments pour son amie, certains petits faits si singuliers qu'elle n'osait les avouer. Ainsi, pourquoi l'emmenait-elle, pendant la récréation du matin, le long du mur du clôture à une heure où, de l'autre côté de ce mur, on râissait une allée ? Elle mettait ses deux mains dans les mains de Geneviève, qui, aussitôt les caressait machinalement ; et cette simple caresse, tandis que Marie entendait le bruit aigre et cadencé du râteau passant et repassant sur le gravier, lui causait une sensation délicieuse. Fallait-il lui dévoiler aussi certaines coquetteries, certains désirs confusément formés, et toutes ces petites jouissances, parfois astucieusement préparées, que Marie éprouvait auprès de son amie ?

— Oh ! Geneviève, regarde comme je me suis fait du mal, lui avait-elle dit un jour en dégrafant sa chemisette et en laissant voir sur sa peau une longue éraflure.



Geneviève, inquiète, s'était penchée, avait examiné la cicatrice, palpé la chair. Marie, les paupières mi-closes, ne disait rien. La veille, en se mettant au lit, elle s'était armée d'une épingle et, pour amener cette scène, s'était égratigné le sein.

L'été venu, Geneviève s'en fut passer les vacances chez ses cousins. Marie, reprise de terreur à la pensée de retourner auprès de son père, supplia M<sup>lles</sup> Deshousseaux de la garder.

— Eh ! mais nous l'avons bien apprivoisée, notre petite sauvage, se dirent celles-ci avec satisfaction.

Marie obtint donc de rester au pensionnat. Quelques élèves restèrent aussi, mais elle ne s'en occupa guère. Elle s'en allait rôder toute seule vers les endroits où elle avait l'habitude de se promener avec Geneviève. On n'entendait plus le bruit du râteau derrière le mur. L'odeur du tilleul était moins forte ; des houpettes roussies tombaient de l'arbre.

Au milieu de l'été, la chaleur augmenta. Marie, toujours seule, passait les journées dans la salle de piano, sous prétexte de travail. Les persiennes étaient fermées. Elle s'asseyait sur le tabouret et imaginait la présence de Geneviève derrière elle, comme à ses répétitions de musique. « Elle est là », disait-elle tout bas et sans se retourner. Alors elle sentait de lentes ondulations qui venaient expirer sur sa nuque ; elle abaissait les paupières ; sa tête penchait ; quelque chose de vague semblait toucher ses tempes. « Je fonds, je fonds », murmurait-elle.

A d'autres moments, elle montait au dortoir et se glissait dans l'alcôve où couchait Geneviève. Le lit, désemparé, ne portait qu'un matelas recouvert d'une housse de toile. Elle y promenait ses mains en fermant les yeux. C'était comme un corps à peine vêtu.

Elle pensait avec fièvre au retour de Geneviève. « Quand elle reviendra, songeait-elle, je lui dirai tout ce que j'ai fait, oui, tout... Je ne veux plus rien lui cacher. Elle saura que je l'aime bien mieux que les autres ne s'aiment entre elles ici. »

Un jour, à la fin de septembre, le retour de Geneviève fut annoncé. Marie, qui avait maigri pendant l'été, l'attendit près de la grille, le visage grave, la gorge angoissée. Mais, quand elle la vit entrer dans le jardin, vêtue d'un costume autre que l'uniforme du pensionnat, elle poussa une exclamation et ne bougea pas. Elle eut le pressentiment que quelque chose, elle ne savait quoi, s'était mis entre elles. Geneviève l'embrassa. Marie répondit à ses baisers, mais à travers ces caresses elle la regardait avec une expression de sollicitude et de crainte.

Geneviève lui fit tout de suite de longs récits. Elle paraissait agitée par le souvenir de ses vacances. Elle nommait de nombreuses personnes inconnues de Marie, parlait souvent d'un de ses cousins, Guy Leforest, un homme dont Marie avait entrevu quelquefois au parloir la grosse tête et les moustaches blondes.

L'intimité entre les deux amies reprit telle qu'auparavant. C'était encore les vacances et la

discipline était peu sévère. D'ailleurs, Geneviève était comme libre ; depuis son retour M<sup>lles</sup> Deshousseaux ne la traitaient plus en élève.

Toutefois, Marie, depuis ce retour, était déçue et inquiète. Elle n'avait risqué aucune des confidences qu'elle s'était promis de lui faire. « Comment lui dire que je l'aime bien plus qu'une amie ? songeait-elle. Comment lui demander si plus tard elle voudra vivre avec moi ? »

Un matin, elles furent toutes deux seules dans la salle de piano. Geneviève chantait ; son accent était gai, appuyait sur les notes hautes ; on la devinait joyeuse. Ayant fini, elle glissa prestement un doigt de haut en bas sur le clavier, puis pivota sur le tabouret, et, attirant Marie contre elle, l'embrassa avec une sorte de fougue.

Marie reçut comme un choc. Jamais Geneviève ne lui avait donné un tel baiser. Elle se sentit rougir. « Elle m'aime de la même manière que je l'aime », se dit-elle. Les confidences qu'elle avait préparées vinrent au bord de ses lèvres. Mais Geneviève qui, tout en hésitant, la regardait avec des yeux souriants et un peu énigmatiques, paraissait elle-même disposée à lui faire une confidence...

— Marie, lui dit-elle, sais-tu pourquoi je chante aussi souvent depuis quelque temps ?

Marie fit un signe négatif.

— Eh ! bien, c'est parce que mon cousin Guy n'aime pas la musique... Alors, je ne pourrai bientôt plus en faire.

Elle vit la surprise de Marie. Souriant toujours,

elle se leva, la prit par la taille et lui dit près de l'oreille :

— Nous sommes fiancés, Guy et moi. Mais, comme nous ne nous marierons que l'année prochaine, cela doit rester secret. Ma tante a informé Mesdemoiselles, et, à la pension, je ne le dirai qu'à toi.

Marie ouvrit la bouche toute grande, puis y porta la main et resta un moment sans parler, les yeux dirigés droit vers un point vague. Elle se sépara lentement de Geneviève, disant entre ses doigts, comme pour elle-même :

— Ce n'est plus la peine...

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie, questionna Geneviève, penchée sur elle.

Marie ne répondit pas. Elle regardait toujours le même point comme pour y retrouver quelque chose qui venait de disparaître. Enfin, tournant les yeux vers Geneviève, elle demanda d'une voix étranglée :

— Alors, c'est fini ? Plus tard, nous ne pourrons pas...

Elle se tut.

— Comment, c'est fini, s'écria Geneviève. Mais non ! Nous resterons toujours de grandes amies. Plus tard nous nous verrons très souvent, comme, comme...

Elle chercha un exemple.

— Oui, reprit Marie, mais nous ne pourrons pas...

Et de nouveau elle resta silencieuse, n'osant

avouer son rêve secret de vie commune. Puis elle baissa la tête et se mit à pleurer.

Geneviève lui avait pris les mains ; mais, comme décontenancée par la gravité de cette douleur, elle se taisait aussi. Elles restèrent un moment dans cette attitude. Ensuite Geneviève tourna machinalement les yeux vers le morceau de musique ouvert sur le piano et remit les pages en ordre. Une grosse mouche entra par la fenêtre, vola en zig-zag, bourdonnant au-dessus de leur tête. Geneviève la chassa d'un mouvement mal décidé.

— Marie, ma chérie, ne pleure pas, dit-elle enfin en essuyant le visage de la petite. D'abord, pendant un an, rien ne changera, puisque je resterai à la pension, près de toi, comme maintenant.

Elle chuchotait ces mots, serrant Marie contre elle et la berçant. Afin de la consoler tout à fait, elle lui donna un long baiser. Marie tressaillit et le lui rendit. Pourtant comme l'autre baiser avait eu un goût différent !

Quelques jours plus tard, Geneviève reçut la visite de ses cousins Leforest. Marie fut appelée au parloir. Elle fit sa révérence avec plus de maladresse encore qu'à l'ordinaire. Geneviève la garda un moment près de son fiancé. La petite ne leva pas les yeux sur l'homme, n'articula pas un mot. Elle jugea, bien qu'il fût fort empressé autour de sa cousine, qu'il ne s'intéressait pas vraiment aux pensées de Geneviève. « Si on lui ouvrait la cervelle en ce moment, se dit-elle, on ne trouverait que des

phrases commençant par : *je, je, je...* » Et cela lui rappela les soldats du champ de manœuvres, qui, tout en paraissant désireux d'être gentils pour Reine, lui disaient des choses désagréables et brutales. Elle se retira du parloir dès qu'on ne fit plus attention à elle.

Mais bientôt un événement vint jeter encore plus de trouble dans sa vie. A la rentrée des classes, une seconde pensionnaire fut confiée à Geneviève Derenz.

Marie la connaissait bien. C'était Marceline Destrées avec qui elle avait fait sa première communion et qu'elle avait embrassée au retour de l'église. Elle était du même âge que Marie mais bien plus menue ; jolie, mais avec une expression un peu niaise. M<sup>me</sup> Destrées avait à Vermont un salon réputé, où elle donnait souvent à entendre des vers et des romances de sa composition. Et Marceline qui, dès son plus jeune âge, avait dû réciter, sans les comprendre clairement, les poésies de sa mère, avait gardé de ces exercices une contenance craintive et embarrassée.

Geneviève, chargée de l'aider dans ses études, eut fort à faire. Marceline lui souriait de tout son petit visage couronné d'une frange de cheveux blonds, et l'écoutait attentivement ; s'il le fallait, elle répétait la dernière phrase entendue ; mais une fois seule, elle semblait avoir oublié tout et se montrait incapable d'achever sans aide le devoir le plus simple. Elle était sage et n'aimait pas les jeux qui mettaient en désordre sa frange et frois-

saient sa robe. Elle n'avait guère qu'un amusement, mais c'était une passion : elle possédait un album à couverture rose, sur les pages duquel étaient tracées des rangées d'accolades. Il y en avait de toutes les dimensions ; elles s'alignaient les unes à la suite des autres. Marceline ne se lassait pas de tourner ces pages, dont les bords étaient découpés en dentelle, et de contempler les accolades. Quand elle en revoyait une avec des pleins arrondis et bien moulés, des pointes déliées jusqu'à l'extrême finesse, elle allait la faire admirer par une de ses compagnes. Elle demandait à ses préférées, en les tourmentant d'une manière câline :

— Fais-m'en une, je t'en prie, une jolie... Applique-toi bien.

Elle s'était prise d'une grande affection pour Geneviève, qui, grâce à des encres de couleurs rares, avait enrichi sa collection.

Cette amitié causa un violent chagrin à Marie Bonifas. Voir Geneviève donner à une autre son attention et ses caresses lui était insupportable. Quand elle apercevait sa bergère avec Marceline, elle refusait d'aller la rejoindre et boudait plusieurs heures durant. Après quoi, mettant à profit un instant où Geneviève était seule, elle accourait, se jetait à ses genoux, l'embrassait, implorait son pardon.

Ces caprices et cette tendresse excessive n'étaient pas sans effaroucher Geneviève. Il lui arrivait aussi de songer aux larmes versées par Marie à l'annonce de ses fiançailles, et elle ressentait une légère

gêne à ce souvenir. Lorsqu'elles s'embrassaient, elle était comme attentive à quelque chose et s'efforçait par son air raisonnable de calmer l'emportement de la petite.

Sous l'effet de la jalousie, Marie redevint ombrageuse et sauvage. Elle ne voulut plus paraître le dimanche devant les cousins de Geneviève, malgré l'appât des gâteaux qui lui étaient réservés. Elle se cachait dans le jardin pendant leur visite, ne répondait pas aux appels, puis, se rapprochant de la maison, elle se mettait à épier ce qui se passait au parloir. Geneviève et son fiancé se tenaient généralement à l'écart, près d'une fenêtre. Marie apercevait la douce figure de Geneviève au-dessous de l'ogive, ses bandeaux de cheveux noirs, son cou incliné. Une face ronde, à moitié couverte de poils blonds, était à côté. Marie serrait les poings. « Qu'il est vilain ! » se disait-elle ; et, se souvenant qu'il voulait priver Geneviève de chanter : « Comme il a l'air méchant ! » Pensant encore à Geneviève de Brabant, elle grondait entre ses grosses lèvres et répétait : « Lui, c'est Golo... c'est le méchant Golo. »

Guy Leforest quittait le pensionnat plus tôt que ses parents, car il n'habitait pas la campagne avec eux. Marie savait à quelle heure il prenait le train, et tout au long du voyage elle le suivait d'une pensée haineuse. Elle se plaisait à imaginer une catastrophe, elle avait la vision de wagons jetés hors de la voie et renversés... Un soir, comme il venait de partir, elle entendit un sifflement déchi-



rant qui semblait appeler au secours. Elle crut naïvement que c'était là le signal d'un accident. « C'est son train, se dit-elle avec une joie féroce. Il ne l'épousera pas. »

Rendue irritable par le soupçon, elle se disputait avec toutes ses compagnes et reçut à plusieurs reprises des réprimandes de M<sup>lles</sup> Deshousseaux. Naturellement sa pire ennemie était Marceline. La petite, jalouse aussi, usait de malices et de taquineries contre lesquelles la grosse Marie Bonifas ne trouvait pas de ripostes. Un jour, poussée à bout, elle se jeta sur Marceline, s'empara de l'album d'accolades et le mit en pièces. Marceline poussa de tels cris que les maîtresses intervinrent. Elles interrogèrent Geneviève qui rougit très fort et tâcha d'excuser ses deux pupilles. Mais Marie montra si peu de repentir qu'elle fut punie. Plusieurs jours de suite, à la récréation principale, elle dut se tenir au piquet. Debout dans un coin de la classe, face au mur, les bras croisés, elle entendait les bruits de la récréation. C'était Geneviève qui dirigeait les jeux ; on l'appelait de tous côtés ; le prénom adoré volait dans l'air. Alors Marie, désespérée, avançait les lèvres, ses grosses lèvres ; elle mettait devant sa figure ses mains en creux, et, faisant le simulacre d'un baiser, elle disait tout bas :

— C'est moi qui t'aime, Geneviève, c'est moi...

La punition enlevée, son attitude changea. Elle ne jeta plus vers ses compagnes les mêmes regards de colère ; elle parut adoucie, soumise.

— Ces petits châtiments abattent l'orgueil, pensa M<sup>lle</sup> Caroline en l'observant.

C'est que l'amour de Marie passait par tous les détours et toutes les défaites d'un grand amour. Il n'y a point de différence entre les sentiments qui se font jour dans notre cœur lorsque nous sommes enfants et ceux que nous éprouvons plus tard. La somme de nos joies est la même, nous endurons les mêmes peines, nous tentons les mêmes remèdes. On en juge autrement, on rapetisse les premiers, parce que les réactions immédiates qu'ils provoquent sont le plus souvent sans importance. Mais, voit-on immédiatement tous les effets d'une passion ? Sait-on quels germes, lents à se développer, elle laisse dans l'organisme ? Le psychologue qui dédaigne l'âme des enfants est comparable au médecin qui observerait ses sujets sans s'occuper de leurs antécédents ; et un romancier qui veut peindre un caractère et ne prend pas son personnage dans l'œuf m'a toujours paru omettre la tâche primordiale. Enfin, à mesure qu'on avancera dans ce récit, on décidera si l'innocent amour de Marie Bonifas pour son amie de pension aurait dû être négligé.

Marie (et c'est ce qui expliquait son attitude) avait tout d'abord cherché à se guérir par une nouvelle amitié. Elle avait appelé de ses regards d'autres compagnes. Elle avait cru quelque temps que celle qu'elle surnommait la chatte noire avait vu ces appels. Mais la chatte noire était capricieuse et oubliait ce qu'elle avait désiré la veille,

Alors Marie était retournée vers Geneviève ; et maintenant, amante résignée ou feignant de l'être, elle acceptait tristement la présence de sa rivale. Elles allaient toutes les trois se promener sous la charmille et étudiaient ensemble leurs cours. Marie ne faisait plus ni confidences ni reproches à Geneviève, mais, le soir, elle attendait son passage dans un couloir obscur et elle lui disait avec une sorte de roucoulement rauque dans la voix :

— Laisse-moi t'embrasser, Geneviève.

Geneviève, un peu mal à l'aise, mais n'osant se dérober, sentait une bouche avide presser ses joues, son cou, ses mains... Puis Marie se sauvait.

Marceline avait découvert ces rencontres. Un matin, alors qu'elle étudiait avec Geneviève dans un cabinet voisin de la salle où se trouvait Marie, elle leva vers la grande son petit visage et lui demanda avec un sourire malicieux :

— C'est parce qu'elle a des lèvres plus grosses que les miennes que tu te laisses embrasser plus souvent par Marie Bonifas ?

La leçon terminée, elle quitta Geneviève. Mais à peine était-elle hors de la pièce qu'on l'entendit jeter des cris. On accourut. Marie l'avait renversée et la frappait sauvagement. On les sépara. Les joues et le cou de Marceline étaient balafrés de longues raies rouges. Marie était adossée contre le mur ; elle était pâle et sa poitrine se soulevait.

— Je ne lui ai rien fait, gémissait Marceline, elle s'est jetée sur moi.

Marie ne répondait pas, ne se défendait pas,

Son poing serré était encore posé sur ses lèvres comme pour les cacher. Les pensionnaires, accourues aux portes, regardaient la scène avec des mines effrayées. On apporta de l'eau blanche dont on versa quelques gouttes sur les égratignures de Marceline.

L'affaire fit scandale dans toute la maison. Marie ne parut ce jour-là ni au réfectoire ni au dortoir. On apprit par une servante que sa malle avait été apportée du grenier. Le lendemain matin, de bonne heure, on entendit un fiacre arrêter à la porte du pensionnat. Deux grandes, qui étaient légèrement fatiguées et dispensées de travail, furent chargées d'observer les événements. Elles se postèrent au bout du dortoir, auprès de la fenêtre qui donne sur la rue, et, tout en se disputant la place comme deux chattes, elles firent le guet par un endroit où la vitre dépolie avait été grattée. Elles virent apparaître M<sup>lle</sup> Caroline, qui, muette et sévère, fit monter Marie Bonifas dans le fiacre et y pénétra ensuite. Une petite malle fut chargée à côté du cocher. On n'apercevait pas le visage de Marie Bonifas. L'équipage prit la direction de la place d'Armes.

## CHAPITRE QUATRIÈME

Une fille qui paraît dix-huit ans ou davantage est dans la cour d'une grande ferme. Elle tient par la bride un cheval qui est sellé pour un cavalier. Son buste est bien formé, ses jambes solidement d'aplomb. Son visage au teint hâlé a un air masculin. De ses mains vigoureuses, elle arrange une courroie, et pour faire patienter l'animal elle pousse des « oh... oh » un peu rudes. Puis, plaçant sa cravache entre ses dents, elle rentre sous son chapeau de feutre à larges bords une mèche noire qui lui battait le front, s'approche d'une borne, enfourche sa monture sans autre aide et sort de la cour au grand trot.

C'est Marie Bonifas ; elle a seize ans ; et voici la troisième année qu'elle passe dans le Jura près de la frontière suisse, à la *Cité blanche*.

La Cité blanche est moitié maison d'éducation moitié pension de famille. Elle est dirigée par M<sup>lle</sup> Robert, qui a fait ses études à Lausanne, a été ensuite professeur de français dans diverses villes étrangères et qui, un jour, a dû renoncer à ces pérégrinations pour se fixer auprès de sa

mère, devenue impotente. Mais elle n'a pas renoncé en même temps à son activité. Aussitôt arrivée, elle a transformé de fond en comble la vieille demeure de campagne. Les bâtiments, assainis et repeints, ont été divisés en plusieurs chambres claires et riantes. La cuisine, où l'on a conservé la grande cheminée qui tient tout un pan de mur, est devenue salle commune. On n'a pas touché aux prairies, mais maintenant elles sont bordées le long de la route par une grosse barrière peinte en blanc, à la mode anglaise. Et c'est dans cette habitation que M<sup>lle</sup> Robert, tout en s'occupant de sa mère qui passe les journées sur un fauteuil roulant, loge ses pensionnaires.

Comment Marie Bonifas se trouve-t-elle ici, dans une maison située loin de sa province et où l'on compte peu de jeunes Françaises ? C'est le hasard d'une relation faite sur la banquette d'un café par le commandant Bonifas. Un voyageur de commerce, représentant une fabrique d'absinthe du Jura, étant de passage à Vermont, lui a signalé cette école. C'était peu de temps après le renvoi de Marie. Le père s'est informé rapidement et n'a pas eu à user de son autorité pour que sa fille, violemment réprimandée par lui lors de son retour et qui d'ailleurs avait été reprise d'une insurmontable terreur en sa présence, acceptât de partir.

Par la suite, Marie ne l'a pas regretté ; elle a passé là trois années tranquilles et heureuses. C'est que la Cité blanche ne ressemble pas à l'institution Jeanne d'Arc. Le système d'éducation

adopté par M<sup>lle</sup> Robert consiste à ne pas contrarier la nature. En dehors des cours, ses pensionnaires, grandes ou petites, ne sont pas surveillées. On en voit qui jouent dans la prairie, on en voit qui travaillent, d'autres font de grandes excursions dans la campagne. Toutefois, le soir, une causerie réunit tout le monde dans la salle commune. La mère de M<sup>lle</sup> Robert qui a l'esprit très vif, aime à bavarder. Elle a longtemps habité Paris et raconte volontiers ses souvenirs, ainsi la visite d'un inconnu qui, un soir, à la fin de la Commune, est venu lui demander asile et qu'elle a caché pendant deux semaines. Lorsqu'on parle de religion, elle ne manque jamais de dire : « Une vieille voltairienne comme moi... » Et un jour elle a ajouté, tournant vers sa fille son front plissé par une expression moqueuse :

— Ma fille, quand je serai morte, tu pourras faire de ta mère ce que tu voudras.

En été de nombreuses étudiantes viennent passer leurs vacances à la Cité blanche. C'est aussi l'époque où deux amies de M<sup>lle</sup> Robert, Nathalie Marjet et Suzanna Howes, viennent l'aider dans sa tâche. Ce sont deux vieilles filles, une Suissesse et une Anglaise, qui vivent ensemble à Lausanne. Alors la Cité blanche est en fête. Nathalie Marjet, qui a publié dans son pays un livre sur *la Conscience de la jeune fille*, fait plusieurs conférences pendant son séjour. Une fois, ayant pris comme sujet « Pourquoi nous devons être fières d'être femmes », elle a raconté sa vie, ses années d'études, ses voyages,

et a terminé en exposant le noble sentiment d'orgueil qu'elle avait toujours éprouvé à vivre sans l'aide ni la compagnie des hommes. Plusieurs étudiantes s'étaient groupées autour d'elle comme des disciples et regardaient avec admiration son visage, semblable au visage osseux et brûlé d'un moine.

Mais Marie, si elle observe et retient les coutumes de ce phalanstère féminin, ne prend aucune part aux entretiens intellectuels. M<sup>lle</sup> Robert, tout en laissant libre chacune de ses jeunes élèves, opère sur elles ce qu'elle appelle « le classement des personnalités ». Et lorsqu'elle a vu arriver dans son école cette forte enfant, peu faite pour les coquetteries de la femme, peu attirée par les livres, qui avait une santé robuste et ne semblait heureuse qu'au grand air, elle a déclaré :

— En voilà une qui n'est faite ni pour être une femmelette ni pour être une doctoresse. Qu'elle vive sa vie !

Alors Marie a été initiée à toutes sortes de sports que M<sup>lle</sup> Robert a introduits chez elle afin d'attirer les étrangères. Elle y a pris goût tout de suite ; elle a fait de la gymnastique suédoise, appris à jouer au tennis et à monter à cheval ; elle marche beaucoup et a parcouru toute la région. Ne voulant rester inactive quand il pleut, elle a installé dans une grange un atelier de menuiserie. Et là, le corps à l'aise dans une grande blouse d'ouvrier, elle scie, rabote, frappe sur l'établi, cependant que, par le vantail grand ouvert, les gouttes de pluie, chassées



par le vent de la montagne, viennent fouetter ses joues.

Aussi, quel changement en ces trois années ! Qui reconnaîtrait la petite communiant empaquetée dans la mousseline ! Elle a grandi ; elle dépasse toutes ses camarades ; ses cuisses et ses bras sont fortement musclés. Son front large, carré, bruni, dégagé des cheveux qui sont rejetés en arrière, ressemble à un front de taureau. Elle n'est pas seulement la championne de la Cité blanche, elle en est l'Hercule. A table on lui passe les noix et, d'un coup de poing, elle écrase les coques. Elle est attirée par les besognes les plus baroques et les plus rudes. Au printemps, quand les bâtiments nécessitent quelques réparations, elle déclare que les ouvriers sont inutiles ; et la voilà qui, un marteau entre les dents, grimpe sur le toit, rajuste une gouttière, puis dégringole l'échelle, remet en état une porte dont le bois joue, et finit sa journée en allant repeindre les barrières blanches des prairies.

On la laisse faire, on l'admire. M<sup>lle</sup> Robert dit d'elle que « c'est une force de la nature ». Aussi elle a perdu toute timidité, tout air renfermé ; et même elle grossit volontiers celles de ses dispositions naturelles qui sont si bien à l'aise à la Cité blanche. Dans les appels sonores qu'elle lance à travers la maison, dans sa démarche brusque, dans tout l'étalage de sa force et de sa vitalité, il y a un peu de cynisme ; c'est qu'elle est devenue femme et sent ce qui lui manque auprès de ses compagnes ; elle n'ignore ni ses formes trop robustes, ni le défaut

de sa lèvre. Alors elle fait fi des qualités délicates et séduisantes qu'elle ne possède pas, et cherche sa revanche ailleurs.

Dans le courant agité de sa vie nouvelle, peut-être n'a-t-elle pas oublié le passé, mais elle a laissé en arrière ses rêveries sentimentales. A la Cité blanche, où beaucoup de pensionnaires font de courts séjours seulement, les camaraderies se nouent et se dénouent vite. Il n'y a pas de charmillle, pas de bergères ; la meilleure amie de Marie a été une jeune Américaine au visage d'Indienne, Elsie Reep, qui ne s'occupait que d'équitation. Elle en a donné le goût à Marie. Impétueuse et sans gêne comme un petit animal, elle lui disait de sa voix nasillarde, en la tirant par le bras :

— Oh ! Marie, laissez les vieilles dames féministes, et venez avec moi.

Alors toutes deux s'en allaient à cheval dans la campagne. Elsie, qui le plus souvent enfourchait sa monture à cru, se lançait au grand galop. Et Marie, entraînée à sa suite, excitée, heureuse, riait du scandale que cette chevauchée provoquait chez les paysans.

Elsie a quitté la Cité blanche, et maintenant, Marie, le cœur un peu triste, refait seule ces promenades. On la voit quelquefois arrêtée au seuil d'une ferme où vit une paysanne dont le mari est mort. Elle hèle les enfants, deux gamines maigres et peureuses, et leur jette un paquet. Après quoi, accueillant les remerciements avec un sourire brusque, elle repart. On la rencontre souvent du

côté de la vallée, où certains chemins creux bordés de bouleaux et de saules ressemblent un peu aux environs de Vermont. Elle parcourt du regard le paysage ; un soupir mélancolique soulève sa poitrine devenue maintenant une poitrine de femme. Ensuite, d'une saccade elle lève les rênes, pousse une espèce de sifflement barbare, appris d'Elsie, et sa monture retourne au galop vers la Cité blanche.

Chaque année, à Pâques, elle a été passer quelques jours à Vermont chez son père. Le commandant Bonifas, qui a dépassé soixante-dix ans, s'est voûté et traîne la jambe. Il ne va plus tous les jours au café, mais reste longtemps attablé chez lui devant sa bouteille d'eau-de-vie. Son humeur s'est aggravée ; il fait souvent des scènes à la servante, et, malgré l'avantage d'une place où le maître ne regarde aucunement aux soins du ménage, une domestique ne reste jamais longtemps à son service. Bien que Marie ait plaisir à revoir Vermont, le temps, durant ces visites, passe tristement. Elle ne connaît personne dans la ville ; elle ne voit guère son père qu'aux repas, et il arrive qu'ils ne se disent pas un mot. Il se tourne vers la servante, la plaisante et la gronde tour à tour ; et Marie, habituée aux mœurs simples mais respectables de la Cité blanche, à l'air sain qui circule là-bas, ne peut se défendre d'un sentiment de répugnance devant ce vieillard quinteux et négligé.

Un jour, à la Cité blanche, Marie reçut une lettre

d'un médecin de Vermont ; il lui annonçait que le commandant Bonifas était tombé soudainement malade. Elle prit le train aussitôt. C'était un matin de l'hiver où elle avait eu dix-huit ans.

Elle trouva son père alité. Il l'accueillit par une phrase articulée péniblement. Son visage semblait avoir été déformé par un tic, et son teint, sanguin d'ordinaire, était décoloré.

Marie s'empressa autour de lui. Sa chambre était mal tenue. Une nouvelle servante était entrée depuis peu dans la maison, et c'était une fille au visage laiteux et mou, aux mouvements paresseux. Marie fit le ménage elle-même ; ensuite elle envoya chercher le médecin qui l'avait avertie et eut un entretien avec lui.

— Ce n'est qu'un accident, lui dit-il. L'usage de la parole est revenu sans trop de peine et d'ici quelques jours le commandant se lèvera et pourra marcher avec des cannes. Mais il serait sans doute inutile, Mademoiselle, de vous dissimuler que cet accident est un grave présage pour l'avenir. Une deuxième attaque risquerait d'être fatale et nous devons tout faire pour l'éloigner. Il faut à votre père une hygiène rigoureuse.

Il parlait timidement, mais avec une certaine étude des mots. Il paraissait avoir dépassé la trentaine. Sa figure était ronde, de teint frais, et eût sans doute été jugée un peu féminine si on lui avait ôté son collier de barbe rousse. Son regard était droit mais n'appuyait pas sur les choses.

Marie lui demanda quelles étaient les prescrip-

tions à suivre, et il les expliqua en détail avec beaucoup de courtoisie. Il fixa le jour de sa prochaine visite et partit après de longs saluts.

Suivant son pronostic, l'état du commandant Bonifas s'améliora et le malade put bientôt quitter son lit pour un fauteuil. Son humeur difficile avait reparu avec ce renouveau de vigueur. Bien que Marie l'entourât des soins les plus doux, il la grondait sans cesse. Le docteur Jaqueline, qui, après chaque visite, échangeait quelques mots avec Marie, était fréquemment le témoin de ces accès de colère. Un jour, alors qu'il prenait congé d'elle, il lui dit avec un accent sincère :

— J'admire votre patience et votre dévouement, Mademoiselle.

Marie répondit par un geste de simplicité. Il parut prêt à dire autre chose, mais il se tut et partit.

Une autre fois, comme ils étaient restés à causer, ils entendirent le vieillard ordonner à Jeanne, la servante, de lui apporter du rhum.

— Vous savez bien que Mademoiselle l'a défendu.

— Ah ! ça, qui commande ici ? repartit rudement le vieillard. Est-ce que c'est cette petite pisseuse ?... Va me chercher à boire tout de suite.

Marie rougit très fort et détourna le visage. Le docteur rentra dans la chambre et, s'adressant au malade, dit d'une voix nette :

— Monsieur Bonifas, il faut que vous obéissiez à votre fille comme à moi-même, sinon mes soins sont superflus.

Le vieillard grommela quelques paroles et n'in-

sista pas. Le docteur, revenu auprès de Marie, voulut reprendre la conversation, mais il la vit gênée, et, s'inclinant avec grand respect, il la quitta.

Quelque chose rendait la position de Marie plus difficile encore : la familiarité qui existait entre son père et la servante. Il réclamait celle-ci à tous moments, et c'était pour lui tenir, même en présence de sa fille, les propos les plus bas. Dès qu'il commençait sur ce ton, Marie se réfugiait dans sa chambre ; mais souvent elle entendait encore à travers la maison des éclats de voix et des rires. Cette situation avait fini par créer entre elle et la servante une sorte de complicité qui lui était odieuse. Lorsque le vieillard l'appelait auprès de son fauteuil, Jeanne haussait les épaules et se tournait vers Marie en faisant une mimique canaille et bon enfant. Alors, rouge de honte, Marie disparaissait. Dans sa chambre son indignation éclatait. « Comment de telles choses peuvent-elles exister dans le cerveau des hommes, se disait-elle... Et chez un vieillard... chez un infirme !... »

C'est que la vie saine et active qu'elle menait depuis quelques années avait écarté de son esprit toutes les curiosités charnelles. Et même, à la vague horreur que lui inspiraient depuis l'enfance certaines pensées et certaines images, s'ajoutait maintenant une dose de mépris.

Le docteur Jaqueline s'attardait de plus en plus après chaque visite. Marie, à qui la fréquentation des étudiantes avait donné certaines connais-

sances en médecine, lui posait des questions dont il était émerveillé.

— Il est rare, lui dit-il une fois avec une admiration mal contenue, de trouver une jeune fille qui s'intéresse ainsi à notre profession.

Pendant ces tête-à-tête, Marie ne manifestait aucunement l'embarras que peut éprouver une jeune fille qui se trouve seule en présence d'un homme ; et pourtant c'était là pour elle chose tout à fait nouvelle. Mais, justement, elle se sentait si peu de communications avec lui qu'il n'y avait dans son cerveau aucune des arrière-pensées qui font naître d'ordinaire cet embarras. Rien chez cet être n'attirait son attention ; elle le regardait à peine. Une fois pourtant, comme le grand garçon barbu s'était assis vis-à-vis d'elle avec un peu de confusion, elle se fit la même réflexion naïve qu'autrefois :

— C'est drôle, un homme.

Le docteur Jaqueline, qui voyait ces sentiments sous les mêmes dehors que la franchise et la candeur, montrait quelquefois à Marie, par de longs regards, combien il était touché.

Un jour que tous les deux se trouvaient dans le jardin, sous la fenêtre de la pièce où vivait le malade, ils entendirent sa grosse voix.

— Jeanne, appelait-il, viens ici, viens près de moi.

On distingua un bruit de savates traînant sur le parquet.

— Plus près... Embrasse-moi... encore... Et puis

— continua la voix plus bas — défais ton corsage... si, défais-le... comme avant.

— Ben vrai ! Est-ce que vous devriez avoir ces idées-là ! dit la fille avec un accent moqueur mais soumis.

Dès les premiers mots, une expression de crainte avait paru sur le visage de Marie.

— Rentrons, dit-elle brièvement et presque sans desserrer les dents.

Ils entrèrent dans le salon. Elle referma la porte. Elle avait abaissé le front, cependant on pouvait voir que toute sa face était devenue d'une couleur pourpre. Elle voulut adresser la parole au docteur, mais sa grosse lèvre, soulevée par le dégoût, se mit à trembler et elle ne put parler. Alors elle perdit toute contenance et, sans regarder le docteur, elle fit un pas pour s'en aller. Le docteur Jaqueline éleva ses deux mains vers elle.

— Mademoiselle, dit-il, je comprends... je comprends tout... et je vous prie de m'écouter. Dès le début, j'ai reconnu votre dévouement filial et ensuite j'ai admiré chaque jour vos soins qui secondent si bien ceux du médecin. Mais je croirais manquer à un devoir non moins haut que celui de ma profession si je vous contraignais à rester ici.

L'embarras le gagnait à son tour. Il caressa son cou à l'endroit où, la barbe cessant de pousser, on devinait un corps blanc et charnu.

— Cependant, cette... personne est incapable de soigner seule un malade, dit Marie avec effort et tout en faisant un geste méprisant vers la cuisine.



— Sans doute, mais l'important est que vous ne demeuriez pas près d'elle, répondit énergiquement le docteur.

Il réfléchit un instant et reprit :

— Je vais exposer à votre père la nécessité de prendre une garde-malade. Je connais une femme tout à fait sûre, à laquelle il obéira mieux qu'il ne vous obéit ; soyez sans appréhension sur ce point. Si vous le voulez bien, je m'occuperai des démarches nécessaires.

Comme il parlait, son regard d'ordinaire timide ne quittait pas le visage de Marie. Sa voix avait pris une vibration particulière. On eût dit que cette proposition fort simple avait dans son esprit quelque chose de chevaleresque.

Marie, n'ayant pas relevé les yeux, ne remarquait pas son attitude. Elle acquiesçait et le remerciait en silence par de rapides inclinations. Le docteur se crut encouragé.

— Je suis heureux de la confiance que vous me témoignez, Mademoiselle.

Il resta encore quelques moments. Par une phrase bien tournée, il exprima son regret du départ de Marie. Cependant la jeune fille, serrant les poings et les dents, souhaitait en elle-même : « Qu'il s'en aille, qu'il s'en aille ! » tant, après la scène qu'elle avait surprise, le simple voisinage d'un homme et le timbre d'une voix masculine lui inspiraient d'horreur.

Le surlendemain, la garde-malade entra au service du commandant, et Marie, avant la nuit,

repartit pour la Cité blanche. Il fut décidé qu'elle reviendrait tous les trois mois pendant une semaine de repos accordée à la garde. A leur dernière entrevue, le docteur Jaqueline avait demandé et obtenu d'elle l'autorisation de lui donner quelquefois par lettre des nouvelles de son père.

Lorsqu'elle fut de retour chez M<sup>lle</sup> Robert et que la maladie de son père ne l'absorba plus par des obligations matérielles, Marie ne put s'empêcher de penser aux perspectives ouvertes par cet événement. Elle se dit qu'un jour, et un jour proche sans doute, elle se trouverait sans parents, en possession de quelque fortune, bref maîtresse de sa vie.

Depuis qu'elle était en âge de le faire, c'est-à-dire depuis qu'elle vivait à la Cité blanche, elle ne s'était guère préoccupée de l'avenir tant sa vie libre et active la distrayait.

Elle concevait cet avenir de la manière la plus simple, à l'image du présent. N'ayant point les hautes ambitions des étudiantes qui fréquentaient la Cité blanche, ne connaissant pas d'autre ville que Vermont, elle fixait comme cadre à ses projets la petite maison de la place d'Armes, et les scènes qu'elle imaginait ensuite étaient dépourvues de tout romanesque. Elle ferait quelques changements dans la vieille demeure, elle y transporterait les habitudes prises chez M<sup>lle</sup> Robert, elle vivrait à sa guise sans s'occuper d'autrui ; rien de plus.

Cependant, lorsque ces images passaient devant

ses yeux, elle ne se disait pas : « Ainsi je serai heureuse », car elle avait toujours le sentiment que quelque chose manquerait à son bonheur dans ce tableau idéal. Elle ne savait quoi. En vain s'accordait-elle imaginativement tout ce qui était susceptible de satisfaire les goûts qu'elle se connaissait : « J'aurai un cheval bien plus beau que celui que j'ai ici, se disait-elle. J'achèterai une ferme dans les environs et m'occuperai de culture »... Mais non, elle avait beau faire, il subsistait toujours au fond d'elle-même un désir vague qui n'était pas assouvi ; et lorsqu'elle s'efforçait de déterminer ce désir, elle n'apercevait rien de clair, rien de précis ; toutefois, à ces moments, le souvenir des vertiges qu'elle avait éprouvés naguère auprès de Reine et de Geneviève repassait dans sa tête.

A son retour, elle instruisit M<sup>lle</sup> Robert de l'état de son père et lui rapporta l'opinion du médecin. Par pudeur elle garda le silence sur les raisons qui avaient motivé son départ.

M<sup>lle</sup> Robert, tout en étant plus flattée par la présence à la Cité blanche des étudiantes et des pensionnaires qu'elle nommait ses intellectuelles, s'était attachée à Marie. Elle aimait cette nature franche, impétueuse, insouciante des préjugés. Elle était fière d'avoir contribué à la développer. Elle disait, montrant Marie :

— La voyez-vous ailleurs ? Imaginez le sort d'une telle enfant soumise aux méthodes ordinaires d'éducation.

Aussi elle se considérait un certain droit sur

Marie et elle la questionnait fréquemment au sujet de son avenir.

— Quelles sont vos intentions, Marie ? lui demanda-t-elle à son retour de Vermont. Je ne présume pas, malheureusement pour votre vieille amie, que vous passiez votre vie entière à la Cité blanche. Et d'ailleurs je n'y resterai pas toujours.

Elle répétait en effet que seule l'obligation de vivre auprès de sa mère avait fait d'elle une directrice d'école.

Et comme Marie, en réponse, lui parlait de Vermont, elle répliqua, un jour, non sans quelque impatience :

— Enfin, vous ne comptez pas demeurer dans cette ville lorsque vous n'y serez plus retenue par votre père ?

— Mais si... Pourquoi pas ? dit Marie.

— Vous ! Avec votre esprit d'indépendance, avec votre personnalité ! Mais c'est impossible, Marie ; ou bien ce serait vous infliger une pénitence terrible. Il vous faudrait comprimer toutes ces belles facultés auxquelles j'ai donné leur essor ici. Vous ne savez pas ce qu'est la vie dans ces petites villes de province. Vous y avez vécu enfant seulement, alors vous ne soupçonnez pas la médiocrité ni la mesquinerie des esprits. Mais moi qui le sais, j'étouffe en pensant à ce qui vous attend.

Elle fit le simulacre d'aspirer une large bouffée d'air.

Elles se tenaient dans la grande salle du bas, auprès de la cheminée. Elles étaient seules. Marie,

qui rentrait d'une promenade à cheval, venait d'ôter son chapeau et rôtissait ses semelles contre les cheminets. Son teint était couleur de brique. Elle était légèrement décoiffée.

— Ah ! reprit M<sup>lle</sup> Robert, je vois la tête que feront les bons bourgeois qui ont là-bas pignon sur rue lorsqu'ils vous verront passer à cheval, portant ces bottes et ce chapeau.

Elle toucha du doigt le chapeau de Marie, un feutre de forme simple qui ressemblait à une coiffure de garçon.

Marie ne répondit rien. Un sourire mêlé de rêverie vint sur son visage. Elle revoyait Vermont, ses vieilles rues, ses vieilles maisons, et parmi celles-ci, le petit hôtel de la place d'Armes. Et malgré l'accent railleur de M<sup>lle</sup> Robert, elle contemplait cette dernière image avec tendresse. Car la nature humaine, même la moins complexe et celle que l'on croit la plus nettement tranchée, renferme des intérêts opposés. Assurément rien ne surpassait chez Marie le désir d'indépendance. Mais quel héritage d'un ascendant casanier et douillet avait introduit à côté de ce tempérament révolté la méfiance des aventures et le besoin de la sécurité ? Chaque fois qu'elle pensait à Vermont, Marie se sentait comme liée à la façade bourgeoise qui apparaissait devant ses yeux. Se séparer de ce gîte, émigrer d'un pays à l'autre, comme faisaient les amies de M<sup>lle</sup> Robert, oh ! elle n'en avait jamais eu l'idée... Elle tressaillit.

M<sup>lle</sup> Robert, attendant sa réponse, la regardait

tout en mordillant son crochet à tricoter, signe d'intérêt chez elle.

— Et quelle solitude, Marie ! reprit-elle. Qui vous entourera ? Vous ne pourrez vous faire aucune amie dans cette petite société encroûtée de préjugés, vous ne rencontrerez aucune sympathie.

Marie, perdue dans sa rêverie et toujours sous le charme de la voix sage, prononça :

— Mais pourquoi vivrais-je seule ? Peut-être me marierai-je bientôt ?

M<sup>lle</sup> Robert parcourut son élève de la tête aux pieds, et dans son coup d'œil on eût pu surprendre quelque doute ou quelque ironie. Mais Marie ne vit pas ce regard et elle-même, dans l'instant où ces mots lui échappaient, s'avisa qu'elle n'avait jamais pensé au mariage. En effet, l'absence dans sa vie de relations masculines, le soupçon confus de sa disgrâce physique, les agréments de sa condition présente, tout cela avait empêché un tel dessein de se former parmi ses plans d'avenir. Sans doute elle rêvait parfois d'amour. Mais les sentiments du cœur, chez les êtres encore purs, ont un jaillissement incertain ou, plutôt, sont semblables à des rameaux emmêlés ; ainsi l'idée d'un sentiment amoureux était liée dans l'esprit de la jeune fille au souvenir de son attachement pour Geneviève Derenz. Aussitôt après avoir fait cette déclaration, elle dut s'avouer qu'il n'y avait ni dans ses rêves ni dans ses souvenirs une figure masculine qui la justifiât. Et frappée par cette révélation, elle rougit très fort, comme si elle se sentait vaguement

coupable, et tendit vite vers la cheminée ses deux paumes dressées afin de dérober son visage à la lumière des flammes.

L'hiver, à la Cité blanche, était la morte saison. Cette année-là, il n'y avait, en dehors de Marie, qu'une Suissesse et une Norvégienne.

La Norvégienne était une grande fille, blanche et puissante comme un beau bloc de marbre. Venue pour se perfectionner en français, elle discourait avec abondance sur son pays et son enfance ; elle décrivait les paysages et les êtres par de grandes images sommaires qui donnaient à son récit des traits forts et comme une poésie glacée. M<sup>lle</sup> Robert l'écoutait avec sympathie. Elle avait une prédilection pour celles de ses pensionnaires qui venaient des pays du Nord. Elle aimait leurs manières viriles et louait leur esprit affranchi et pur.

— Voilà des peuples qui ont su ennoblir la condition de la femme, disait-elle souvent.

Et elle avait mis en bonne place, dans la bibliothèque, un portrait d'Ibsen.

Par les belles journées, toutes quatre faisaient de grandes promenades dans la montagne. Ce n'étaient pas ces excursions que Marie préférait. Elle n'aimait pas ces plateaux hauts et monotones, cet horizon fermé par des crêtes, ces tristes et secs sapins semés partout. Comme elle goûtait davantage la nature de sa province, le bocage qui entoure Vermont ! Et quel plaisir mélancolique serrait son cœur lorsqu'elle en retrouvait les lignes et

les odeurs dans certains petits chemins de vallée.

Un jour, elles entreprirent une ascension sur une crête assez éloignée. Arrivées au sommet, qui était proche de la frontière et d'où la vue était très étendue, elles firent une longue halte. Le temps était clair ; on distinguait devant soi un vaste paysage de montagnes, aux lignes heurtées et rompues, que Marie ne pouvait contempler sans un vague sentiment de frayeur. La jeune Suissesse, au contraire, était transportée par ce spectacle ; elle nommait les pics et décrivait tout ce qui était caché derrière les chaînes de montagnes.

— Là-bas, c'est l'Oberland, c'est mon pays, dit-elle avec des yeux émus.

Et à ces mots, elle se mit à chanter.

Un petit fait, non pas surprenant (si l'on se rappelle avec quel mal elle avait appris à lire) mais digne de remarque, était l'inaptitude de Marie pour les langues étrangères. Non seulement M<sup>lle</sup> Robert avait dû renoncer à lui en enseigner aucune, mais, malgré les années passées parmi les voyageuses de la Cité blanche, Marie n'avait jamais pu retenir ni comprendre un mot qui ne fût pas de sa langue. Il en était résulté chez elle une contenance maussade, mêlée d'une espèce de crainte, chaque fois qu'elle entendait à côté d'elle ces sons obscurs.

La Suissesse, qui était de Berne, chantait en allemand. Lorsqu'elle eut fini, une larme coula sur sa joue. La Norvégienne lui posa une question. L'autre sourit, fit une inclination de la tête, et



toutes deux entonnèrent, dans la même langue, un autre chant. C'était un air joyeux, air de chasse ou de marche, qu'elles chantaient avec une belle ardeur. Marie n'était guère musicienne et les paroles inintelligibles ajoutaient pour elle à l'ennui de ce divertissement. Elle s'écarta un peu et regarda les montagnes. En face d'elle, les forêts de sapins semblaient des masses sombres, armées de lances et dévalant les pentes. Elle ressentit une impression d'isolement, de peur, et frissonna.

Enfin les chanteuses s'arrêtèrent et M<sup>lle</sup> Robert donna le signal du départ.

Sur le chemin du retour, comme elles passaient devant une ferme solitaire, elles entendirent une voix d'homme et des cris de femme. M<sup>lle</sup> Robert s'approcha, et, les cris augmentant, frappa résolument à la porte. Un chien aboya, mais le vacarme ne cessa point. Alors M<sup>lle</sup> Robert leva le loquet et poussa la porte. Les jeunes filles se tenaient à côté d'elle. Un chien fit mine d'attaquer le groupe, mais la Norvégienne leva une canne dont elle se servait pour la marche, et l'animal se sauva dans un coin. Du seuil où elles étaient restées, on entrevoyait un logement de paysans et, au fond, un homme et une femme qui paraissaient se battre. Au bruit de la porte ouverte, l'homme se retourna tout en maintenant la femme par la nuque. Il avait une figure ronde et rougeaude, dont on n'aurait pu dire l'âge, et ses cheveux formaient sur son crâne comme une calotte roussie.

— Vous êtes un misérable, s'écria M<sup>lle</sup> Robert avec énergie. Je vais aller chercher les gendarmes.

L'homme regarda les intruses avec une expression étonnée, mais il lâcha la femme. Il avança dans la direction de M<sup>lle</sup> Robert ; il paraissait ivre ; il bredouilla :

— C'est chez moi... C'est chez moi...

La femme s'était éloignée à l'autre bout de la pièce. Elle tournait vers M<sup>lle</sup> Robert des yeux écarquillés et soufflait fortement.

— Est-ce que votre mari agit souvent ainsi ? lui demanda M<sup>lle</sup> Robert.

L'autre ne répondit rien.

— Est-ce son habitude de vous battre ? reprit-elle avec insistance.

La femme fit une mine méfiante et se tut. L'homme répéta :

— C'est-il chez moi ?... C'est-il chez moi ?

Et il avança encore de quelques pas, de façon menaçante, tout en faisant un geste pour exciter son chien.

— C'est bon. Les gendarmes décideront si vous avez le droit d'assassiner votre femme chez vous, dit M<sup>lle</sup> Robert en reculant du seuil.

Sur la route, afin de retenir l'emplacement de la ferme, elle regarda l'extérieur, les environs, et ensuite emmena d'un bon pas les jeunes filles. Elle était indignée et murmurait sourdement : « La brute... la brute »... Puis, tout d'un coup,

assénant un regard droit sur Marie Bonifas, elle dit avec un ton sarcastique :

— Eh ! bien, voilà qui vous donne un avant-goût du mariage, ma chère Marie.

Marie baissa la tête. Elle faisait, malgré elle, d'horribles rapprochements. Ainsi, quelque chose dans la voix enrouée de l'ivrogne lui avait rappelé certaines intonations de son père.

La Norvégienne manifestait une sévérité hostile et méprisante.

— Dans notre pays l'homme irait en prison, dit-elle.

Arrivées au village voisin, elles se rendirent droit à la gendarmerie. Deux gendarmes se trouvaient dans la salle auprès d'un poêle. C'étaient de beaux hommes à la physionomie indolente. M<sup>lle</sup> Robert leur raconta précipitamment la scène. Quand elle eut fini, l'un d'eux dit lentement, en se tournant vers son compagnon :

— C'est chez Jacut.

— Il a encore bu un coup, ajouta l'autre.

— Il faut aller chez lui, il faut courir, s'écria M<sup>lle</sup> Robert avec véhémence comme elle les voyait rester immobiles.

— Oh ! si on devait aller chez Jacut chaque fois qu'il bat sa femme... reprit le second en clignant finement de l'œil.

— Vous attendez que la femme il ait tuée, dit la Norvégienne avec éclat.

Les deux hommes, surpris, jetèrent sur l'étrangère un regard soupçonneux.

— Ah ! ils se tiennent tous entre eux, s'écria M<sup>lle</sup> Robert, hors d'elle.

Les gendarmes, qui s'expliquaient mal cette scène, considérèrent curieusement le groupe formé par les quatre femmes, puis se mirent à rire. Alors Marie Bonifas, s'avancant vers eux, le visage énergique et redressé, dit d'une voix forte :

— Mon père est commandant.

On entendit les lourdes semelles des deux militaires râcler le plancher comme s'ils allaient se mettre debout. Leur visage se rembrunit. L'un d'eux se gratta le crâne et dit :

— On pourrait aller faire un tour par là pour rassurer ces dames.

Ils se levèrent et, bouclant leur ceinturon, ils partirent dans la direction de la ferme.

M<sup>lle</sup> Robert n'était pas calmée. Jusqu'à la fin de la promenade, il ne fut question que de l'incident.

— Marjet a raison, dit-elle d'une voix saccadée. La femme, de nos jours, vit dans de véritables conditions de barbarie. Les lois de la société lui interdisent toute vocation, lui laissent une seule voie, un seul but, le mariage ; et cela signifie pour elle la perte de tous ses droits, l'abdication de sa personnalité, et, le plus souvent, un sort pareil à celui de cette malheureuse.

— Chez nous les femmes sont plus libres et plus

respectées, dit la Norvégienne avec un visible sentiment d'orgueil national.

— Et la chose insensée — reprit M<sup>lle</sup> Robert en brandissant le poing par un geste un peu vulgaire qui trahissait son emportement — est qu'il y a malgré tout, chez cette femme, de l'amour pour son mari. Vous avez vu comme elle nous a accueillies ? Si l'on essayait de la tirer de cet enfer, je suis sûre qu'elle refuserait.

Il y eut un silence.

— De l'amour, de l'amour — continua-t-elle d'une voix sifflante et tandis qu'un feu sombre colorait ses joues — ne peut-il y avoir que cela dans le cerveau des femmes ?... Elles aiment !... Et si j'avais aimé, moi, n'aurait-ce pas été un obstacle aux belles jouissances intellectuelles de ma vie ? Aurais-je été libre ? Aurais-je passé les années que j'ai passées à Zurich dans votre beau pays que nous contemplions tout à l'heure, ma chère Élisabeth, et plus tard à Berlin ?

Elle faisait allusion au temps où elle avait été la secrétaire d'une féministe fameuse.

Marie ne sentait pas clairement ce qu'il y avait d'abusif et de faux dans les paroles de M<sup>lle</sup> Robert, mais cependant elle était gênée de les entendre. Ces mots *amour*, *aimer*, que M<sup>lle</sup> Robert prononçait avec mépris, Marie les avait balbutiés naguère avec trop de délice pour ne pas les chérir et ne pas souhaiter leur retour sur ses lèvres. A la pensée qu'elle ne connaîtrait peut-être plus de telles

effusions, que sa vie pourrait être privée de ces tendres émois, ainsi que celle de la femme qui venait de parler si sèchement, elle ressentit une véritable angoisse. Elle n'osa s'élever contre les paroles de M<sup>lle</sup> Robert, mais, par un singulier détour, son mécontentement se porta tout entier sur l'autre, sur la Norvégienne. Celle-ci, tout en approuvant leur maîtresse, continuait, à propos du sort des femmes, à vanter son pays et à dénigrer tacitement les coutumes françaises.

— La vie des jeunes filles est plus heureuse et plus digne dans nos pays et en Allemagne, dit-elle.

Marie, à mesure qu'elle l'écoutait, sentait au dedans de soi quelque chose se dresser contre le jugement de l'étrangère. Elle n'avait jamais éprouvé jusqu'ici cette susceptibilité particulière, mais ce dernier propos blessa si vivement chez elle une certaine fibre qu'elle ne put s'empêcher de tressaillir. Elle toisa fièrement la grande fille blonde et, flattée encore par le respect que les gendarmes lui avaient témoigné, elle fut sur le point de lui couper la parole en déclarant :

— Mon père est commandant.

Un auteur qui aurait à écrire la biographie de Marie Bonifas ne manquerait pas d'insister sur cette scène et de voir dans ce mouvement l'indication des grandes choses que devait accomplir par la suite son héroïne. Peut-être même aurait-il laissé de côté, comme insignifiante, l'enfance de Marie

que nous avons si complaisamment décrite. Mais l'histoire, ne s'attachant qu'aux faits et s'interdisant les conjectures, place les figures humaines sous une lumière éclatante qui est sans doute un peu trompeuse si on la compare à la clarté diffuse du roman. Le lecteur jugera plus tard si la conduite de Marie Bonifas fut déterminée ou non par le noble sentiment que l'on vient de voir poindre chez elle.

## CHAPITRE CINQUIÈME

Tous les trois mois, Marie retournait à Vermont auprès de son père. Il se remettait difficilement ; il marchait avec peine, se servait mal d'un bras et ne sortait plus de chez lui. Vêtu d'une vieille capote en gros drap militaire, que la braise des cigares avait brûlée par endroits et qui flottait autour de son corps décharné, il restait dans son fauteuil, grommelant, geignant, pleurnichant. La garde-malade, une femme zélée, le soignait. Jeanne, la servante, mettait à profit cette aide pour réduire son travail et sortir furtivement.

Marie passait là une semaine. Elle se tenait de préférence non au chevet de son père, mais dans la pièce voisine ; elle accourait à tout appel du malade, et, docilement, changeait de place un oreiller, apportait un journal, allumait un cigare ; puis elle sortait de la chambre. Elle souhaitait fréquemment : « Pourvu qu'il vive longtemps. » Seulement elle ne pouvait se défendre d'une sorte de malaise chaque fois qu'elle lui adressait la parole.

A chacun de ces voyages, le docteur Jaqueline s'arrangeait pour faire une visite à son malade.



Marie vit aussi M. Miret, le notaire. C'était un petit homme assez âgé, fort affable, et qui, souffrant d'un asthme violent, souriait constamment à son interlocuteur afin d'effacer l'impression pénible causée par son halètement. Enfin les gens des boutiques, ayant plus d'occasions de voir Marie, la reconnaissaient maintenant et la saluaient. Ainsi, peu à peu, elle renouait des liens avec toute la petite ville.

Ce fut pendant un de ces voyages que la mère de M<sup>lle</sup> Robert mourut. Déjà, depuis quelque temps, la santé de la vieille dame déclinait. Elle avait perdu sa vivacité d'esprit et ne prenait plus part aux entretiens de la Cité blanche ; elle passait la journée à rêver dans un coin, les yeux mi-clos ; puis soudain, elle redressait le cou et regardait tout autour d'elle en faisant une mine effarée. Et comme si les ennemis qu'elle avait toujours combattus réussissaient à se glisser dans la place, la vieille voltairienne était hantée par l'idée du diable. Soit reste d'ironie, soit frayeur réelle, le mot revenait sans cesse à ses lèvres : « Ah ! ma pauvre fille, je suis battue du diable », disait-elle à la fin de la journée, lorsque sa fille la conduisait à sa chambre. Un dimanche matin, comme son fauteuil était tourné vers la route et qu'elle voyait passer au loin les carrioles des paysans qui se rendaient à la messe, elle se mit à marmotter :

— Dépêchez-vous, dépêchez-vous... le diable est derrière. Il va vous prendre... Oh ! le voilà qui court... voilà le diable...

M<sup>lle</sup> Robert, qui était à côté d'elle, l'entendit.

Une expression de souffrance, mais de souffrance provoquée par le sentiment du déshonneur plutôt que par la pitié, apparut sur son visage. Elle sortit de la pièce, disant à Marie Bonifas entre ses dents serrées :

— Oh ! cette déchéance !... J'aimerais mieux la voir morte.

Marie la considéra avec une sorte d'effroi.

Et elle considéra aussi comme une chose incompréhensible la conduite de M<sup>lle</sup> Robert à la mort de sa mère. La vieille dame fut enterrée sans prières, sans cérémonie. Sa fille, au lendemain de sa disparition, rappelait volontiers son souvenir, mais avec des yeux secs et par des propos vifs et pittoresques ; elle ne se vêtait pas de noir. Et Marie, choquée par tous ces manquements aux traditions, se demandait en la regardant : « Comment est-ce possible ! Ne l'aimait-elle donc pas ? »

Suivant sa détermination, M<sup>lle</sup> Robert fit annoncer pour l'été suivant la vente de sa maison. Pour la dernière fois, le printemps ramena dans les prairies de la Cité blanche les étudiantes et les voyageuses. Toutes pressaient M<sup>lle</sup> Robert de venir en leur pays, et M<sup>lle</sup> Robert promettait une visite à chacune.

— Marie m'accompagnera, disait-elle avec un coup d'œil interrogateur vers Marie Bonifas, qui répondait par un sourire hésitant.

Et, en effet, Marie n'avait rien décidé encore. Elle n'avait pas annoncé à son père la fermeture prochaine du pensionnat, tant elle redoutait la

conversation qui suivrait. Mais à la fin de l'été elle devint libre.

Un jour, arrivée avec quelque retard à Vermont, elle surprit un certain désarroi dans la maison. La garde-malade, dont c'était le congé, était déjà partie, et le vieillard, tout larmoyant, murmurait contre la servante comme si une dispute avait eu lieu entre eux. A la cuisine où elle se rendit, Marie trouva Jeanne qui se dépêchait de faire le repas. Elle était coiffée avec plus de soin qu'à l'ordinaire et annonça qu'un de ses parents étant de passage à Vermont elle avait obtenu du commandant la permission de sortir.

Le dîner fini, Marie resta donc seule auprès de son père. Refusant d'aller se coucher, il s'était assoupi. Son corps était agité par des soubresauts. Une de ses mains traînait sur la couverture qui enveloppait ses jambes ; elle était fermée, mais le pouce était à l'extérieur, terminé par l'ongle fendu en deux.

Marie prit un livre et essaya de lire, mais, fatiguée par le voyage, elle le laissa bientôt et s'endormit. Elle fut réveillée par une brusque convulsion de tout son corps qui se débattait contre les visions d'un cauchemar. Elle rêvait qu'un homme au souffle rude l'avait renversée sur une dalle noire et lui faisait au flanc une blessure atrocement douloureuse. Elle passa la main à son front, puis à son flanc, qui, appuyé contre le bras du fauteuil, s'était endolori durant son sommeil. Elle regarda son père, qui dormait toujours. Il respirait fortement,

bruyamment même. Son visage était éclairé en plein par la lumière qui tombait de la suspension. Elle remarqua que ses pommettes et ses lèvres avaient une couleur sombre et il lui parut que quelque chose le gênait dans son sommeil. Encore troublée par son rêve, elle fut prise d'une peur vague et l'appela :

— Père... père... mon père.

Le vieillard n'ouvrit les paupières qu'après plusieurs appels. Il eut un regard circulaire qui ne s'arrêta pas sur Marie, comme s'il ne la voyait pas ; et pourtant ses pupilles, dilatées, brillaient.

— Il faut aller vous coucher, dit Marie en se levant.

— Ah ! c'est toi, dit-il, remuant péniblement la langue et tout en l'envisageant avec un air intimidé. Où est Jeanne ?

Elle répondit que Jeanne était sortie ainsi qu'il le lui avait permis. Mais il parut ne pas l'entendre.

— Dis-lui de venir.

Alarmée, elle resta debout, ne sachant que faire, et répéta :

— Il faut que nous allions nous coucher. Il est tard.

Pour toute réponse, son père, avec la voix d'un homme menacé, appela :

— Jeanne... Jeanne...

— Jeanne n'est pas là, cria Marie d'une voix plus forte. Elle est partie.

— Partie !... Elle est partie !... s'exclama le

vieillard avec un rugissement désespéré. Partie !... comme les autres, alors... comme ta mère...

Il arracha sa couverture afin de se mettre debout. Son visage était devenu cramoisi et ses yeux se projetaient hors des orbites, comme si de terribles drames avaient tous, d'une secousse, éclaté dans sa tête.

— ... Comme toi... Vous êtes toutes, toutes, des...

Il ne put achever la phrase. Il s'efforça encore de se mettre debout, mais ses jarrets semblaient brisés. Sa tête faisait de bas en haut un mouvement impuissant. Et à voir ses regards tendus et pleins d'horreur, on eût dit qu'à chaque effort son crâne se cognait contre le plafond d'une cage.

Marie se précipita vers lui et le soutint. Il râlait. Pendant quelques secondes il agita son bras par un geste cadencé, presque délicat, comme s'il désirait écarter quelque chose à hauteur de sa tempe. Il ne bougeait plus lorsque le docteur Jaqueline, qu'une voisine avait été chercher, se pencha sur lui une heure plus tard.

Que Marie Bonifas paraît souffrir ! Agenouillée devant le lit où est étendu son père, elle abaisse le front et tient ses deux mains repliées contre sa poitrine, comme si elle s'accusait. Et, en effet, elle se reproche d'avoir abandonné son père. Qu'importaient ses caprices, ses fautes mêmes ! Elle aurait dû rester auprès de lui et l'entourer de ses soins, sans le juger. Elle élève son visage défait par les

larmes et la longue veille, et regarde pour la dernière fois vers le lit. La mort, en éteignant sur la figure du vieux militaire toutes les flammes humaines, a fait ressortir en ses traits quelque chose d'impérieux et d'assez digne. Marie s' imagine avoir méconnu cette figure et se remet à sangloter. Les larmes humectent ses voiles de crêpe. Ah ! que sa douleur ressemble peu à celle de M<sup>lle</sup> Robert ! Elle place entre les mains inertes, croisées sur le drap, une branche de buis, et, par un geste touchant, elle dissimule sous les feuilles bénites le redoutable ongle fourchu. Il lui faut sortir de cette chambre. Elle fait le signe de la croix et rejoint le docteur Jaqueline qui est dans la pièce voisine.

Le docteur Jaqueline, que le dévouement a enhardi, ne l'a pour ainsi dire pas quittée en cette triste circonstance. Il a veillé une partie de la nuit à son côté, s'est occupé le lendemain de toutes les choses lugubres que la pauvre Marie, seule et anéantie par la douleur, eût été incapable d'arranger ; et plus d'une fois, dans la demi-obscurité de la maison en deuil, son regard s'est posé sur elle avec une tendre compassion.

Plusieurs jours ont passé. Marie Bonifas n'a pas imité M<sup>lle</sup> Robert. Elle a observé avec dignité tous les rites usuels d'un deuil. De tristes images la poursuivent et elle ne peut les chasser. Souvent, comme elle aperçoit quelque objet familier de son père, ses larmes jaillissent. La pensée que désormais elle se trouve sur terre sans un parent, sans un

être du même sang, lui donne le frisson. « Maintenant, je suis seule, seule... » a-t-elle répété la première nuit, auprès du lit mortuaire.

Mais, malgré toute son affliction, cette indépendance s'accordait trop avec le caractère de Marie pour que son inquiétude durât. Bientôt la satisfaction de prendre des décisions et de gouverner ont cicatrisé sa blessure. Elle est devenue promptement la maîtresse de la maison. Aussitôt après la mort de son père, elle a congédié Jeanne et a définitivement engagé comme servante la femme honnête et ponctuelle qui tenait l'emploi de garde-malade. Maintenant, elle va et vient partout, visite le grenier, la cave, inspecte les armoires, fait l'inventaire de toutes choses. Il lui faut aussi écrire de nombreuses lettres, car les témoignages de condoléances ne lui ont pas manqué. Presque tous les officiers de la garnison ont assisté aux obsèques du commandant Bonifas. Un piquet a rendu les honneurs. Marie, regardant ce spectacle à travers son voile noir, a éprouvé un sentiment de fierté. Plusieurs dames de la ville, quelques anciennes compagnes de l'institution Jeanne d'Arc, sont venues. Informée trop tard, Geneviève Leforest, qui n'habite plus Vermont, s'est excusée par une lettre pleine d'affection et de souvenirs. Et Marie Bonifas, assise, le buste droit, devant le secrétaire de son père, répond avec exactitude à chacun, traçant sur le papier bordé de noir des caractères à grands jambages masculins.

Une semaine plus tard, elle était devant ce même secrétaire et cherchait différentes pièces réclamées par le notaire. M. Miret lui avait annoncé sa visite afin de lui présenter son fils, appelé bientôt, avait-il dit, à prendre la succession de l'étude.

Elle examinait des liasses de papiers, lorsque, ayant déplié au hasard une feuille, elle vit entre ses mains un acte de décès concernant Eugénie-Louise Delafosse, épouse de Jules Bonifas. Elle comprit qu'il s'agissait de sa mère.

La figure de sa mère était entourée d'un profond mystère pour Marie. Elle ne se rappelait pas l'avoir connue. Lorsque, étant enfant, elle questionnait Vincente, la vieille lui répondait qu'elle était morte et n'ajoutait rien. Jamais son père ne lui avait parlé d'elle. Dans la maison, aucun portrait, aucun souvenir. Aussi elle s'empara du papier avec avidité, et son émotion fut grande lorsqu'elle lut que sa mère était morte à Sétif, et, ayant rapproché les chiffres, alors qu'elle-même avait huit ans.

Elle fut interdite par cette découverte. Pourquoi ses parents s'étaient-ils séparés ? Pourquoi sa mère l'avait-elle abandonnée et se trouvait-elle en Algérie au moment de sa mort ? Quelle aventure, quel drame se cachait là ?

Lorsqu'une révélation nous est faite sur la vie d'un de nos parents, nous ressentons toujours, la surprise passée, une sorte de remous dans notre conscience. Comme si les mobiles qui l'ont fait agir voulaient survivre en nous, quelque chose nous pousse, l'espace d'un rêve, à nous figurer dans la



même situation. Marie, tenant toujours le papier à la main, s'imagina dans un pays au climat chaud en compagnie d'un être qu'elle aimait. Cette vision fut si forte que la tête lui tourna comme lorsqu'elle était enfant et qu'elle se laissait fondre. Mais soit qu'à présent cette sensation lui fût devenue désagréable, soit que, dans sa rêverie, elle eût pressenti un malheur, elle frissonna et se leva brusquement. Sans plus essayer de découvrir le secret de sa mère, elle reprit ses recherches et, peu après, avertie par la clochette de l'entrée, descendit au salon pour recevoir le notaire.

Le petit homme se tenait debout, le chapeau à la main, vêtu d'une jaquette noire et cravaté de blanc. Son fils, qui était à son côté, paraissait taillé exactement d'après les mêmes lignes, surtout si l'on effaçait les différences extérieures de l'âge et de la mode. Courtaud sur des jambes minces et de petits pieds, il avait une figure ronde et rouge, des yeux assez laids mais vifs, des cheveux et des sourcils d'une couleur très particulière, semblable à la couleur trouble de la bière qui mousse. Sa tenue était loin d'être aussi cérémonieuse que celle de son père et sentait la brasserie plutôt que l'étude.

La présentation faite, M. Miret expliqua que ce garçon de vingt ans prendrait d'ici quelques années la charge de son père et n'était pas déplacé dans un entretien où allaient être exposés les intérêts de sa future cliente.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, dit-il, cet entretien ne sera pas très grave. Vous n'ignorez pas que

vosre condition d'orpheline vous met dans l'obligation d'avoir un conseil de famille durant vosre minorité. Le juge de paix, qui, faute de parents, devient suivant la loi vosre tuteur, nommera ce conseil de famille. Simple formalité. Si vous voulez bien me donner vosre confiance, je veillerai que ces différentes questions soient réglées au mieux de vos intérêts et sans vous causer d'embarras.

Essoufflé par l'asthme, il parlait en hachant ses phrases et tout en tenant trois doigts devant ses lèvres afin d'atténuer la vivacité des aspirations.

Marie acquiesça d'un mot aimable et lui remit les papiers nécessaires. D'autres points furent précisés et peu à peu la conversation quitta les affaires pour s'engager sur des sujets plus courtois.

Le notaire, jetant un regard circulaire, vanta l'habitation de Marie Bonifas, un des plus jolis hôtels de Vermont, dit-il, et il en fit l'historique. Il parla de la grand'tante de Marie, qui, au dire de ceux qui avaient vécu dans son intimité, était une personne de l'esprit le plus fin. Puis il passa, par un rapprochement flatteur, aux grandes familles de Vermont et, tout en décochant çà et là quelques traits, il assura que chacun dans la ville serait heureux d'accueillir Marie.

— On vous a plainte souvent, Mademoiselle — dit-il avec une pointe de gravité retenue — et, pour cela, on est prêt à vous faire fête. Laissez-moi vous dire que j'y contribuerai par tout mon zèle. Un notaire, de nos jours, n'est plus ce qu'il était jadis. Il a cessé d'être un conseiller et un protecteur

de la famille. Mais je serai heureux, vous n'en doutez pas, de renouer pour votre jeunesse l'ancienne tradition.

Marie le remercia. Il s'arrangea ensuite pour faire parler son fils, et celui-ci s'en tira bien, comme si la chose avait été préparée entre eux. Il était maladroitement assis sur une chaise trop haute et avait l'air assez niais ; toutefois, de temps à autre, il dardait sur la grosse fille un petit regard moqueur. Mais Marie ne remarqua pas ces regards. Elle était tout entière au discours du notaire. Elle fut flattée d'apprendre que sa grand'tante jouissait de quelque considération à Vermont. Elle y pensait encore après le départ des visiteurs ; et, restée seule dans le salon, elle sourit de plaisir devant la glace. Ensuite elle décida de faire quelques rangements dans la maison et monta au premier étage.

Elle était occupée à plier et à serrer dans une malle les anciens uniformes de son père, lorsque la servante vint lui remettre le courrier. Elle prit deux lettres et une carte de visite. La carte, qui était cornée, portait le nom de M. Duchastel, le maire de Vermont. Elle reconnut sur une enveloppe l'écriture de M<sup>lle</sup> Robert, la mit à part et ouvrit l'autre. Cette lettre était de M<sup>me</sup> de Fombert, une vieille dame qui régnait sur toutes les œuvres bienfaisantes de la ville. Elle faisait savoir à Marie qu'elle serait heureuse de la compter parmi les jeunes filles de bonne volonté qui la secondaient dans ses charités, et espérait la voir chez elle une fois son deuil fini.

La lettre de M<sup>lle</sup> Robert était plus longue. Marie la lut attentivement.

« C'en est fait, ma chère Marie, la Cité blanche est vendue. Il me faut déguerpir à la fin du mois et dire adieu à ce cher paysage que j'ai devant les yeux depuis dix ans.

« Ne le reverrez-vous pas, vous qui l'aimiez tant ? Pourquoi ne pas revenir chez nous pour ces derniers jours ? Mais peut-être êtes-vous retenue à Vermont, et je n'insiste pas. J'imagine que, dans ce petit trou de province, les obligations pénibles et les cérémonies ridicules ne vous ont pas été épargnées à l'occasion de votre malheur, et je vous plains, ma chère enfant.

« Mais écoutez une autre proposition qui est à la fois plus grave et plus raisonnable. Je ne sais comment vous entrevoyez votre avenir. Nous en avons parlé quelquefois mais d'une manière qui me fait croire que la réalité ne vous apparaît pas bien nette. Je vais passer l'hiver et le printemps en Suisse ; après quoi je suis invitée en Norvège par Solveig. Venez avec moi. Voilà la vie qu'il vous faut. Car je vous connais bien, moi qui vous ai un peu formée, ma chère Marie, et j'ai peine à vous abandonner où vous êtes ! Votre nature n'est pas faite pour ce milieu de province. Ce que vous trouverez de mon côté, vous le savez déjà : une digne indépendance et un soutien moral ; je ne parle pas des distractions, de ces journées joyeuses et saines que Solveig nous a si souvent décrites et qu'elle vous prépare. Je ne veux pas

vous tenter ; je veux avant tout faire appel à votre raison. »

La lettre se terminait par des témoignages affectueux, à la suite desquels Solveig avait répété l'invitation en des termes chaleureux mais un peu lourds.

Ayant lu cette lettre, Marie resta rêveuse. Assurément elle était tentée par tout ce qui se proposait à elle. La perspective de cette vie libre et mouvementée excitait les vigoureux penchants de sa nature. Mais, en même temps, elle ne parvenait pas sans malaise à s'imaginer dans ces pays lointains, au climat inconnu, parmi des gens d'une autre langue. L'idée de sortir de France et de voir devant elle des écriteaux indéchiffrables lui causa une vraie peur. Elle se souvint de l'excursion qu'elle avait faite jusqu'à la frontière ; elle revit, sur le versant opposé, la forêt noire et hérissée ; alors elle frissonna, rentra le cou dans les épaules, et, saisissant les deux bras de son fauteuil, elle se ramassa sur elle-même, comme afin de mieux sentir le sol sous ses pieds.

Que faut-il lui répondre ? se dit-elle. Que décider ?

Elle tomba dans une vague réflexion. Son regard erra sur une image glissée entre les uniformes de son père. Elle la prit et l'examina machinalement. C'était une gravure à la gloire de Saint-Cyr. On voyait d'un côté le portrait de Madame de Maintenon et de l'autre celui d'un jeune Saint-Cyrien. Les deux figures étaient reliées par une banderole sur laquelle on lisait la devise de l'École.

Après un moment assez long, elle se leva brusquement et s'en fut s'asseoir devant le secrétaire. Elle répondit à M<sup>lle</sup> Robert qu'elle refusait. Elle donna, comme raison, le règlement de la succession ; elle s'efforça d'atténuer son refus par des protestations d'amitié. Mais sans doute s'y prit-elle assez mal et blessa-t-elle son ancienne maîtresse, car elle ne reçut jamais de réponse.

La lettre achevée, elle la cacheta d'un coup de poing et poussa un soupir satisfait. Avisant la lettre de M<sup>me</sup> de Fombert, elle la prit et la relut. Le signe d'un petit mouvement de vanité parut sur son visage. Ensuite, elle se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, et, posant les deux bras sur l'appui, elle respira calmement.

C'était une de ces journées d'automne, tièdes, sans éclat et sans vent, où la peau ne reçoit aucune impression de résistance. Devant elle s'étendait la place quadrangulaire, ornée sur deux côtés par des quinconces de tilleuls taillés également. Il y avait peu de promeneurs. On retirait de cette vue un sentiment de douceur et de tranquillité. Un couple apparut sous les arbres et s'arrêta devant la maison de Marie. L'homme lui parlait de très près ; la femme l'écoutait tout en balançant du pied la chaîne basse qui bordait le quinconce. S'ils avaient levé la tête, ils auraient vu, accoudée à la fenêtre, une jeune fille au buste fort, au visage ferme, qui, retroussant une lèvre légèrement moustachue, souriait à la vie.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### CHAPITRE SIXIÈME

Dans les villes de province qui ont perdu leur rang, le cadre n'est plus en rapport avec les mœurs. A Vermont, l'esprit de caste, qui est encore affiché dans l'architecture des vieilles demeures, a disparu tout à fait chez les habitants. Entre des familles appauvries de génération en génération, les distinctions de naissance et d'état subsistent bien, mais ne comptent plus. Et, les jours de marché, la population, unie et mêlée à l'intérieur d'une place où l'herbe encadre chaque pavé, fait penser à un troupeau de loups, de chiens et de moutons, tous dégénérés et affaiblis, qui se presseraient l'un contre l'autre sur un maigre pâturage.

Rien ne divise ce troupeau. A Vermont, il y a une opinion et une façon d'agir ; on n'a point d'ennemis ou l'on a toute la ville contre soi. Chacun pensant de même, la politique agite peu les esprits ; et saint Quentin et saint Waast, les deux saints

picards, recueillent dans leur paroisse respective une égale vénération.

Toutefois, ce troupeau a besoin d'être guidé. Au début du siècle présent, comme Marie Bonifas venait de s'installer à Vermont, l'opinion de la société, c'est-à-dire de la ville entière, était gouvernée par trois personnes.

L'une était M<sup>me</sup> de Fombert, qui était veuve et approchait de la soixantaine. Petite, maigre et maniérée jusqu'à paraître ridicule en sa jeunesse, elle connaissait maintenant une vieille femme vive, légère et gracieuse. Sa démarche sautillante et ses airs minaudiers étaient devenus sous les cheveux blancs comme les secrets et les dons d'une petite fée. Son caractère s'accordait avec cette apparence, car elle était tout à la fois despotique et bienfaisante. Connaissant tous les gens et toutes les choses de la ville, elle ne souffrait pas qu'une décision fût prise sans qu'on eût demandé son avis. On vantait son bon cœur et, en effet, elle était capable de générosité, mais c'était peut-être le désir de s'ingérer dans la vie des autres qui la poussait le plus à l'amour du prochain. Et lorsque, à la fin d'une visite dans un foyer modeste, elle laissait une petite somme sur la table, faisant exprès tinter la monnaie et s'enfuyant ensuite avec la feinte confusion d'une enfant espiègle, elle payait ainsi bien peu le plaisir qu'elle avait éprouvé à examiner, interroger, commander.

Toutefois, comme il choque le sens commun qu'une vertu découle d'un vice ou inversement,



nul ne s'avisait de cela, et M<sup>me</sup> de Fombert était aimée de tous.

M<sup>me</sup> Destrées, l'autre pilier de la société, l'était moins absolument et on la raillait quelque peu. Ses prétentions à la littérature et certaines de ses manières — ainsi ce geste de recul pour écarter les idées terre à terre, ou ce regard inspiré, faussement modeste, lorsqu'on la complimentait sur ses vers — n'étaient pas sans provoquer les sourires. Son salon, où l'on entendait Marceline réciter dans une sorte de terreur sacrée les poèmes composés par sa mère, était le principal salon de Vermont, mais, lorsqu'on en sortait, on aimait à rappeler le mot prononcé par M<sup>me</sup> de Fombert à une époque où un léger désaccord avait séparé les deux femmes :

— Sur une planète où la poésie n'existerait pas, cette bonne Madame Destrées serait la perfection même.

En cela M<sup>me</sup> de Fombert se trompait. Car, au contraire, le culte de la poésie avait été pour cette femme aux yeux rêveurs et dont on voyait par instants frissonner la chair un peu molle, ce que la religion ou une haute morale sont pour certains tempéraments : une sauvegarde contre le mal. Peu heureuse en mariage, ne manquant pas d'ambition, et, par surcroît, de volonté faible, elle eût sans doute cédé à certains mauvais penchants si sa manie effrénée et ridicule n'avait fait planer dans son esprit les thèmes de pureté et de sacrifice, usuellement développés par les poètes.

Souvent, lorsque, demi-nue, elle lissait langou-

reusement ses cheveux devant sa coiffeuse et qu'elle apercevait dans un coin du miroir l'image de son mari resté insensible à cette vue, il lui était arrivé d'accueillir des pensées coupables ; ou bien, si elle songeait à l'établissement de Marceline, de combiner des intrigues. Mais alors, quelque chose qui était son idéal de poète s'indignait de ces désirs charnels et de ces desseins tortueux ; et son imagination rentrait dans le droit chemin sous la garde des figures poétiques.

M<sup>me</sup> Destrées était en partie responsable de ses déconvenues conjugales, car, au début de leur union, ayant eu par amour du romanesque le désir d'être incomprise, elle avait dangereusement laissé grandir entre elle et son mari tout ce qui pouvait les séparer. Aujourd'hui, ce mari, d'une nature paresseuse et résignée, lui témoignait une grande indifférence ainsi d'ailleurs qu'au reste du monde. C'était un homme assez fortement bâti mais sans vigueur, dont la figure bien ovale et au sommet dénudé faisait penser par sa mollesse et son manque d'expression à une cuiller contenant de la gelée. Rien dans le cours de ses jours ne parvenait à remuer son esprit si ce n'est les spéculations à la Bourse. Lisant toutes sortes de journaux financiers, il échafaudait silencieusement, du matin au soir et sans que rien trahît sa fièvre, des opérations qui portaient sur des chiffres fabuleux. Il les faisait exécuter ensuite, mais au centième ou au millième, et comme tous les êtres sans volonté lorsqu'ils s'attaquent aux choses régies par le hasard, il était

loin d'en retirer un bénéfice. Sa mauvaise chance était célèbre à Vermont ; et, aussitôt qu'il avait donné à l'étude de Miret un ordre d'achat, c'était une plaisanterie courante entre les clercs d'aller tracer sur la feuille de la cote accrochée au mur, une large bordure noire surmontée d'une croix autour de la valeur choisie par lui.

Mais cet homme peu communicatif et peu admiré ne comptait que comme mari de M<sup>me</sup> Destrées et ne dirigeait nullement les esprits. Toute autre était la situation de M. Duchastel, le maire.

Il occupait cette fonction depuis vingt-cinq ans. Ce n'était pourtant qu'un bourgeois oisif, modérément riche, de manières renfermées, et qui gérait de façon obscure les affaires de la ville ; mais ses concitoyens étaient si fortement convaincus de sa supériorité que nul n'aurait osé lui disputer la place. En vérité il avait bien quelques lumières ; seulement elles étaient d'un ordre très particulier. M. Duchastel s'intéressait avec passion à l'étude de la physionomie humaine telle que cette étude a été conçue et enseignée par les Lavater, les Gall et les Porta. Il avait réuni dans sa bibliothèque tous les ouvrages de ces savants et les connaissait à fond. Les murs de son cabinet étaient tapissés de silhouettes encadrées qui reproduisaient les variétés des profils humains ; et ses cartons étaient remplis de planches où figuraient des séries de fronts, de nez et de lèvres. Après avoir longuement réfléchi sur ces documents, il avait lui-même consigné ses observations personnelles, et ces questions régnaient

si bien sur son esprit que l'art de juger le caractère et les inclinations des hommes d'après l'inspection de leur visage avait tourné chez lui à la manie. Ainsi son serviteur avait un visage aux traits peu saillants et parfaitement homogènes, signes, si l'on en croit Lavater, d'un esprit exact, ordonné, apte à retenir soigneusement les idées qu'il reçoit. Au contraire, il avait écarté de la mairie, bien que ses états de service fussent satisfaisants, un employé dont le front était chargé de protubérances anguleuses, marque certaine d'un cerveau bouillant et emporté.

Comme M. Duchastel tenait secrets ses raisonnements et ses conclusions, on ne connaissait de cette singulière passion que l'air de profonde perspicacité qu'elle donnait à sa propre physionomie. On remarquait aussi dans la conversation de cet homme, occupé sans cesse à rechercher la qualité morale de ses semblables, une certaine élévation de propos et beaucoup de facilité à discourir sur le jeu des sentiments. Sa connaissance du dessin, de l'anatomie, des proportions, le montrait familiarisé avec l'art. Bref, grâce aux petites silhouettes de Lavater, il passait aux yeux de tous pour un artiste, un philosophe et un savant.

Tels étaient les personnages les plus importants de Vermont ou du moins ceux qui formaient principalement l'opinion publique. D'autres, au-dessous de ces juges, élevaient la voix pour louer ou condamner, mais il était rare que toutes les

voix ne fussent pas d'accord entre elles. Dans cette ville de huit mille âmes, où il survenait peu de changements au cours de la vie des individus, les qualités et les défauts de chacun, vrais ou simplement vraisemblables, avaient tôt fait d'être connus de tous et de passer en sentences. Ainsi la morgue de M<sup>me</sup> de Saint-Quay, la femme du colonel, était un fait que nul ne contestait. Des sœurs Troipoux, qui tenaient un magasin d'ouvrages pour dames, l'une, disait-on, était peureuse, l'autre, celle qui boitait, était d'une humeur peu commode, et toutes deux d'une bigoterie excessive. Et une fois ces marques posées sur une personne, tous les actes commis par elle se reliaient suivant une maligne logique et ne faisaient que grossir une légende irrévocable.

La venue d'une fille de vingt ans, orpheline, riche, qui se met à vivre seule, est un événement dans une petite ville de province. L'accueil fait à Marie Bonifas s'expliquait en grande partie par la curiosité. Comme ils la connaissaient mal, les gens cherchèrent à se renseigner ; on interrogea ses voisins ; lorsqu'elle passait dans la rue, les rideaux des fenêtres se soulevaient, et les regards suivaient cette grande fille, qui, toujours seule, marchait d'un pas décidé sous ses voiles de deuil, entrait dans les boutiques et en sortait rapidement, sans jamais, disait-on, s'attarder à une conversation.

Ces manières surprenaient un peu ; on avait

raconté aussi par la ville son renvoi de l'institution Jeanne d'Arc ; mais on paraissait disposé à pardonner à cette enfant qui avait reçu de mains fort rudes sa première éducation.

En quelques semaines, le notaire eut achevé de régler la situation de Marie Bonifas. Il s'y était employé avec beaucoup de zèle ; mais, tout en lui faisant des visites fréquentes, il ne se pressait pas, malgré ses promesses, de l'introduire dans la société de Vermont. Il paraissait désireux, au contraire, d'évincer ceux qui cherchaient à l'approcher.

Dès que Marie Bonifas se fut montrée en petit deuil, elle reçut une nouvelle lettre de M<sup>me</sup> de Fombert, qui l'invitait à venir la voir. Marie se rendit chez la bonne fée de Vermont, qui, pour conquérir cette inconnue, déploya toutes ses grâces. Elle fit asseoir Marie auprès d'elle et, lui prenant les deux mains, lui dit avec des sourires et des mines qu'elle avait bien failli renverser les usages et aller la voir la première.

— Eh ! oui, je pensais : « Voilà une enfant qui a, dit-on, toutes les qualités, qui est triste, qui est seule, et, parce que je suis une vieille dame, je ne peux pas aller la consoler... c'est trop fort ! »

Et, fermant sa main droite avec un simulacre d'indignation, elle donna un petit coup de poing sur sa paume gauche.

Marie l'écoutait dans une attitude légèrement guindée. C'était la première fois qu'elle se trouvait en visite et, comme il arrive chez toutes les personnes méprisant les bonnes manières, elle se pi-

quait de montrer un savoir-vivre irréprochable. Assise très droit au bord d'un fauteuil, elle penchait de temps à autre le buste vers M<sup>me</sup> de Fombert, l'approuvait poliment et ne faisait que répondre aux questions.

— Enfin, maintenant, nous voici amies, n'est-ce pas ? continua la petite fée en reprenant les mains de Marie. Savez-vous à quoi cela vous engage ?... A me faire exécuter vos quatre volontés... Oui, oui, c'est ainsi ; mes amies me mènent toujours par le bout du nez, je le sais bien, c'est pourquoi je ne choisis pas les premières venues.

« Eh ! bien, il ne tient qu'à vous d'exercer votre pouvoir dès à présent et tout en vous dévouant à une bonne œuvre. Voici ce dont il s'agit. »

Elle expliqua qu'elle désirait fonder à Vermont un ouvroir où les filles des familles pauvres apprendraient la couture. Elle disposait d'un local dans une de ses maisons, et avait sous la main une jeune orpheline sans ressources qui accepterait l'emploi de surveillante. Un comité composé des principales dames de Vermont se chargerait de réunir l'argent nécessaire à l'entretien de l'ouvroir ; elle-même prendrait la présidence de ce comité, mais comme elle ne pouvait s'en occuper d'une manière active en raison de son âge, ce serait la secrétaire qui deviendrait la maîtresse effective, et pour ce poste elle avait songé à Marie.

Marie avait écouté la proposition avec un léger sentiment de vanité mais aussi avec beaucoup d'intérêt. A la Cité blanche elle avait, dans les fermes

voisines, un grand nombre de petites protégées. Elle allait les voir travailler aux champs, leur faisait des présents ; un jour, au cours d'une promenade à cheval, elle s'était amusée à emmener en croupe l'une d'elles, une robuste paysanne de dix ans. Depuis son retour à Vermont, elle songeait fréquemment à ces visages qui lui souriaient là-bas par-dessus les haies ou les hauts épis de blé, et elle sentait alors un vide dans son cœur.

Aussi, séduite immédiatement par l'offre de Mme de Fombert, elle ne put s'empêcher de la presser de questions. — « De quel âge seront les ouvrières ?... Combien en prendrons-nous ? »

Mme de Fombert, qui comptait bien diriger tout dans l'affaire et n'avait songé à y introduire Marie que parce qu'elle pensait mener à sa guise cette fille qui n'avait pas encore de relations à Vermont, s'inquiéta de tant de diligence. Elle l'interrompit :

— Patience, patience, nous arrêterons plus tard ces menus points. Laissez-moi provisoirement disposer la besogne. Je parlerai de votre concours aux dames que j'ai en vue pour le comité ; après quoi, nous dresserons notre plan toutes les deux ensemble.

Tantôt ses petites mains traçaient dans l'air des gestes précis et droits, tantôt elles saisissaient despotiquement celles de Marie.

— Dès que le terrain sera déblayé, nous poserons les jalons. Vous viendrez me voir ou plutôt j'irai chez vous... Si, si, je veux vous faire une visite ;



vous me montrerez votre intérieur et je pourrai peut-être vous donner de petits conseils.

Marie, attirée par l'idée de l'ouvrage et flattée par ces avances, se sentait heureuse. M<sup>me</sup> de Fombert l'accompagna jusqu'au vestibule, puis, après un adieu amical, fit signe à un vieux maître d'hôtel qui conduisit la visiteuse jusqu'à la porte cochère. La fille du commandant remarqua ce décorum auquel elle n'était nullement habituée, et dans la rue, se retournant, elle porta un regard ébloui sur la demeure d'où elle sortait.

Quelques jours plus tard, un après-midi, Marie ne fut pas peu surprise lorsque la servante vint lui annoncer que M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Destrées demandaient à la voir. Elle passa un instant devant une glace, arrangea ses cheveux et machinalement pinça ses lèvres comme pour dissimuler leur défaut de conformation. Ce défaut n'avait pas disparu avec l'âge. Vue de profil, Marie paraissait avoir sur chaque lèvre une lèvre superposée.

Marceline Destrées, maintenant jeune fille, avait à peine changé d'aspect depuis la pension. Des bouclettes blondes remplaçaient sur son front la petite frange ; mais les yeux d'un charmant bleu de porcelaine, avaient le même regard sans profondeur quoique un peu sournois ; les mêmes fossettes creusaient docilement de temps à autre ses jolies joues rondes ; et ses doigts avaient de petits mouvements niais et calculés.

Elle embrassa Marie qui ne put se défendre d'une arrière-pensée hostile.

— Depuis longtemps Marceline désirait revoir son amie de pension, Mademoiselle — dit M<sup>me</sup> Destrées en s'asseyant — et moi-même, je suis heureuse de connaître votre vrai visage. Je l'ai vu deux fois seulement et chaque fois sous des voiles, les voiles blancs de votre première communion et les voiles plus sombres, hélas ! de votre deuil.

M<sup>me</sup> Destrées, bien qu'elle eût dépassé quarante ans, avait conservé une figure jeune, à laquelle une coiffure à bandeaux donnait même un air virginal. Elle parlait lentement ; sa voix était mélodieuse, et cette musique, bien plus que la pensée ou les mots, paraissait régler les expressions de sa physionomie. Elle posa plusieurs questions à Marie sur les années qu'elle avait passées hors de Vermont ; et comme Marie lui répondait, elle répétait, en soulevant ses beaux sourcils selon le rythme de ses propres paroles :

— Oui... oui... oui, je comprends.

Elle lui demanda quels étaient ses projets, et Marie ayant déclaré qu'elle comptait vivre à Vermont, elle s'écria :

— Ah ! que vous me faites de plaisir ! Vous aimez donc notre ville ?

Et elle poursuivit, élevant le ton :

— « Quel mélange de grandeur et de poésie, n'est-ce pas, dans ces demeures qui se dressent le long de nos vieilles rues silencieuses ! Allez-vous quelquefois, en cette saison, vous promener du côté des remparts quand la lumière décline ? A chaque pas, c'est une impression d'enchantement.

Ces chambres sombres, percées de meurtrières, vous transportent par l'esprit au moyen-âge. Près d'une poterne il y a un bloc de vieilles pierres entre lesquelles poussent des touffes de fleurs bleues. Je ne sais le nom de ces fleurs, mais chaque fois je vais les contempler et je leur dis : « Fleurs bleues, fleurs inconnues, vous êtes une panacée contre les mélancolies et les désillusions de la vie ». Alors il me semble que les fleurs agitent leurs clochettes et qu'elles me comprennent.

Aux premières phrases de ce discours, Marie était restée interdite. Son esprit très simple goûtait peu l'éloquence et la poésie, ou plutôt il les comprenait mal. Chaque été, chez M<sup>lle</sup> Robert, venait une jeune institutrice dont la conversation était ornée de préciosités. Marie ne l'approchait jamais, car elle ne saisissait rien à ses propos.

Cependant, à mesure que M<sup>me</sup> Destrées parlait, Marie se sentait fascinée. La voix suave de la Muse de Vermont, les mouvements allongés de ses mains qui étaient blanches et belles, ses yeux surtout, de grands yeux aux lourdes pupilles noires, tristement battus par les paupières, captaient l'attention de Marie. Elle ressentit à la nuque une impression de douceur ouatée. Comme M<sup>me</sup> Destrées avait fait une pause, elle voulut parler mais elle ne le put.

— Eh ! bien, puisque vous vous intéressez à notre ville, continua M<sup>me</sup> Destrées, écoutez ce projet. Il s'agit de la ressusciter... oh ! non de la transformer en une hideuse ville moderne — elle eut un geste d'horreur — mais au contraire de faire re-

naître la glorieuse cité d'autrefois. Je songe à grouper quelques personnes, amies des arts, qui protégeraient la beauté éparse de nos vieilles pierres. Chaque année nous organiserions des fêtes ayant le cachet du passé. Vermont deviendrait un centre artistique, un reflet de la France d'autrefois. Voilà le projet que j'ai conçu. Voulez-vous être avec moi ?

La voix mélodieuse et les regards voilés agissaient de plus en plus sur Marie. Elle rougit, balbutia :

— Mais oui... Je serais heureuse, Madame, très heureuse.

Elle n'aurait pu répéter au juste ce qu'elle avait entendu, mais dire non à ce moment lui eût été impossible.

— Votre adhésion m'est précieuse, reprit M<sup>me</sup> Destrées. Je sens chez vous une âme qui me comprend. Et je sais — elle se tourna vers sa fille — que vous ne faites pas moins de plaisir à Marceline, qui aura ainsi l'occasion de revoir souvent sa camarade de pension.

Marceline n'avait pas pris part à l'entretien. Elle s'était contentée de sourire avec une gentillesse un peu mécanique. Et il en fut de même jusqu'au moment où, après avoir embrassé de nouveau Marie, elle suivit sa mère qui se retirait.

Une fois seule, Marie resta rêveuse. Son regard était dirigé vers le fauteuil occupé tout à l'heure par M<sup>me</sup> Destrées. Elle passa lentement la main sur sa nuque.

— Que c'est drôle !... se dit-elle tout bas, c'est comme pendant les leçons de piano avec Geneviève.

Les idées de M<sup>me</sup> de Fombert et de M<sup>me</sup> Destrées furent bientôt connues et mirent les deux femmes en opposition : chacune décriait les intentions de l'autre. La ville fut divisée en deux partis. Le maire, circonvenu de chaque côté, se trouva fort embarrassé ; Marie Bonifas, désireuse de ménager également ses nouvelles relations, ne l'était pas moins. Ce fut elle qui débrouilla la situation en persuadant les rivales de fondre leurs projets. Et, à la satisfaction générale, le *Comité philanthropique pour la renaissance de Vermont* se trouva créé. M<sup>me</sup> de Fombert et M<sup>me</sup> Destrées se partagèrent la présidence. Marie Bonifas, dont on connut bientôt le rôle dans l'affaire, et qui, d'ailleurs avait donné une somme importante, devint la secrétaire. Il ne resta plus qu'à s'installer dans le local offert par M<sup>me</sup> de Fombert.

Cette maison était petite et si difficilement habitable que M<sup>me</sup> de Fombert ne trouvait aucun locataire. Mais l'activité et l'adresse de Marie Bonifas firent merveille. Maniant tour à tour l'éponge, le pinceau, les outils du maçon, elle la transforma en quelques semaines sans le secours d'aucun ouvrier.

L'atelier de couture fut établi au rez-de-chaussée ; ce fut une salle peinte à la chaux, pourvue simplement d'une grande table, de bancs et d'un poêle, toute semblable aux salles de la Cité blanche. Le Comité des fêtes fut installé au premier étage.

M<sup>me</sup> Destrées se proposait d'orner richement les deux pièces où elle gouvernait ; elle rêvait de faire reproduire sur les murs les armoiries de la ville, de mettre des vitraux aux fenêtres, mais, faute d'argent, elle se contenta de faire apporter de son grenier un lourd bahut de campagne et posa par dessus, sans beaucoup de raison, un gigantesque hanap d'étain.

Marie était aidée par les sœurs Troipoux, qui devaient fournir les objets nécessaires et faire des cours de couture. C'étaient deux jumelles d'une trentaine d'années, petites, noiraudes et criardes, qui n'étaient pas de relations agréables. Enfin, la surveillante, cette jeune orpheline dont M<sup>me</sup> de Fombert avait parlé à Marie, était à demeure dans la maison, logée au dernier étage, sous le toit.

Cette surveillante était de mine si modeste et s'effaçait si volontiers, que pendant l'installation Marie, affairée par les préparatifs, ignora quelque temps sa fonction. La prenant pour une domestique de M<sup>me</sup> de Fombert, elle lui donnait des instructions que la timide créature exécutait sans mot dire. Mais, un jour, elle apprit son nom.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous êtes Mademoiselle Allandier, la surveillante ?

Et comme, à ce moment, elle rangeait dans un placard des objets que l'autre lui tendait, elle s'interrompit et, s'étant retournée avec sa brusquerie coutumière, la regarda.

Claire Allandier se tenait immobile, le dos contre la fenêtre. On voyait sur son visage, qui se trouvait

dans un demi-jour, un sourire indécis et, à l'extrémité des paupières, un froissement formé par la crainte. D'un petit signe elle répondit oui.

— Mais... mais, je ne le savais pas, dit plus doucement Marie Bonifas, confuse de sa méprise. Il faut que nous fassions connaissance.

Et, en rougissant, elle la débarrassa d'une pile de serviettes et la fit asseoir en face d'elle.

Claire Allandier avait des traits délicats et trompeurs. Elle offrait au premier regard l'apparence de la plus fraîche jeunesse. Un port de tête penché, une peau couverte d'une fleur impalpable, des lèvres petites et pâles, la mince arête de son nez, les veines qui transparaissaient à ses tempes, lui composaient, semblait-il tout d'abord, un visage comme à peine fait, un vrai visage d'enfant. Mais, à la longue, ce teint et ces lèvres apparaissaient trop pâles, ces narines, étrangement pincées ; le bleu des veines, perçant sous un tissu diaphane et privé de sève, ressortait comme la couleur rare d'un poison ; et tout le joli de cette figure finissait par inspirer une sorte d'inquiétude mêlée de pitié.

Marie, qui la considérait, ressentit successivement ces deux impressions. Elles étaient seules ; Claire Allandier. de l'autre côté de la table, lui souriait en silence ; on lisait dans ses yeux un désir d'attachement, mais son regard était coupé par de fréquents clignotements, comme si la simple attention de la pensée était un effort pour sa chair trop frêle,

Marie éprouva sur-le-champ un besoin irrésistible de lui parler, de se rapprocher d'elle.

— Comme je suis contente que ce soit vous ! s'écria-t-elle.

Et, s'avisant de la singularité de ces paroles, elle reprit :

— Oui, parce que je suis sûre que nous nous entendrons bien. Je me demandais qui serait cette surveillante. Vous comprenez, étant appelée à la voir très souvent, je souhaitais là une personne agréable ; maintenant me voilà tranquille.

Elle sentait bien qu'il y avait dans ces propos une impétuosité, une chaleur excessives, mais, justement, elle goûtait un tel plaisir, une telle excitation à ce manque de mesure qu'elle ne pouvait s'arrêter.

— Quel âge avez-vous ?... Vingt ans... Et moi vingt et un.

Et, avec une espièglerie de pensionnaire, la grosse fille inclina le buste, contrefaisant un salut cérémonieux.

— Voyons... nous allons commencer à travailler ensemble dès aujourd'hui. Non, non, pas à cela... laissez ces serviettes. Nous avons des choses plus sérieuses à faire ; il faut préparer les convocations. Avez-vous une bonne écriture ?... Montrez-moi... Hum !... Et regardez la mienne. Ce n'est pas un modèle, hein ?... Mettez-vous près de moi, je vous passerai les enveloppes.

Elles travaillèrent ainsi tout l'après-midi, jusqu'au moment où elles s'aperçurent qu'elles n'y



voyaient plus clair. Marie Bonifas, tour à tour impérieuse et maternelle, la dirigeait et lui donnait des conseils. Par moments elle lui racontait des histoires, et deux ou trois fois elle fit sur elle-même, parade innocente, un petit mensonge avantageux.

Bientôt l'atelier put être ouvert aux enfants. Choies dans les familles protégées par M<sup>me</sup> de Fombert, c'est-à-dire honnêtes et religieuses, les petites ouvrières, une dizaine environ, se groupèrent chaque jour autour d'une grande table de bois, couverte de morceaux d'étoffes et de patrons. Les plus jeunes venaient entre les heures d'école et reprenaient leur ouvrage interrompu. Les grandes, habiles déjà, restaient toute la journée, et, copiant les modèles des sœurs Troipoux, exécutaient des travaux rémunérés. Claire exerçait sa surveillance sans rester inactive. Elle s'occupait, en outre, d'une fillette de cinq ans, une enfant trouvée, la petite Rose Dujardin, dont M<sup>me</sup> de Fombert était la marraine.

On décida de célébrer par une fête l'inauguration de l'ouvroir ; elle eut lieu un dimanche et toute la ville y assista. Les petites ouvrières, propres et pimpantes, se tenaient auprès d'un comptoir où étaient exposés leurs travaux. M. Duchastel prononça une allocution. Un buffet était dressé au premier étage. Cette fête obtint beaucoup de succès. Marie, qui en avait eu l'idée et l'avait organisée en partie à ses frais, recueillit de grands

compliments. Chacun s'empressa vers elle. Des gens habitant un château des environs désirèrent la connaître, bien que leur règle fût de tenir à distance la petite bourgeoisie de Vermont. Mais elle-même, habillée de soie noire, coiffée d'un chapeau à plumes mauves, avait ce jour-là un air qui ne manquait pas de fierté. Veillant au moindre détail, réclamée de tous côtés et répondant avec bonne humeur, mise à l'aise par cette animation qui faisait rosir ses joues brunes, elle plut à chacun. Un instant, comme elle était entourée et félicitée de toutes parts, la prédiction de M<sup>lle</sup> Robert lui revint à l'esprit. « Si elle me voyait aujourd'hui ! Comme elle s'est trompée ! » se dit-elle.

Et en effet, à Vermont, le soir de cette fête qui l'avait si bien lancée dans la société, plus d'une personne déclara : « Cette demoiselle Bonifas est vraiment une belle et bonne fille. »

Cette réussite valut à Marie de nombreuses relations. Elle dut faire des visites et se plier à toutes sortes de politesses mondaines. L'initiative de M<sup>me</sup> Destrées avait quelque peu réveillé la petite ville et rouvert les portes des maisons. Après une saison, il n'y eut plus un salon où Marie n'eût été invitée. Mais ces réceptions cérémonieuses et tristes étaient bien différentes de la fête qui l'avait fait connaître, et Marie n'y prenait guère de plaisir. Elle n'y paraissait pas à son avantage. Peut-être est-ce de ce jour que ses malheurs commencèrent.

Elle avait un caractère trop franc pour étudier constamment son attitude ainsi qu'elle l'avait fait

lors de sa première visite chez M<sup>me</sup> de Fombert. Et, comme sa nature était tout aussi rude qu'au temps où elle faisait le désespoir de M<sup>lles</sup> Deshousseaux et un peu plus tard la joie de M<sup>lle</sup> Robert, lorsque Marie entra à grands pas dans un salon, distribuait selon les usages de la Cité blanche des poignées de mains viriles, assénait sur chacun des regards sans hypocrisie, le petit cercle provincial, qui l'observait, laissait bien voir un sentiment de réprobation. Marie, susceptible comme tout être sauvage, s'en apercevait ; elle se troublait et prenait un air farouche qui aggravait la mauvaise impression.

Puis, on lui témoignait parfois, les vieilles dames surtout, une sollicitude trop pressante contre laquelle son tempérament indépendant ne tarda pas à se cabrer. « Elle est orpheline... Son père, hum !... » Marie lisait cela dans les yeux, l'entendait dans les chuchotements du cercle, et, irritée par cette compassion, il lui arrivait de bousculer quelque peu ses protectrices.

— Elle est tout en foucades, répétait doucement l'une de celles-ci, peu ménagée par Marie.

Ce fut bien pis lorsque, dans ces petits cercles, on voulut la marier. On lui en parla à mots couverts, on arrangea des entrevues ; conversations et rencontres provoquèrent chez Marie des impressions si désagréables (de l'humiliation, de l'effroi, elle n'aurait pu dire au juste) qu'elle prit en aversion l'idée du mariage. A peine voyait-elle se présenter vers elle un homme jeune et de mouvements

aimables qu'elle prenait une attitude étrange. Immobile, le front penché vers le sol, les pupilles roulant de droite et de gauche, elle faisait penser à un animal mis dans le voisinage d'un autre animal ennemi de son espèce. Ainsi, par exemple, se tenait-elle auprès du fils de Miret, qui, dès qu'il l'apercevait, venait lui parler.

Ce garçon avait à Vermont une grande réputation d'esprit due surtout à l'habile emploi qu'il faisait de son physique ridicule. Après avoir débité une drôlerie, il avait l'habitude de pincer les lèvres et de darder sur son interlocuteur, du coin de ses yeux gris, un regard mi-futé, mi-ahuri, auquel le rire ne résistait pas. Lorsque Marie, à la fin d'une de ces histoires (que le plus souvent dans son trouble elle n'avait pas comprise) relevait la tête et apercevait cette petite lueur perçante, dirigée sur ses propres yeux, elle crispait les doigts et faisait un mouvement de recul pour protéger sa vue.

Ah ! quel soulagement, quelle aspiration délicieuse dans sa poitrine lorsque, après ces contraintes et ces alarmes, elle entrait dans la salle de l'ouvrage ! Elle avait peu à peu pris l'habitude d'y aller à la fin de chaque journée. Désirée Troipoux, à cette heure-là, en était déjà partie ; et quand Marie Bonifas ouvrait la porte, c'étaient dix jeunes visages avivés par l'application et par la chaleur du gaz qui se dressaient vers elle et lui souriaient. Du coup, Marie se sentait transformée. Un éclair de joie apparaissait sur sa figure ; ses mouvements reprenaient de l'assurance ; ses paroles, un ton cha-

leureux. Tout en ôtant son chapeau et en passant un long sarrau, elle interrogeait Claire. Les petites l'écoutaient et se délassaient un instant ; elles bâillaient, frottaient leurs joues, allongeaient leurs jambes avec des mouvements voluptueux. Ensuite, Marie allait s'asseoir à côté de Claire et, prenant un ouvrage, la faisait parler.

Les êtres délicats et repliés sur eux-mêmes ont toujours, aussi bien les moins recherchés, une admirable intelligence de leurs propres sentiments. En confiance avec Marie Bonifas, Claire Allandier, qui n'avait reçu qu'une instruction sommaire et qui, lorsqu'on lui parlait d'une autre personne, disait doucement, avec un geste vide : « Ah ! ça, je ne sais pas... je ne la connais pas », racontait sa vie avec cette pénétration et cette poésie particulières qu'on trouve dans les souvenirs des humbles. Il n'y avait dans sa mémoire que des images simples mais bien éclairées ; elle ne faisait que les reproduire sans jamais révéler ses impressions, mais elle les rapprochait et les inclinait avec un tel art que ses sentiments apparaissaient aussitôt dans la plus vive lumière.

— La maison où j'habitais quand j'étais petite, disait-elle, est cette maison basse qui est contre l'hospice. Comme nous entendions les cloches taper contre le mur, on avait pris l'habitude de me réveiller et de me coucher aux mêmes heures que les malades. Nous avions un petit jardin, mais je ne l'aimais pas, car il n'y venait jamais d'oiseaux. Je crois qu'il était trop gris. J'aimais mieux me

tenir du côté de la rue, près de la fenêtre ; là, sur le rebord, il y avait une cage... Mon père est mort quand j'avais cinq ans. Longtemps je n'ai pas voulu apprendre à lire parce que je voyais sur la première page de mon alphabet le même signe que sur notre porte le jour de son enterrement.

Ainsi parlait-elle, d'une voix chantante mais légèrement voilée, si bien que seule Marie l'entendait. Autour d'elles, les ouvrières avaient repris le travail ; quelquefois, un chuchotement, un soupir ; quelquefois aussi, une petite se mettait à genoux sur sa chaise et coupait une étoffe en appuyant avec précaution les ciseaux contre la table ; les pointes avançaient sur le bois avec un grincement rauque qui rappelait le cri des grenouilles, et les autres petites riaient en sourdine. Une grande se levait et allait faire marcher la machine à coudre. Et Marie Bonifas, tout en écoutant le récit de Claire, suivait ces scènes avec un regard très doux.

Certains jours, elle restait après le départ des ouvrières et tenait compagnie à Claire. Alors leurs confidences devenaient plus animées. Marie se lançait dans ses souvenirs de la Cité blanche et racontait ses promenades à cheval. Elle mimait les scènes, s'agitait, criait : « Tout d'un coup, hop là !... et nous sautions le fossé... » Claire laissait son ouvrage, levait le front, et, entr'ouvrant la bouche, resserrant les épaules, tantôt émerveillée, tantôt effrayée, elle accompagnait ces récits de petites exclamations. Et à la vue de ce visage ainsi modelé par elle, auprès de cette âme faible qu'elle

dominait, Marie éprouvait une jouissance délicateuse.

La petite Rose Dujardin, enfant silencieuse mais aux yeux vifs, les regardait attentivement.

Et, lorsque, après la douce chaleur et l'excitation de ces entretiens, laissant Claire préparer sur un petit fourneau son repas et celui de l'enfant, Marie Bonifas quittait l'atelier et se retrouvait dans la rue, tout ce qu'elle voyait ne lui inspirait qu'un vaste ennui. Malgré elle sa pensée retournait auprès de Claire. Elle songeait aux confidences que l'orpheline lui avait faites sur sa vie. Alors elle se demandait brusquement : « Est-ce qu'elle n'a pas froid dans sa chambre là-haut ? Qu'est-ce qu'il lui manque ? »

Ces questions l'agitaient et, à peine rentrée, elle regardait autour d'elle quels objets pourraient être utiles à Claire. La soirée se passait à ces recherches ; elle était joyeuse, riait et parlait toute seule. Et le lendemain matin elle apportait à l'atelier toutes sortes de petits présents que Claire, balbutiant de confusion, posait sur la table et que Rose allait ensuite, à la dérobée, flairer ou tâter avec envie.

Jour après jour, les rêves de Marie, ses ambitions, ce désir de se civiliser qu'elle avait eu confusément en arrivant à Vermont, tout fut absorbé par le sentiment dévorant qui la portait vers Claire. Elle jugeait les gens et les choses par rapport à la situation de l'orpheline, si bien que le reste du monde lui paraissait vain, ridicule, composé d'in-

justices. Loin d'être éblouie, comme naguère, par le fastueux hôtel de M<sup>me</sup> de Fombert, elle fronçait le sourcil lorsqu'elle y pénétrait, et lançait un regard chargé de mépris sur la livrée des serviteurs. C'est qu'elle pensait à la petite maison basse, collée contre l'hospice, aux cloches battant derrière le mur... Elle avait pris en aversion particulière M<sup>me</sup> Destrées. « Pourquoi parle-t-elle comme cela ? » se disait-elle en l'écoutant. Et ces gestes, sont-ils assez ridicules ? »

Elle s'en moquait fréquemment devant Claire et prenait plaisir à lui répéter avec insistance :

— Vous savez, je ne l'aime pas du tout, oh ! mais pas du tout. D'abord je ne comprends pas ce qu'elle dit.

Pourtant, il lui arrivait de songer quelquefois au trouble qu'elle avait ressenti lors de sa première entrevue avec elle. Mais alors elle en éprouvait une sorte de fureur qui se traduisait, à la rencontre suivante, par quelque impolitesse envers la belle Muse de Vermont.

Ainsi, d'elle-même, Marie se détachait de la société qui devait ensuite l'exclure. Sous prétexte de travaux, de surveillance, elle passait tout son temps à l'atelier. Elle ne pouvait pourtant se soustraire à certaines obligations, telles que les réunions du Comité. Ces réunions avaient lieu chez l'une ou l'autre des deux présidentes ; c'était surtout l'occasion de réceptions et de caquets. Marie, tenue d'y assister et éloignée de Claire aux heures où elle avait l'habitude de la voir, laissait à tout



moment éclater son impatience. M<sup>me</sup> Destrées, que ces séances souvent mêlées de ré citations poétiques portaient aux nues, prenait la parole longuement. Alors Marie la pressait, essayait de l'interrompre. Un jour que les choses avaient traîné plus qu'à l'ordinaire, à la pensée qu'elle ne pourrait peut-être pas se rendre à l'atelier, elle se leva soudain et, sans prendre garde à l'expression vorace et résolue qui se lisait sur son visage, elle fit de brèves excuses, des adieux précipités, et sortit avec un mouvement si violent que M<sup>me</sup> de Saint-Quay murmura :

— Ah ! qu'elle est peuple !

Bientôt, chacune des personnes qui l'avaient si bien accueillie eut quelque grief contre elle. Marie avait blessé tout le monde. M<sup>me</sup> de Fombert lui en voulut de son esprit d'autorité et de la place importante qu'elle avait prise dans l'œuvre.

— C'est elle qui nous fait la loi, disait-elle en dressant le cou avec colère.

Et, en effet, Marie, qui vivait à l'atelier, y régnait en maîtresse. Les petites, gâtées par elle, l'adoraient. Claire Allandier semblait lui être complètement asservie.

— Regarde-la, dit un jour à sa sœur Désirée Troipoux (jalouse aussi de la place prise par Marie) en montrant Claire qui, le col incliné, les cils baissés, répondait docilement à toutes les interrogations de Marie. Mademoiselle Bonifas l'a ensorcelée.

Mais, en réalité, il y avait dans les paroles impératives que Marie adressait à Claire tant d'attache-

chement, tant de prière, tant d'ombrage, que c'était plutôt elle, la forte fille à l'esprit dominateur, qu'on eût pu dire ensorcelée. Elle désirait que Claire lui rendît compte de tous ses actes ; elle n'était jamais rassasiée de ses confidences.

— Et ce matin, et hier soir après mon départ, demandait-elle en la harcelant, que s'est-il passé ? qu'avez-vous fait ?

Longtemps privée d'affection, incapable de résister à une telle sollicitude, Claire lui livrait peu à peu tous ses secrets. Ainsi elle se mit à lui raconter que, deux ans auparavant, un garçon l'avait suivie à plusieurs reprises dans la rue puis l'avait abordée un soir. Ils s'étaient revus fréquemment.

— Qui est-ce ? demanda Marie Bonifas en pâlisant.

Claire lui dit son nom ; ils se donnaient rendez-vous tous les dimanches et allaient se promener à la campagne.

— Et qu'est-il devenu ?

— Il est parti pour le régiment à la fin de l'été où nous avons fait connaissance. Il m'a fait promettre de ne pas l'oublier ; il m'écrit quelquefois.

La figure de Marie prit une expression sévère.

— J'espère bien que maintenant vous ne recommenceriez pas. Que penseraient nos petites si elles rencontraient leur surveillante au bras d'un garçon ?

— Oh ! il était très honnête. Plus tard quand nous serons mariés, quand vous serez ma femme... voilà les phrases qu'il me disait.

« Il y en a un autre — reprit-elle avec hésitation — qui me suit quelquefois à présent. Et il a une figure si drôle que je ne peux pas m'empêcher de rire quand je le vois. C'est le fils de M. Miret, le notaire...

— Ce bonhomme ridicule ! interrompit Marie.

— Oh ! je ne lui réponds pas. Cependant comme il me voit rire, il continue.

Quelque temps après, elle lui avoua que tous les matins, à l'heure où elle était encore seule dans l'atelier, le fils Miret passait devant la fenêtre, cognait au carreau et lui adressait un petit sourire.

— Eh ! bien, il va voir ! s'écria Marie.

Et le lendemain, lorsque Miret, le visage tout pétillant de malice et de grâces, appela d'un petit coup l'attention de Claire, il vit apparaître de l'autre côté de la vitre une figure rébarbative et indignée, vraie face de dragon, devant laquelle, après un salut gêné, il prit la fuite.

Marie, d'ailleurs, ne s'en tint pas à cette manifestation. La première fois qu'elle se trouva ensuite en présence du notaire, elle lui révéla la conduite de son fils, et elle le fit même en termes si vifs que le père, devant le feu de ces reproches, se méprit complètement, comme on le verra plus loin, sur les sentiments de Marie Bonifas.

Ce fut peu de temps après, au sortir de l'hiver, que Claire Allandier tomba malade. Elle se mit à tousser et dut s'aliter. Le docteur Jaqueline, mandé par Marie, reconnut une pneumonie, assez

alarmante, ajouta-t-il, en raison d'une constitution plutôt fragile.

A peine eut-elle entendu ce diagnostic que Marie fut installée dans la mansarde où était logée Claire. Elle fit apporter de chez elle quelque linge, un oreiller, plusieurs paniers de bois, commanda les médicaments, et se mit en devoir de la soigner.

Elle resta une semaine au chevet de Claire. Elle rentrait à l'hôtel de la place d'Armes chaque matin, mais on la voyait courir par les rues à l'aller et au retour. Sa domestique venait lui préparer ses repas. Les nuits, Marie les passait assise dans un fauteil d'osier, étroit et peu solide, que le moindre mouvement faisait craquer. Quoique ses fortes jambes y fussent mal à l'aise et vite engourdies, elle ne bougeait que pour faire boire Claire ou mettre une bûche dans la cheminée.

Durant les brefs assoupissements de ces nuits, elle rêvait beaucoup. Une nuit, comme l'odeur d'une certaine potion flottait dans la chambre, elle rêva de l'institution Jeanne d'Arc et se vit dans le dortoir de l'infirmerie. Geneviève se trouvait auprès d'elle, mais couchée ; et Marie la gardait. Puis, dans son rêve, Marie pensa soudain à Claire, eut scrupule de l'avoir laissée, voulut la rejoindre. Mais une voix aussi puissamment organisée que celle de la raison entreprit de lui démontrer que Claire ne risquait pas d'en souffrir et que d'ailleurs elle était présente. Marie le nia et chercha de nouveau à la rejoindre. « Mais elle est là... et là... et là aussi... » répliqua péremptoirement la voix.

Et, en même temps que l'infirmierie, d'autres scènes, se succédant si rapidement que Marie ne les retint pas, apparurent dans le rêve. Et bien que Claire ne s'y montrât point, Marie reconnut à des signes évidents que la voix disait vrai et elle se soumit.

Une haute flamme jaillit du foyer, éclaira brusquement la chambre, et Marie ouvrit les yeux. Le rêve s'écroula. Elle revit, au lieu des murs de l'infirmierie, un plafond bas étayé par des poutres. Elle secoua la tête et sourit en pensant à la puissante illusion de nos rêves. Mais, se levant sans bruit, elle s'en fut, poussée par une curiosité qu'elle ne s'expliqua pas, regarder le visage de Claire sur l'oreiller.

Au bout de dix jours, le docteur Jaqueline, qui faisait à la malade des visites quotidiennes, la déclara hors de danger. Marie, à ces mots, ne put contenir sa joie ; elle pressa les mains du docteur, puis, sans s'aviser du trouble où cette démonstration l'avait jeté, elle courut vers le lit de Claire et la couvrit de caresses. Ensuite elle descendit à l'atelier, criant à pleine voix la bonne nouvelle. Un peu plus tard, elle rentra chez elle comme chaque matin, ayant passé une longue mante qui dissimulait sa tenue en désordre. Dans la rue, elle allait à grands pas, levant la tête vers le ciel, riant, parlant toute seule. Elle aperçut sur l'autre trottoir une dame qui faisait partie du comité de l'ouvrier, et, traversant précipitamment, elle lui dit avec une expression radieuse :

— Vous savez... Claire Allandier est sauvée. Le docteur vient de me l'annoncer.

M<sup>me</sup> Templier, ainsi interpellée, était une veuve au visage triste et comme avare. Elle parlait d'une voix mesurée, un peu nasillarde, et tenait presque toujours ses deux mains croisées par devant, à mi-hauteur du buste.

— Vraiment ? répondit-elle. Elle avait une bronchite, m'a-t-on dit...

— Une pneumonie, Madame, une pneumonie des plus graves. Le docteur a été très inquiet. Oh ! elle n'est pas guérie, il lui faut encore des soins, mais ouf ! elle est hors de danger, c'est l'essentiel.

Marie parlait avec chaleur, tout en renfonçant des mèches sous son chapeau, car elle n'était pas coiffée. On devinait sous la mante le négligé de sa toilette. Elle portait à la main un paquet d'où pendait un lacet de corset. M<sup>me</sup> Templier l'observa et baissa vite les yeux.

— C'est une bonne nouvelle. Au revoir, Mademoiselle Bonifas.

Et elle se hâta de la quitter.

Peu mondain, le docteur Jaqueline n'avait fait qu'entrevoir Marie depuis la mort du commandant Bonifas. Cependant, que de fois il avait pensé à elle ! Instruit de ses succès, car toute la petite ville avait proclamé les louanges de Marie, il n'en avait pas été surpris. Cette fille active, franche, sans afféterie, représentait à ses yeux la femme idéale. Du moins, c'était pour ses qualités morales

qu'il croyait admirer Marie et qu'il disait d'elle, lorsqu'il la comparait aux autres jeunes filles : « Comme elle est différente ! » Mais, à son insu, il y avait à cette admiration d'autres raisons. Ce garçon un peu mou, dont la chair blanche et laiteuse ressortait, dans son visage barbu, comme la greffe d'une autre espèce, éprouvait un attrait profond pour le physique même de Marie, pour ses traits énergiques, sa carrure masculine et ses bras surtout, ses bras puissants dont les fortes rondeurs tendaient l'étoffe. Sa mère, avec laquelle il vivait et qui cherchait à le marier, lui proposait les partis qu'elle jugeait les plus séduisants, mais il ne cessait de les refuser, car les appâts de ces tendrons ne lui inspiraient rien de comparable au désir dont il se sentait fouetté auprès de Marie Bonifas. Il avait souvent songé à se déclarer. Mais, chaque fois qu'il se trouvait face à face avec la fille du commandant, revêtant tout à fait le personnage qui le poussait secrètement vers elle, il était paralysé par une timidité de vierge et attendait en rougissant qu'elle fît les avances.

Marie était recherchée aussi par d'autres prétendants, non pour les mêmes motifs, il est vrai. Sa fortune et son état d'orpheline lui valaient plus d'attention que n'en recueillait, par exemple, Marceline Destrées, dont on redoutait quelque peu la famille. Miret, qui gérât les biens de Marie Bonifas, les avait dès le premier jour convoités pour son fils. Il la recevait avec des égards particuliers et déployait tant de chaleur à la circonvenir que,

lorsqu'on le voyait en conversation avec elle sur la porte de l'étude, dissimulant par un sourire éperdu la dilatation de ses narines et posant trois doigts sur sa bouche, on eût juré qu'il lui envoyait des baisers.

Un jour, il écrivit à Marie Bonifas qu'il était désireux d'aller l'entretenir au sujet d'un placement. Il arriva seul, sanglé dans une jaquette courte dont la poche laissait passer, à hauteur du cœur, trois doigts d'un gant blanc. Il lui parla de ses valeurs, puis des terrains qu'elle possédait en dehors de la ville, terrains improductifs qu'il avait songé à lotir et à vendre. Marie montra de l'hésitation. Malgré ses hardiesses, elle obéissait sur plus d'un point à des principes conservateurs. Vendre ces terrains lui déplaisait autant que cesser d'habiter l'hôtel de la place d'Armes. Au surplus, le notaire n'insista point, comme si cette proposition n'avait été qu'un prétexte dans l'entretien.

— J'ai voulu, Mademoiselle, vous faire part de cette idée comme de toutes celles qui me viennent au sujet de votre avenir et de vos intérêts. Vous vous rappelez que je vous ai dit au lendemain de la mort du cher commandant Bonifas : « Permettez-moi d'être pour vous un conseiller, un protecteur. » Après avoir reconnu les rares qualités de votre nature, je souhaiterais, laissez-moi vous le dire aujourd'hui, que mon rôle auprès de vous fût plus absolu encore... fût presque un devoir paternel...

Il s'interrompt, guetta le visage de Marie,



laquelle, l'écoutant sans beaucoup de réflexion, inclina la tête et ne dit rien.

Après une pause, il reprit sur un ton ferme et un peu emphatique :

— Laissez-moi vous dire que mon vœu le plus cher est que vous trouviez dans ma famille même l'appui de toute votre vie. Considérez-moi comme le porte-parole de mon fils, car ses sentiments à votre égard me sont connus.

Marie, découvrant tout d'un coup le but de cette visite, leva les yeux de surprise vers le petit homme. Mais elle sentit en même temps un tel flot de sang monter à son visage qu'elle rebaissa aussitôt la tête. Elle était indignée et elle le trahit par un mouvement de recul.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, repartit le notaire, la croyant simplement troublée, je ne fais pas auprès de vous une démarche officielle et je ne vous demande point une réponse. Je viens vous dire au cours d'une conversation amicale quelle joie nous aurions à vous accueillir un jour dans notre famille.

Marie revoyait les deux hommes qui composaient cette famille, ce petit vieux essoufflé, aux mouvements ridicules, et son rougeaud de fils, dont les regards la blessaient toujours. Elle eut un frisson de répugnance.

— Suis-je trop audacieux en vous parlant de ces choses ? reprit Miret. Je ne le crois pas. Il m'a semblé que vous portiez quelque attention à ce que fait mon fils. Mais, justement, je veux vous

tranquilliser sur ce point. Les légers reproches qu'il a pu mériter en certaines circonstances, Paul ne nous donnera plus le sujet de les lui faire lorsqu'il se saura agréé par vous. C'est un garçon jeune et gai, mais réfléchi...

Tout d'abord, Marie n'avait pas saisi le sens de ces dernières phrases. Mais, apercevant dans l'œil du petit vieillard quelque chose de discret et de malicieux, elle comprit que l'allusion se rapportait à la scène qu'elle avait faite lorsque Paul Miret avait poursuivi Claire Allandier. Alors, à l'idée qu'il attribuait cette scène au dépit amoureux, Marie Bonifas, dont cette conversation avait quelque peu agacé les nerfs, sentit une irrésistible envie de rire. Pour y échapper, elle se dépêcha de prendre la parole :

— Oh ! Monsieur, dans la circonstance que vous rappelez, il ne s'agissait pas de moi-même — elle se contraignit pour ne pas éclater — mais d'une honnête jeune fille que votre fils importunait et risquait de compromettre par ses assiduités. Pour ma part, je ne songe pas à me marier, je suis à peine majeure... je suis libre... il ne faut pas...

A la pensée que cet homme et son fils avaient ainsi disposé d'elle, la colère soulevait sa poitrine ; elle s'embrouillait et ne trouvait plus les mots. Finalement elle se redressa, et, plantant son regard dans les yeux de Miret, elle déclara sur un ton franc et péremptoire :

— Non, non, il ne faut plus y songer.

En un instant, la figure du notaire perdit son

masque doux. Ses narines crochues, ses plis, ses rides, tous ses traits se présentèrent comme un grimoire plein de maléfices. Levant verticalement les deux mains par un geste digne qui rompait la conversation, il articula :

— Je ne pensais pas vous désobliger, Mademoiselle.

Il revint au sujet des affaires, reparla des valeurs que Marie possédait dans son portefeuille, et sortit bientôt sur des politesses hautaines.

Marie agissait de même chaque fois qu'une sollicitation analogue lui était faite. Cependant, plusieurs vieilles dames ne désespéraient pas de réussir et insistaient. Elles la prenaient à part, la questionnaient, lui vantaient les mérites de tel jeune homme... Et à chaque tentative on voyait Marie faire un soubresaut comme un animal ombrageux et refuser net. Souvent elle prévenait la manœuvre.

— Non, non, Madame, je vois où vous voulez en venir, mais je ne veux pas, c'est inutile, disait-elle avec un accent qui ne souffrait pas de réplique.

Cette conduite fit le sujet de bien des conversations dans la société de Vermont. On commença par dire que Marie Bonifas avait tort de montrer des exigences que ni sa naissance ni son physique ne justifiaient. Puis, lorsqu'il fut évident que son hostilité s'adressait moins aux prétendants qu'à l'idée du mariage, cette singularité fut jugée plus sévèrement encore.

— Est-ce concevable ? disait-on dans les petites

assemblées, voilà une fille à qui l'on ne connaît aucun parent, qui vit toute seule... le mariage mettrait fin à cette situation bien extraordinaire, et elle ne consent même pas qu'on lui en parle !

— Et ce n'est point par scrupule de dévotion, ajoutait-on. Si elle a fait un vœu, assurément ce n'est pas à l'Église.

En effet, Marie ne se montrait pas régulièrement à la messe.

— ... Ni timidité, enchérissait une autre qui avait sans doute eu à se plaindre, un jour, des manières brusques de Marie.

En vain les plus malignes de ces petits cercles cherchaient-elles à expliquer cette obstination par une raison secrète, un sentiment clandestin pour un homme marié, par exemple. Mais lequel ? La vie de Marie, toutes ses occupations étaient connues : du matin au soir elle était à l'ouvrage.

Car depuis que Claire avait pu se lever et reprendre son emploi de surveillante, Marie exigeait qu'elle se reposât et se trouvait toujours là pour lui épargner la peine. Elle arrivait de bonne heure à l'atelier, passait un sarrau et n'avait point de honte à se montrer ainsi dans les autres salles, si bien que certaines dames du comité avaient fini par la considérer comme une employée.

Claire recouvrait lentement ses forces. Son visage était amaigri et pâli. Un demi-cerne luisant, pareil à de la nacre, soulignait les yeux ; les ailes du nez étaient reliées à la bouche par une ride très fine, un peu tortueuse, qui n'avait pas encore creusé

la peau mais la marquait comme un cheveu retombant sur la figure. Elle toussait fréquemment. Le docteur Jaqueline lui avait prescrit un régime d'alimentation très copieux ; mais, soit indolence, soit pauvreté, elle ne le suivait pas. Marie s'aperçut de cette négligence et recourut alors à un délicat subterfuge. Certains soirs, après le départ des ouvrières et au moment où elle-même se disposait à partir, elle se plaignait de sa solitude et disait :  
— J'ai envie de rester à dîner avec vous, Claire.

Et vite elle allait chez le boucher et le pâtissier, rapportait des victuailles, les préparait avec l'aide de la petite Rose, et, par son bel appétit et sa gaîté, entraînait Claire à manger solidement. Un soir, Désirée Troipoux, revenue à l'atelier où elle avait oublié un modèle, les surprit comme elles achevaient de dîner autour d'une table basse, derrière les volets clos. Elle poussa un cri de frayeur.

— J'ai cru qu'il y avait des voleurs, dit-elle.

Et, après de feintes amabilités, elle partit, non sans lancer sur le tableau un coup d'œil malveillant.

Mais Marie n'y prit garde. Elle renouvela souvent cette petite surprise qui paraissait procurer un grand plaisir à Claire. En effet, la fin de la journée était le seul moment où la frêle créature ne semblât pas abattue. Ses yeux brillaient ; ses pommettes se coloraient ; elle riait, bavardait ; manifestations si insolites chez elle que Marie, finalement, s'en inquiéta ; et elle reconnut que tous les soirs Claire avait un accès de fièvre.

Dès le lendemain elle fit venir le docteur Jacqueline. Il ausculta longuement Claire et parut soucieux.

— Mademoiselle Allandier a un poumon faible, dit-il à Marie, une fois sorti de la chambre.

— Venez me voir tantôt, lui glissa Marie en lui prenant la main avec émotion.

L'après-midi, le docteur Jacqueline fut introduit dans le salon et resta seul un moment. Il jeta un regard circulaire et se souvint que dans cette même pièce il avait vu Marie Bonifas pour la première fois. Il se rappela comme elle l'avait frappé dès l'abord par sa manière simple et forte de lui tendre la main et par sa belle vivacité. « Pourquoi, pensa-t-il, n'ai-je jamais osé lui exprimer mes sentiments ? Pourquoi ne suis-je jamais revenu la voir ? » Il pencha la tête de côté, caressa du bout des doigts la partie potelée de son cou que ce mouvement avait dégagée ; et une sorte de crispation voluptueuse parut sur sa figure. Il rêvait encore à ces choses lorsque la porte s'ouvrit ; Marie Bonifas fut devant lui.

Il se leva et d'une voix qui tremblait un peu :

— Je songeais en ce moment, Mademoiselle, que c'est ici même que je vous ai vue pour la première fois. Je ne l'ai pas oublié...

— Oui, c'est vrai, interrompit Marie Bonifas. Alors, docteur, que pensez-vous de l'état de Mademoiselle Allandier ?

— La pneumonie a laissé une trace, cela n'est pas douteux.

— Mais ce n'est pas grave ? demanda Marie d'une voix pressante.

— Non... toutefois Mademoiselle Allandier aurait besoin de repos, de grand air. La couture, par la position que prend sa poitrine, ne lui vaut rien.

— Oui, oui, oui, je comprends, faisait Marie en mordant fiévreusement ses lèvres.

Elle se mit à marcher à grands pas dans la pièce.

— Quelle générosité il y a dans votre cœur, Mademoiselle, reprit le docteur. Je vous ai vue au chevet de votre père, je vous vois aujourd'hui tourmentée par la santé de cette jeune fille... J'admire un tel esprit de dévouement.

Marie, qui paraissait suivre une idée, le regarda attentivement en entendant le dernier mot.

— Bref, dit-elle, vous estimez que pour guérir il lui faudrait renoncer à son travail, il faudrait lui assurer une longue période de tranquillité et de soins ?

— Certainement. Le repos, ce n'est pas en notre pouvoir de le lui donner, mais je vous promets, Mademoiselle, que mes soins ne lui feront pas défaut.

Il voyait l'agitation de Marie, il la sentait prête à une décision — il ne savait laquelle — et cette agitation, cette incertitude chez la bien-aimée, éperonnaient l'amoureux timide. Il poursuivit avec un accent presque vigoureux :

— Je vois l'intérêt que vous lui portez, Mademoiselle, et je suis heureux, je vous le jure, de vous

témoigner ainsi combien tout ce qui vous touche me tient au cœur.

Marie, à ces mots, tourna la figure vers lui, vit son air grave, sa lèvre tremblante, sa main posée sur la poitrine. Elle comprit ; ses joues s'empourprèrent et elle dit :

— Oui, je vous remercie, docteur. Il faut que j'aille à l'assemblée du comité afin de parler de tout cela avec ces dames.

Le docteur Jaqueline, coupé court, resta interdit un moment puis prit le parti de sortir.

Une heure plus tard, Marie faisait irruption dans la salle du comité. C'était un jour où M<sup>me</sup> Destrées devait lire un rapport. Lorsque toutes les dames furent réunies, elle demanda à dire quelques mots, avant cette lecture, sur un sujet pressant. Elle exposa le cas de Claire Allandier et rapporta l'avis du docteur Jaqueline.

— Oui, c'est vrai, interrompit M<sup>me</sup> de Fombert, il paraît que la pauvre fille est retombée malade.

— Un repos lui est indispensable, insista Marie. Nous devrions lui accorder un congé.

— Oh ! je crains bien qu'avec une aussi mauvaise santé elle ne puisse faire notre affaire à l'atelier. Désirée Troipoux a une nièce qui conviendrait parfaitement comme surveillante.

— Nous n'allons pourtant pas mettre cette jeune fille dans la rue, repartit Marie, s'efforçant d'être conciliante.

— Si nous voulons qu'elle se soigne sérieusement,



le mieux serait de l'envoyer à l'hôpital, dit une voix empreinte d'une sèche logique.

C'était M<sup>me</sup> Templier.

— A l'hôpital ! s'écria Marie tout en faisant un bond si violent qu'on entendit trembler le hanap d'étain posé sur le bahut.

Les dames se regardèrent, surprises par cet éclat.

— Mais, oui, Mademoiselle, à l'hôpital, répéta la petite bourgeoise, tenant bravement tête à l'orage. Elle y serait à l'abri de toutes les imprudences que commet la jeunesse.

— Nous n'avons pas la même façon de comprendre les devoirs d'une œuvre philanthropique, riposta Marie sur un ton frémissant de mépris.

M<sup>me</sup> Destrées intervint et proposa de lire son rapport. Elle le fit avec quelque trouble. Et sa prose précieuse n'obtint pas le succès ordinaire. Les regards se tournaient à la dérobée vers Marie, qui marquait son impatience en battant du pied et en tambourinant des doigts sur la table.

Au moment où la séance allait être levée, Marie se tourna vers M<sup>me</sup> de Fombert et demanda ce qu'elle comptait faire au sujet de Claire.

— Nous aviserons plus tard, déclara M<sup>me</sup> de Fombert, outrée par l'attitude de Marie.

Alors Marie se leva, et, avec un grand geste généreux et hautain :

— N'en prenez pas la peine, dit-elle. Je m'occuperai moi-même du sort de Mademoiselle Allandier... Une besogne utile est si rare dans notre œuvre — ajouta-t-elle avec un coup d'œil ironique

sur les papiers que M<sup>me</sup> Destrées tenait encore en main — Je vais même régler cette question tout de suite.

Et après une coupante inclination de la tête, elle quitta la salle du comité.

Le bruit de la porte, refermée par elle sans ménagement, retentit dans le silence.

— Elle est folle !... fit entendre une voix.

— Quelle virago !... dit une autre.

Et un vague malaise se fit sentir dans cette assemblée de femmes.

Le lendemain, on sut que Marie Bonifas avait décidé de prendre à demeure chez elle Claire Allandier. Toutes deux, secrétaire et surveillante, avaient envoyé une lettre de démission à M<sup>me</sup> de Fombert. Le déménagement, auquel Marie mit elle-même la main, s'opéra en moins d'une journée ; et le soir Claire pénétrait dans le petit hôtel de la place d'Armes.

Lorsque ces faits se furent répandus par la ville, les moutons, rassemblés et s'entre-poussant, se jetèrent sur l'histoire comme un troupeau sur une herbe salée. On ressortit tout ce que l'on savait concernant Marie. La médiocre réputation de son père et le drame qui avait ensanglanté naguère l'hôtel de la place d'Armes revinrent sur l'eau. La petite incartade de Marie à l'institution Jeanne d'Arc fut largement divulguée et commentée. M<sup>me</sup> Templier rapporta la rencontre matinale qui lui avait causé si fâcheuse impression. Le bruit

circula que, chaque soir, dans l'atelier fermé, Marie et Claire faisaient des bombances. Chacun ajoutait son récit à la légende qui s'appesantissait sur Marie Bonifas. Enfin, M. Duchastel, précisant ce que tout le monde pensait mais que nul n'osait dire, déclara que la double lèvre était le signe d'une sensualité dépravée.

## CHAPITRE SEPTIÈME

L'hiver avait passé sans grands froids. La santé de Claire Allandier s'était raffermie. Elle toussait moins ; les accès de fièvre n'étaient plus quotidiens. Mais aussi quelles précautions prenait-elle depuis qu'elle habitait l'hôtel de la place d'Armes ! Levée tard, faisant sa toilette auprès d'un poêle de faïence dont la douce chaleur caressait sa chair nue, mangeant de bonnes choses, descendant au jardin dès qu'un rayon de soleil s'y montrait, elle ne pouvait s'écarter de ce régime : Marie veillait à tous moments.

Marie l'avait installée dans sa chambre, ayant pris pour elle-même la chambre de son père. Et tous les matins, c'était pour la grosse fille, sensible encore comme à l'âge innocent, une impression délicieuse d'apercevoir Claire couchée dans son propre lit ; plaisir amoureux et maternel de l'enfant qui place sa poupée dans son ancien berceau.

La présence de l'orpheline chez elle apportait à Marie toutes les scènes de bonheur auxquelles son imagination n'avait cessé de rêver au cours des années. Lorsque, sous la charmille de l'institution

Jeanne d'Arc, elle contemplait un coin du ciel et bâtissait dans l'espace un petit ménage, c'était bien une telle compagne, un tel accord pratique, de tels soins passionnés qu'elle appelait de ses vœux. Et plus tard, si elle avait refusé de suivre M<sup>lle</sup> Robert et d'imiter ces voyageuses, les Marjet, les Solveig, dont par ailleurs la vie libre la séduisait tant, c'était en partie que son cœur n'aurait pu se faire au changement, à l'intermittence, qu'il avait besoin, au contraire, de pousser des racines profondes et fixes.

Mais ce qui lui plaisait surtout dans cette vie commune était la domination qu'elle exerçait sur Claire. Domination généreuse, douce, qui trouvait cependant le moyen d'agir sans relâche. Cette fille d'éducation sommaire, de caractère faible jusqu'ici, malade par surcroît, Marie pouvait à tout instant la diriger, lui imposer son avis sur les grandes choses comme sur les petits usages de la vie, bref la tenir en tutelle.

Claire, tout éblouie par ce changement de fortune, se laissait mener. Elle était entrée dans la maison humblement, craintivement, rougissant de tout, de ses vieilles malles qui s'étaient disloquées en route, des objets qu'elle en avait sortis ensuite, pauvres souvenirs de famille et toilettes modestes. Les premiers jours, elle n'avait pu se défaire d'une sorte d'hésitation au moment où elle franchissait le seuil des pièces : elle posait ses pieds avec défiance, prête à s'excuser. Elle s'efforçait de se rendre utile dans le ménage ; mais Marie veillait mieux encore

à lui épargner toute fatigue ; elle lui défendait de bouger et, grimpant les étages quatre à quatre, lui apportait tout ce qui lui manquait.

— Oh ! Mademoiselle Marie, Mademoiselle Marie... protestait Claire, confuse.

Les gens de la petite ville, qui ne pénétraient pas dans l'hôtel de la place d'Armes, ne pouvaient voir que les gestes extérieurs de ce pur dévouement et les dénaturaient chaque jour davantage. Une fois, comme on avait aperçu dans le jardin Marie qui posait une chaufferette sous les pieds de Claire, on avait prétendu qu'elle s'agenouillait devant elle. Une autre fois, Désirée Troipoux ayant remarqué sur la poitrine de Claire une broche (prêtée effectivement par Marie afin que le châle de la malade fût mieux croisé) elle raconta que Marie Bonifas couvrait de bijoux Claire Allandier.

Marie Bonifas ignorait ce qui se disait autour d'elle. Sans doute, elle le voyait bien, on ne l'invitait plus, on ne lui faisait plus de visites ; mais elle-même n'avait-elle pris les devants ? Elle n'était plus retournée à l'ouvrage depuis sa bruyante sortie ; lorsqu'elle avait rencontré par la suite des dames du comité, elle s'était contentée de faire des saluts pleins de réserve, presque irrespectueux. Et cette froideur dont elle se sentait environnée, elle l'attribuait à « la leçon qu'elle avait donnée à toutes ces vieilles hypocrites ». Pourtant elle soupçonna bientôt quelque chose de plus grave.

Un matin, sortie seule, elle rencontra Geneviève Leforest. Les deux amies de pension s'étaient déjà

retrouvées ensemble mais ne s'étaient pas revues depuis six mois.

— Je suis à Vermont pour deux jours, lui dit Geneviève après l'avoir embrassée. Naturellement, je me proposais d'aller te voir. Veux-tu que je vienne demain dans l'après-midi ?

Marie accepta aussitôt. Elle était toujours émue lorsqu'elle revoyait Geneviève. Celle-ci, pourtant, avait changé depuis la pension. Son teint était devenu d'une couleur fade. Mais l'ovale de son visage n'avait rien perdu de sa pureté ; et que de souvenirs pour Marie autour de ces grands yeux graves !

Questionnée sur son mari, Geneviève répondit par une phrase vague, qu'une expression résignée accompagnait. On la disait peu heureuse.

— A demain, conclut-elle. Nous causerons à loisir. Maintenant il faut que j'aille faire une visite à cette bonne Madame Destrées.

Et elles s'embrassèrent de nouveau.

Le lendemain, lorsque Geneviève entra, ce fut un autre visage que Marie eut devant elle. Oh ! non hostile ni même sévère, mais retenu, troublé. Elle ne lui fit aucune des confidences promises, parla évasivement de son mari, et, à plusieurs reprises, tourna d'une porte à l'autre une figure inquiète.

— Tu sais que je ne m'occupe plus de l'ouvrage, lui dit Marie. Les belles dames du comité ont agi d'une façon indigne et je ne leur ai pas caché ce que j'en pensais.

Geneviève fit un petit signe averti et baissa les yeux.

— Oui, oui, on m'a dit cela.

— Ah ! Et qu'est-ce qu'on t'a raconté ? demanda Marie avec vivacité.

— Mais... rien... seulement ce que tu me dis, que tu ne t'occupes plus de l'ouvrage.

— Ni moi, ni Claire Allandier, la surveillante, qui est tombée malade à force de travail et qu'on a voulu renvoyer ensuite.

Il y eut un silence.

— Tu vas la voir tout à l'heure, poursuivit Marie. Elle habite chez moi pour le moment.

— Oui, on m'a dit cela aussi.

L'intonation était celle d'une phrase plus longue, mais Geneviève s'arrêta sur ces mots. Elle masqua cette hésitation par une petite toux. Marie dressa la tête et la regarda.

Au moment du goûter, Claire apparut au salon. La présentation faite, elle s'assit et resta silencieuse, souriant d'un air aimable et embarrassé. Geneviève, qui paraissait gênée aussi, ne lui adressa pas la parole. Alors Marie, pour marquer ce qu'elle pensait de cette attitude, se tourna vers Claire et s'occupa d'elle avec affectation. Elle lui porta un fauteuil, lui demanda si elle n'avait pas froid, la servit. Geneviève regardait les deux femmes. Circonvenue depuis la veille et croyant tout ce qu'elle avait entendu sur leur compte, elle les considérait dans une sorte de malaise où passait de la convoitise. Car la plupart des natures féminines sont si



avides de bonheur qu'il n'est point d'amour auquel ne cherche à s'accrocher, tout au moins en image, un cœur mal contenté. Mariée à un homme brutal et indifférent, ignorante, déçue, Geneviève Leforest, en voyant la tendresse et les égards que se prodiguaient les deux amies, se demandait si un pareil attachement n'eût pas apporté dans sa vie le bonheur qui ne s'y trouvait point. Elle observait leurs gestes, leurs expressions, essayait de pénétrer leur âme... mais soudain elle se retira de ce spectacle. Non qu'il lui fît horreur mais parce qu'il lui était indéchiffrable. Car aux yeux de la majorité d'entre nous, même aux yeux de ceux qui ne soumettent pas leur jugement aux lois reçues, une liaison analogue à celle que Geneviève croyait reconnaître devant elle — quelque évidente qu'y soit la part de l'esprit, du dévouement, de toute qualité morale — se présente comme un mouvement sans cause explicable, étranger, inhumain, l'attraction glacée du morceau de fer collé à l'aimant.

La gêne persista dans le salon où se trouvaient les trois femmes, et, dès que la courtoisie le lui permit, Geneviève Leforest s'en alla. Marie, après son départ, resta dans une pose méditative. Elle avait deviné une partie des pensées de Geneviève, surtout, par une sorte de clairvoyance sensuelle, dans le court moment où celle-ci les avait envisagées toutes deux avec convoitise.

Dans l'isolement, l'intimité de Marie et de Claire

se resserrait. Rien ne venait troubler leur vie retirée et sagement réglée. La femme qui les servait n'aimait pas à bavarder et ne leur rapportait aucun bruit du dehors. Marie, reprise par son instinct sauvage, évitait, lorsqu'elle sortait, les rencontres et les questions. C'était par lettre qu'elle traitait ses affaires avec le notaire. Souvent, dans la rue, elle feignait de ne pas remarquer une personne pourtant connue d'elle. Ainsi avait-on vu faire autrefois le vieux commandant Bonifas.

Seul le docteur Jaqueline, qui donnait ses soins à Claire, était reçu régulièrement dans l'hôtel de la place d'Armes.

Cédant aux instances de sa mère, vieille dame sensible qui rêvait de caresser des petits-enfants, le docteur Jaqueline s'était marié. Il avait épousé une fille très jeune, qu'elle avait en vue pour lui depuis longtemps, « blonde, fine, jolie comme les amours ». Durant les fiançailles, il s'était approché de cette poupée avec un mélange de désir et de bouderie, comme le garçon qui reçoit un jouet très beau mais non celui qu'il attendait. Et puis, peu après le mariage, le beau jouet s'était détraqué. Coquette et ardente, en perpétuel désaccord avec son mari, cherchant à l'aiguillonner par des mines et des ruses sans effet sur lui, la jeune femme faisait au docteur, souvent aux heures mêmes de la consultation, des scènes mêlées de larmes et de crises de nerfs. Jaqueline, qui était bon, la traitait avec patience, mais sans user des formes propres à la calmer. Bientôt il avait pris en aversion ce

corps menu sans cesse en convulsion et cette chair trop friande. Et lorsqu'il sortait de l'hôtel de la place d'Armes, ayant encore devant les yeux la stature puissante et l'air grenadier de Marie Bonifas, son esprit allait mélancoliquement à l'aventure, plein d'une sorte de nostalgie.

La belle saison revint, et les longues journées que Marie et Claire passaient généralement dans le petit jardin se succédèrent avec quelque monotonie. Marie, tout occupée à couvrir des yeux Claire, n'en souffrit pas, mais celle-ci s'étant vaguement plainte une fois de manquer de compagnie, elle eut l'idée, pour la distraire, de faire venir la petite Rose Dujardin. Elle commanda différents travaux de lingerie à l'ouvrage. L'apprentie venait les livrer elle-même ; on la retenait quelques moments, on lui donnait des gâteaux, on l'écoutait bavarder. Elle avait maintenant douze ans et était tout à fait délurée. Rieuse, jacasse, aimant à se parer, elle s'approchait d'instinct des miroirs et des surfaces polies, comme un oiseau sautille au bord des mares. Le miroir lui montrait une jolie figure au menton pointu, aux yeux noirs, mais qui ne la satisfaisait pas et devant laquelle elle s'écriait sur un ton impatienté :

— Voyons, Rose, veux-tu grandir plus vite ! Est-ce que tu vas toujours porter ces nattes ?

Et, frappant du pied, elle tirait avec une grimace comique sur ses deux tresses noires.

Elle racontait des histoires qui amusaient Claire, **singeait la démarche d'Edmée Troipoux, la boiteuse,**

ou s'écriait d'une voix de tête, pareille à celle de Mme de Fombert :

— J'entends que les fenêtres sur la rue restent toujours fermées.

Puis, au moment de s'en aller, elle demandait « si Mademoiselle Bonifas n'avait pas un petit ruban de soie pour lui faire une ceinture... ou un petit peigne, parce que le sien n'avait pas plus de dents que la porte Guillaume » (c'était une porte des vieux remparts munie d'une herse fort endommagée). Après quoi elle s'enfuyait, disant qu'elle serait grondée si elle restait plus longtemps.

Un jour qu'elle se trouvait seule avec Marie Bonifas, qui cherchait pour elle un objet dans une armoire, elle dit, tout en regardant avidement l'intérieur de l'armoire :

— Ah ! on m'en pose des questions quand je reviens de chez vous.

— Qui cela ? demanda Marie, s'arrêtant de chercher.

— Mademoiselle Désirée, d'abord. Elle veut tout savoir, ce que vous avez dit à Mademoiselle Claire, et puis ce que Mademoiselle Claire a répondu, et comment vous vous parlez, et où est la chambre de Mademoiselle Claire. Mais moi, bien sûr — elle leva un doigt — je ne dis que ce que je veux... Oh ! le joli petit mouchoir de dentelle !... Montrez-le-moi, Mademoiselle Marie. Vous ne vous en servez pas ?

Marie prit le mouchoir.

— Et qui encore te parle de moi ?

— Toutes les autres à l'atelier. La grande Picard m'a demandé une fois si je vous avais vue embrasser Mademoiselle Claire.

Elle avait dressé la figure et attendait la réponse. Ses yeux noirs brillaient. Les coins de sa bouche se retroussaient, lissés tour à tour par une langue pointue.

Marie ne répondit rien. Elle referma l'armoire, mais non sans peine, car elle semblait avoir oublié où se trouvaient le crochet et la serrure. Elle garda le silence puis dit avec brusquerie :

— Tiens, prends ce mouchoir, si cela te fait plaisir.

— Oh ! merci, Mademoiselle Marie. Alors à la grande Picard j'ai répondu qu'elle était une curieuse et une bête aussi, qui croit les mensonges des autres.

« Histoires de gamines, se dit Marie après le départ de l'enfant et tout en se reprochant de l'avoir interrogée. Quant aux deux Troipoux, est-ce que tout le monde ne connaît pas leur malveillance ? » Mais elle dut se répéter à plusieurs reprises ce raisonnement, comme si une foule d'objections se formaient et se reformaient dans ses propres pensées.

Une vie oisive, la liberté qui lui était laissée, l'impression de la sécurité, procuraient à Claire une sensation un peu vulgaire, la sensation d'être repue. Cet état se traduisait par des manières indolentes et une humeur moins soumise. Elle en était arrivée peu à peu à ne plus se gêner en rien dans la maison.

Marie avait du reste exigé qu'elle ne l'appelât plus Mademoiselle. Claire, maintenant, commandait à la servante sur un ton cassant ; l'été, par paresse, elle restait toute la journée dans une tenue débraillée, chaussée de savates, mal coiffée, tandis que Marie, au contraire, se montrait dès le matin serrée dans un corset très droit, boutonnée jusqu'au menton, les cheveux bien tirés. Mais Marie se gardait de la reprendre, car elle avait observé que Claire était devenue un peu susceptible et la boudait ensuite.

Toutefois, à cette époque, pour défendre son bonheur menacé, Marie retrouva énergie et autorité.

A la fin de l'été, Claire Allandier reçut une lettre de Maurice Chenevis. C'était ce garçon qui lui avait fait la cour trois ans plus tôt, avant de partir pour le régiment. Il lui écrivait qu'il allait être libéré, qu'il serait bientôt de retour à Vermont et qu'il espérait retrouver chez elle les mêmes sentiments qu'auparavant.

Marie feignit de ne pas attacher d'importance à cette nouvelle. Elle dissuada Claire de répondre.

— Il sera temps plus tard, si vous le revoyez, dit-elle négligemment.

Mais à part soi elle était inquiète et chargea Clémence, la servante, de prendre des renseignements sur ce Chenevis. La réponse fut vague. Les parents faisaient de la culture près de la ville. Lui, avant de s'engager, avait été en apprentissage chez un imprimeur.

Quelques semaines plus tard, Claire reçut une

autre lettre, celle-ci datée de Vermont et plus pressante. Chenevis désirait la voir et lui donnait rendez-vous pour le dimanche suivant, à trois heures, à l'entrée du chemin de Fontaine-Riante, « comme autrefois », ajoutait-il.

Claire montra la lettre à Marie et détourna la tête pendant qu'elle lisait.

— C'est un peu fort ! s'écria Marie. « Comme autrefois »... est-ce qu'il ne comprend pas que cette histoire-là est un enfantillage ? Est-ce qu'il va nous persécuter ?

Et sur-le-champ, installant Claire devant le bureau et penchée sur elle, Marie lui dicta une lettre pour Chenevis, lettre où Claire se disait malade et laissait entendre qu'elle ne pouvait plus le revoir.

Claire écrivit la lettre. Mais, le soir, elle se plaignit, sans regarder Marie en face, d'être fatiguée et elle monta dans sa chambre plus tôt qu'à l'ordinaire.

On n'avait plus eu de nouvelles de Chenevis, lorsque, un dimanche dans l'après-midi, quelqu'un, poussant la grille d'entrée du jardin, fit retentir la clochette. Marie, accourue à la fenêtre, vit se diriger vers la maison un assez beau garçon à l'air résolu. Il sonna et, la porte ouverte par Clémence, demanda à voir M<sup>lle</sup> Claire Allandier. C'était lui.

Pendant une minute, Marie Bonifas fut éperdue. Des idées folles lui passèrent en tête. Il allait se jeter sur Claire, l'emmener... Elle songea un instant à se sauver dans sa chambre avec elle et s'y

barricader. Brusquement, avec le geste de quelqu'un qui accepte la lutte, elle donna l'ordre de le faire entrer.

Le visiteur, qui pensait sans doute trouver Claire Allandier à la cuisine, marqua une hésitation lorsqu'il se trouva au seuil du salon, en présence des deux femmes. Il fit un salut puis avança gauchement sur le parquet glissant. Marie Bonifas, debout au milieu de la pièce, lui tendit la main sans aucun trouble apparent et le fit asseoir.

C'était un garçon dont la taille moyenne, les gros os réguliers, le front bas, indiquaient l'origine campagnarde ; mais on voyait à quelque chose d'assuré, de dur même, dans sa physionomie, qu'il s'était mêlé au peuple des villes.

Après avoir tourné une phrase d'excuse, il regarda Claire et dit :

— Je suis venu te voir, Claire... Alors, la santé n'est pas bonne ?

Claire, lorsqu'il était entré, était devenue très pâle et lui avait dit bonjour d'une voix imperceptible. En réponse à sa question, elle secoua la tête, remua les lèvres comme si elle ne pouvait desserrer les dents, et sourit d'un sourire forcé.

— Oh ! elle va mieux maintenant, dit vivement Marie. Mais que d'inquiétudes elle nous a données !... Songez — reprit-elle en rapprochant son fauteuil du siège de Chenevis — qu'elle a eu d'abord une pneumonie grave, très grave ; je le sais, car c'est moi qui l'ai soignée. Fièvre, délire et tout...



Ensuite, ayant à peine repris son travail, elle a eu une rechute.

— Elle n'aurait pas dû s'y remettre si tôt, murmura Chenevis. On n'a pas le droit de forcer comme ça une femme qui est malade.

— Mais je crois bien... dit Marie avec un grand geste d'approbation. C'est ce que j'ai voulu faire comprendre aux dames de l'ouvroir. Mais, voyez-vous, il y a certaines personnes avec lesquelles on ne peut pas s'entendre. Inutile de discuter. Aussi, le docteur m'ayant dit qu'il lui fallait avant tout un long repos, quand j'ai vu que là-bas on hésitait à le lui accorder, que ces dames faisaient des manières, etc..., j'ai pensé : « Il y a chez moi une chambre libre, un jardin où l'on respire mieux que dans un atelier de couture... qu'elle en profite. »

Chenevis, le regard fixe et comme noyé, l'écoutait. On sentait que cette explication sans phrases et l'accent chaleureux de Marie le touchaient au cœur. Sa figure se détendit. Il hocha la tête. « Ah ! c'est bien, ça... c'est bien », lisait-on dans ses yeux candides.

— Mais il faut qu'elle se soigne, reprit Marie. Défense de sortir quand le temps est mauvais. Aucune fatigue, aucune imprudence...

— Bien sûr, bien sûr, pas d'imprudence, répétait docilement Chenevis.

La conversation s'arrêta un instant. Claire qui cousait ou feignait de coudre, restait silencieuse.

— Et alors, vous voilà sorti du régiment ? de-

manda Marie. Pas trop de mauvais souvenirs ? J'ai beau avoir eu un père commandant — elle appuya sur ces mots — je comprends qu'on soit content d'avoir fini.

— Il y a du bon et du mauvais, dit Chenevis. Il y a des moments où l'on vous fait enrager, mais plus tard on n'y pense plus.

Et il se mit à parler de son temps de soldat. Son récit, trop minutieux, était maladroit et obscur. Mais il ne s'en apercevait sans doute pas, car il s'animait, riait et repartait de plus belle après chaque histoire.

Marie le laissait aller. Une curieuse expression se montrait sur son visage : du mépris, de l'ironie, un air de victoire. Le trouble qu'elle avait éprouvé au moment d'affronter cet homme avait disparu. Il paraissait si peu redoutable ! Elle se tourna vers Claire et, d'un coup d'œil, jugea tout ce que celle-ci, dont la situation avait changé depuis trois ans, pensait de son ancien fiancé.

Chenevis continuait de parler. A un moment, comme il racontait une chute faite par le colonel pendant les grandes manœuvres, il éclata d'un gros rire et se frappa bruyamment la cuisse. Un peu confus, il regarda successivement la figure des deux femmes. Alors son front se rembrunit et il s'arrêta.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ? demanda Marie qui paraissait craindre les silences.

Ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau discours. Il rentrait à l'imprimerie où il travaillait aupara-

vant. Petit emploi, mais bon métier, déclarait-il. Pas beaucoup de concurrence. Plus tard on peut s'établir à son compte.

— C'est très bien, très bien, répétait Marie en tapotant des doigts le bras de son fauteuil. Puis, tournant la tête, elle demanda : « Vous n'êtes pas fatiguée, Claire ? »

A ces mots, Chenevis ébaucha poliment un mouvement pour se lever.

— Vous boirez bien un verre de vin avec un biscuit avant de partir, lui dit Marie, qui se souleva aussi de son siège.

Il refusa par quelques paroles obscures et se mit debout. Il resta immobile un moment, les mains cachées à l'intérieur de son chapeau, et dit enfin :

— Alors voilà... maintenant je vais partir... Voilà.

Il s'approcha lentement de Claire et lui donna une forte poignée de main tout en posant sur elle un regard profond. Claire ne releva la tête qu'une seconde. La même pâleur, le même sourire forcé, étaient sur sa figure.

Marie le reconduisit. L'homme restait silencieux. Il baissait la tête et paraissait chercher ses pensées ; il était comme maté. Elle le regardait à la dérobée. « Il ne reviendra plus », pensait-elle, soulagée, heureuse, savourant son triomphe. Elle voulut rendre ce triomphe plus certain encore, et, arrivée dans le vestibule, tout en le dirigeant insensiblement vers la porte, elle lui dit :

— Les visites fatiguent toujours un peu les

malades. Dans l'intérêt de sa santé, il vaut mieux qu'elle n'en reçoive pas, vous comprenez...

Chenevis sentit qu'on le chassait, qu'on le chassait d'une manière définitive. Il s'arrêta brusquement. Ses paupières battirent. Il pensa soudain qu'il n'avait rien fait de ce qu'il avait décidé en venant ; il n'avait même pas pu causer avec Claire. « L'autre s'est moquée de moi, elle m'a empaumé », se dit-il en relevant la tête et en regardant Marie. A cette idée une rage soudaine s'empara de lui. Les muscles de ses mâchoires se mirent à trembler ; sa lèvre inférieure vint en avant. Il se retourna vers Marie Bonifas, l'envisagea bien en face, et, la tenant sous ses yeux comme dans un étau d'acier, il dit d'une voix brutale et sourde :

— Alors, c'est vrai ce qu'on dit ?

La surprise fut telle que Marie Bonifas balbutia, comme étourdie par un coup :

— Quoi ? Quoi ?... Qu'est-ce que vous...

Elle n'acheva pas. Sa gorge sèche ne laissait plus passer la voix.

— Hein ! c'est vrai ? répéta Chenevis lentement, sans faire un pas mais en avançant la figure vers elle.

Marie voulut reculer, se détourner, fuir, mais les yeux de l'homme, qu'elle ne pouvait arracher des siens, la maintinrent immobile. « A droite ou à gauche, ils me suivront », songeait-elle, comme paralysée.

Enfin Chenevis libéra son regard.

— Ah ! quelle saleté tout de même, dit-il sur un ton grave et désespéré.

— Vous êtes un misérable, souffla Marie d'une voix brisée, vous insultez deux femmes qui ne peuvent se défendre.

Chenevis la regarda. Sa colère paraissait tombée, ou, du moins, mêlée de chagrin. Il balança tristement la tête, ouvrit la porte et sortit.

Marie resta seule. Elle était blême et tremblait. Elle murmura :

— Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai...

Dans le vestibule dallé, aux parois nues, ce chuchotement résonna d'une manière théâtrale et fausse ; et Marie en eut conscience. Bien que sa frayeur n'eût plus de raison d'être maintenant, elle se sentit très faible, courba la tête, et dut s'accrocher des mains à la rampe de l'escalier. Au bout d'un moment elle releva les yeux et crut se cogner contre une figure. C'était son propre visage qu'elle apercevait dans la boule de cuivre ornant le pied de la rampe ; mais ce visage offrait des traits déformés, bizarres, vraie face de monstre plutôt que face humaine. Elle ferma les yeux, refusant de voir.

Quand elle rejoignit Claire, elle avait repris extérieurement tout son calme, mais une foule de pensées l'agitaient. Claire avait-elle entendu la scène du vestibule ? Et, même sans cela, quel effet avait produit sur elle la visite de Chenevis ? Comment fallait-il lui en parler ?

Elle la retrouva au même endroit, les mains

croisées sur son ouvrage. Le jour finissant, la pièce était plongée dans l'ombre. Marie, désireuse d'examiner ses traits, prit le prétexte de remettre une chaise en place pour tourner autour d'elle. Claire resta immobile.

— Mais on n'y voit plus. Il faut allumer la lampe, dit Marie d'une voix qui, à force de naturel, retentit singulièrement même à ses oreilles. Elle continua, essayant de plaisanter :

— Voulez-vous bien ne pas coudre dans l'obscurité. Tous vos points seront de travers.

Et d'un geste affectueux elle effleura son épaule.

— Laissez-moi, répondit Claire sur un ton qu'elle n'avait jamais employé mais que Marie devait entendre souvent par la suite.

Et, sans ajouter une parole, elle se leva et s'en alla dans sa chambre.

Elles ne reparlèrent jamais de cette visite ni de Chenevis. Mais cette réticence même créa entre elles une sorte de gêne. Il arrivait qu'au milieu de leur conversation un silence se produisait brusquement. Le même mot avait fait jaillir dans leur esprit le même souvenir. « A-t-elle entendu Chenevis ? Est-ce qu'elle pense encore à lui ? M'en veut-elle ? » se demandait Marie en regardant les yeux rêveurs de sa compagne et son front obstiné.

Par un autre côté, quelque chose de mal assuré, de factice, s'introduisit dans leurs rapports au lendemain de cette scène. Troublée par les accusa-

tions de Chenevis, Marie s'efforça de modérer ses sentiments envers Claire et surtout de les dissimuler. Elle s'observait à tout instant. Mais elle le faisait mal. Par exemple, au milieu d'un tendre mouvement, elle s'arrêtait et se reprenait. Ou bien, devant la servante, elle feignait d'être excédée par la présence de Claire.

— Allez donc voir ce qu'elle veut, disait-elle à Clémence lorsque Claire avait sonné.

Et cependant elle brûlait de courir elle-même vers son amie et de la servir.

Lorsqu'elle se trouvait sous le regard d'un étranger, elle composait son attitude avec plus de soin encore. Le docteur ayant recommandé que Claire fit de l'exercice, les deux femmes sortaient ensemble chaque jour. Marie avait fixé à midi l'heure de ces promenades, en raison de la température, mais aussi parce que c'était l'heure où toute la petite ville déjeunait. Elles prenaient les rues les plus désertes, se hâtaient vers les prairies qui sont au pied des remparts, mais souvent, malgré ces précautions, elles se heurtaient à quelque passant qui les reconnaissait et les observait avec curiosité. Aussitôt, Marie s'écartait de Claire, affectait des façons dégagées, lui tenait à voix haute des propos insignifiants, irrépréhensibles ; et de même que des criminels se trahissent parce qu'ils se disent trop souvent « n'ayons pas l'air coupable » et qu'ils affichent des scrupules suspects, les deux femmes se montraient au passant sous une appa-

rence déguisée, équivoque, qui achevait de les compromettre.

Mais bientôt ce fut en elle-même et non dans le jugement des autres que Marie trouva sa principale inquiétude. Ces rumeurs qu'elle entendait gronder sur son passage et qui avaient provoqué primitivement sa surprise autant que son indignation, soulevaient maintenant de tout autres échos en elle. Marie avait beau se répéter, comme dans le vestibule : « mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai », elle avait beau établir clairement la pureté de ses actes, elle sentait au fond de son être quelque chose de mouvant, de trouble, qui glissait et échappait à ce contrôle. Alors, à ces moments — et plus tard combien de fois la vit-on ainsi ! — elle restait immobile, revoyant passer devant ses yeux fixes des images de Reine, de Geneviève, et une foule de souvenirs qu'elle s'étonnait d'avoir conservés.

Un autre hiver passa, plus rigoureux que le précédent ; puis un printemps ingrat, au cours duquel de violentes giboulées saccagèrent, sitôt écloses, les fleurs des arbres fruitiers tout autour de Vermont.

Claire avait remaigri en ces quelques mois. Sans violentes crises, une petite toux s'était installée dans sa poitrine. Elle se plaignait parfois de respirer mal, d'avoir la tête brûlante.

Vers le mois de mai, le docteur Jacqueline vint la



voir, ainsi qu'il faisait périodiquement. Quand il sortit de la chambre après l'avoir auscultée, il prit à part Marie Bonifas. Sa physionomie était plus déterminée qu'à l'ordinaire.

— Mademoiselle, il faut que vous sachiez la vérité. Mademoiselle Allandier est gravement, très gravement atteinte.

— Mais... mais, qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Marie d'une voix entrecoupée.

— De nouveau ?... Rien », fit le docteur. Il toucha d'un doigt sa poitrine. « Le même mal progresse, voilà tout ».

— Que faire, docteur, que faire ? demanda Marie plaintivement. Elle ne commet aucune imprudence, jamais... conseillez-moi.

Le docteur Jaqueline lui cita le nom d'un spécialiste à Paris, lui parla d'un séjour dans un pays salubre, la Suisse ou le Midi... Marie entendait ces paroles comme au travers d'une cloison. Ses oreilles bourdonnaient ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— La guérison n'est pas impossible, conclut-il.

— Ah ! docteur... soupira Marie en joignant les mains.

Il remarqua ce mouvement passionné.

— Mais il ne faut pas seulement que Mademoiselle Allandier ne commette aucune imprudence, il faut qu'elle évite toute fatigue, qu'elle se garde de tout ce qui peut user ses forces...

Soit par conscience professionnelle, soit par le sentiment moins noble de prendre une revanche,

le docteur Jaqueline avait pesé distinctement sur les derniers mots et regardé Marie Bonifas dans le blanc des yeux.

Marie ne repartit rien, ne fit aucun mouvement de révolte. Que lui importait en un tel moment l'opinion des autres !

## CHAPITRE HUITIÈME

— Regardez, Claire... Ce sont des oursins. C'est drôle, n'est-ce pas ? Et il paraît que la chair se mange, qu'elle a même très bon goût. Dans l'autre panier il y a des oranges, mais de quelle couleur ! Rouge sang... Je n'en ai jamais vu de pareilles. Et puis, tenez, j'ai cueilli pour vous quelques belles branches de mimosa.

Et Marie Bonifas, ayant posé à terre les deux paniers, tendit les fleurs à Claire.

Elle se tenait au seuil d'une véranda, entre les deux poutres qui formaient l'entrée. Elle était vêtue d'une robe bleue, d'un corsage de grosse soie bise, et chaussée de sandales blanches. Un large chapeau de paille, à la mode des paysannes de Provence, couvrait sa tête. Derrière elle on voyait une plage de galets, puis, au fond, mais très rapprochée, la mer. Un vent léger détournait les sarments enroulés autour des poutres. La mer était calme et scintillait de partout. Il était midi.

Claire, assise, presque allongée, dans un fauteuil sur la terrasse, regarda les oursins, les oranges ;

elle prit les branches de fleurs, les enfonça à moitié sous la couverture qui enveloppait ses jambes, et laissa retomber la main.

— Encore une belle journée. Regardez : pas un nuage, s'écria gaiement Marie, levant le visage vers le ciel.

Claire imita le mouvement de Marie, mais, incommodée par la lumière, elle plissa les pommettes et abaissa les paupières.

— Vous vous trouvez bien sur le nouveau fauteuil ? demanda Marie. Vous ne voulez pas un autre coussin ?

Les paupières closes, Claire, sans remuer les lèvres, fit successivement deux signes de tête en sens différents.

— Je vais voir où en est le déjeuner de Clémence. Les gens du pays, avec leur patois, lui font perdre la tête. Ce matin j'ai dû acheter moi-même notre pot-au-feu. Elle ne savait comment s'en tirer.

Et Marie se dirigea vers la cuisine.

Depuis un mois, Marie Bonifas s'occupait ainsi tantôt au village, tantôt à l'intérieur de la maison. Lorsqu'elle cessait d'être active, son esprit n'était pas pour cela en repos, car elle se demandait avec inquiétude si elle avait bien fait de choisir cet endroit, si le climat conviendrait à Claire. Et, le front tourmenté, elle considérait tout le paysage alentour : la baie resserrée, le petit port de pêcheurs niché au fond, et du côté des terres, les vignes et les champs d'oliviers protégés par un amphithéâtre de collines. Oui, c'était bien un tel

endroit que le médecin de Paris avait proposé : une côte abritée, exposée au midi, des soins médicaux proches. Saint-Cadanet, situé à quelque distance d'Hyères, offrait tous ces avantages.

C'était lui, ce médecin, qui avait parlé d'Hyères ; seul propos utile qu'il eût prononcé, du reste. Marie ne pouvait se souvenir de cette visite sans colère. Elle était entrée dans le cabinet de ce grand homme, persuadée qu'il allait examiner Claire selon une méthode nouvelle, lui prescrire un traitement précis... Mais, après avoir posé quelques questions rapides, il avait ausculté la malade comme le docteur Jaqueline le faisait ; puis, ayant rédigé une ordonnance presque identique à celle de son confrère, avait éclairci vaguement un ou deux points ; et peu après, par une manière adroite, irrésistible, avait mis fin à la consultation sans que Marie eût pu l'interroger.

— Voilà bien l'égoïsme des hommes, avait pensé ensuite Marie, tout en aidant Claire à descendre l'escalier.

L'arrivée et l'installation à Saint-Cadanet avait été un soulagement pour les deux femmes, fort embarrassées durant le voyage et les séjours à l'hôtel. Tout de suite, Marie avait loué cette villa, qui était petite, médiocrement meublée, mais dont la position et les murs crépis en rose inspiraient le bien-être et la gaieté.

Et, en effet, les premiers jours, Claire avait retrouvé des forces qui auraient pu faire croire à une guérison subite. La curiosité l'avait ranimée.

Car tout dans ce pays était nouveau pour les deux femmes. La mer, qu'elles n'avaient jamais vue et qui battait presque le pied de leur demeure ; les couleurs du ciel au coucher du soleil ; les plantes bizarres qui poussaient partout dans la campagne et qu'elles reconnaissaient d'après les images des livres. Claire, plus facilement émerveillée que Marie, avait tout de suite, avec une impatience d'enfant, projeté de faire des excursions.

— Nous monterons là-haut, avait-elle dit, le doigt dirigé vers les collines. Et je veux aller dans l'île qui est là-bas. Oui, nous irons dans une île, répétait-elle en battant des mains et en tournant la tête de droite et de gauche comme à un auditoire imaginaire.

Des expressions vives, un peu fébriles, apparaissaient sur sa figure en même temps qu'elle signifiait ces désirs. Et Marie la laissait parler, contemplant avec amour ce visage où la vie affluait de nouveau.

Mais, au milieu de cette contemplation amoureuse, l'instinct maternel perçait bien vite.

— Il faudra voir d'abord le médecin et lui demander son avis, disait-elle.

Et elle fit venir celui de la localité voisine.

C'était un homme jeune quoique un peu poussif. Son visage était rond comme une boule, rasé entièrement, et son teint, rose vif. Il parlait avec un mouvement bonhomme qui se mélangeait à un fort accent méridional.

— Eh ! on ne peut être malade dans notre beau

pays, dit-il en entrant dans la chambre de Claire. Voyez ce soleil, ces fleurs...

Ses yeux, petits et clairs, pétillaient, pleins d'une poésie égayée.

Il examina Claire.

— Encore un peu de bronchite, un peu de bronchite, dit-il avec une expression plus sérieuse mais qui avait du mal à se fixer sur son visage grassouillet.

« Si elle peut faire des promenades ? — reprit-il sur une question de Marie — eh ! je crois bien, mais pas trop longues, et qu'elle soit rentrée au coucher du soleil. Les endroits ne manquent point : la route du bord de mer, et, plus haut, le petit bois de pins avant d'arriver à La Blancade... Il faut la mener là. C'est joli joli...

Ses lèvres, comme il prononçait ces derniers mots, semblèrent goûter un nectar capiteux. Ensuite il se mit à bavarder avec cordialité. Sur la véranda, à la vue des plantes grimpantes, il dit en secouant la tête avec contrariété :

— Ah ! vous avez de la glycine ?... Chez moi elle ne vient guère.

Et après un bon sourire de toute sa figure illuminée par le soleil, il partit, enfourchant une bicyclette dont le nickel étincelait.

Alors, les deux femmes se mirent à explorer la campagne. A chaque promenade elles découvriraient quelque chose. Une fois, c'était une grande propriété, close par un grillage, où l'on apercevait des cactus, des aloès géants, d'autres plantes rares ; elles s'approchaient du grillage comme d'une cage

enfermant des fauves. Une autre fois, c'était un immense champ, labouré et parsemé de fleurs, qui les arrêtaient par des odeurs suaves et puissantes. Elles ignoraient qu'une telle culture existât ; c'était pour Claire comme si elle avait vu le palais en sucre et la rivière de sirop décrits dans les contes de fées. Le long de la mer, elles se réciaient devant un coquillage ou un galet contourné. Pour revenir elles passaient par le port. Des gamins, dont les mollets nus étaient vermeils, étalaient des filets de pêche. Et Claire, en les frôlant de sa jupe, redressait sa poitrine étroite et cambrait la taille. Heureuse, se croyant pleine de force, elle voulait aller jusqu'au bout de la petite jetée ; et là, montée sur un gros cube éboulé, face à la mer, respirant à pleins poumons, elle criait des mots que le vent emportait :

— Guérie, je suis guérie, guérie...

Marie, derrière elle, la soutenait par la taille, haussant ses deux mains vigoureuses mais qui tremblaient.

Une semaine après leur arrivée, un matin, Claire fut prise d'une violente quinte de toux, et un filet de sang vint tacher son menton.

— De la fatigue... la secousse du voyage, prononça le docteur (Marie l'avait fait chercher aussitôt) comme il sortait de la chambre où Claire, affaiblie, très pâle, était couchée. « Laissez-la au lit quelques jours. Qu'elle ne parle pas trop. Ensuite mettez-la sur cette terrasse. Évitez les



promenades. Eh ! oui, elle respire autant de bon air ici ».

Et maintenant Claire passait les journées étendue sur une chaise-longue, regardant la mer avec des yeux abattus et effrayés.

Marie faisait de son mieux pour la remonter. Elle dissimulait son inquiétude, inventait des jeux, plaisantait. Elle avait acheté une chèvre afin que Claire pût boire du lait frais ; et cette chèvre, elle l'avait surnommée « la comtesse », trouvant une ressemblance entre la tête maigre, ridée, ornée de poils blancs, et la figure de M<sup>me</sup> de Fombert. La moquerie ayant fait rire Claire, qui n'aimait pas M<sup>me</sup> de Fombert, Marie allait au jardin et poursuivait la chèvre en frappant des mains. L'animal se mettait à bondir tout autour du piquet.

— Regardez, Claire, criait Marie, la comtesse qui fait des cabrioles. Ah ! nous te tenons maintenant, ma vieille, attends un peu...

Et la grosse fille, voyant qu'elle amusait Claire, s'abaissait chaque jour à répéter cette bouffonnerie.

A vrai dire, jouer ce rôle lui coûtait peu, tant il y avait en elle exubérance d'ardeur depuis qu'elle vivait dans ce pays. Le soleil et l'air marin l'excitaient si bien qu'il lui fallait sans cesse crier, remuer, marcher, se livrer à quelque gros travail.

Ainsi agissait-elle, sans s'apercevoir, au début tout au moins, de l'effet produit sur sa compagne par cette activité joyeuse. Claire, avec des yeux sournoisement irrités, la regardait aller et venir

autour de sa chaise-longue. « Elle ne peut donc pas rester en place », songeait-elle avec envie. Et les dents serrées par la mauvaise humeur, elle lui répondait à peine, feignant d'être lasse. Peu à peu, ce sentiment d'irritation devint trop vif pour être dissimulé. Elle préféra les soins de Clémence à ceux de Marie, puis elle se plaignit de ne pouvoir dormir dans la journée, comme le docteur l'avait recommandé, parce que Marie faisait trop de bruit dans la maison.

— Allez faire une promenade, allez... lui disait-elle après le déjeuner avec un geste qui la chassait.

Marie obéissait. Elle se dirigeait généralement vers La Blancade. C'était un promontoire qui fermait d'un côté la baie de Saint-Cadanet et qui devait son nom à la couleur crayeuse de sa falaise. Elle atteignait le sommet par des sentiers escarpés ou même en avançant à travers des broussailles qui la déchiraient. Parfois elle devait aussi lutter contre le mistral qui soufflait avec violence sur les pentes ; elle se tournait contre le vent, l'affrontait, cherchait à le saisir comme à bras-le-corps. Une fois arrivée au sommet, elle jetait des cris et courait jusqu'au bord de la falaise. Excitée par la course, enivrée par l'air vif, elle haletait et cependant brûlait de recommencer. Mais son regard parcourait au loin la baie ; elle apercevait la minuscule maison aux murs roses. Alors elle s'arrêtait soudain, et c'était une autre exaltation, d'autres cris, qui soulevaient sa poitrine.

— Que faire pour qu'elle guérisse ? disait-elle. Qui prier ?

Elle se sentait honteuse de sa propre vigueur, de ce sang trop vif qui se précipitait dans ses artères ; elle tendait les bras comme afin de l'offrir à la malade.

— Claire, mon aimée, le veux-tu ? criait-elle.

Plus d'une fois, comme elle se penchait sur le garde-fou et regardait en bas, elle fit à un dieu inconnu la promesse sauvage de sauter dans la mer si Claire était sauvée.

Elle se calmait peu à peu et redescendait vers Saint-Cadanet. Elle ne manquait jamais de rapporter à Claire une brassée de fleurs et de feuillages. Mais lorsque la malade entendait son pas vigoureux sur le seuil de la maison, lorsqu'elle voyait ses joues rougies au plein air, elle pinçait les lèvres et détournait la tête.

— Par où avez-vous donc passé ? disait-elle avec un ricanement et tout en montrant du doigt la robe de Marie, salie et froissée. Et puis vous êtes toute décoiffée. Si je vous avais rencontrée sur la route, vous m'auriez fait peur... Oh ! vous m'avez encore rapporté ces fleurs qui sentent si fort... Vous pouvez les jeter.

Pendant le dîner, Marie se laissait aller à raconter sa promenade. Claire se taisait. Au bout d'un moment elle repoussait son assiette.

— Je n'ai pas faim ce soir, disait-elle avec une mine de dégoût.

Marie, se rappelant les prescriptions des médecins.

la suppliait de manger. Elle refusait. Ses mâchoires minces se contractaient comme chez un enfant qui va pleurer.

— Mangez, vous qui n'êtes pas malade, mangez donc, lui disait-elle.

Marie, qui sentait le reproche, devenait confuse, et, prétendant que la promenade lui avait coupé l'appétit, écartait le plat à son tour.

Mais ensuite, la nuit, elle était réveillée par une faim furieuse et, tandis que la maison dormait, elle allait en chemise à la cuisine et prenait dans le garde-manger une grosse tranche de viande qu'elle dévorait.

A mesure que la santé de Claire déclinait, sa nature, si douce et si pure naguère, laissait voir toutes sortes d'aspérités et de laideurs, comme un bassin tari étale sa boue. Par sa façon de juger les choses, par des expressions triviales qui étaient inusitées chez elle mais dont on sentait bien les racines profondes, on découvrait son origine vile, son passé d'enfant qui avait grandi dans la misère. Elle se replaçait à ce rang d'elle-même et rejetait avec une espèce de joie tout ce qui l'en avait sortie pendant quelques années.

Ce n'était plus seulement à la compagnie de Clémence, la cuisinière, qu'elle se plaisait. Tous les matins passait sur la plage une fille jeune encore, mais à la figure flétrie et au pas traînant, qui colportait de maison en maison des fruits et du poisson. Les pêcheurs du village, qui la connaissaient bien, l'appelaient et plaisantaient avec elle. Et tous les

matins, cette fille, accueillie par Claire malgré les prières de Marie, s'arrêtait devant la terrasse et bavardait avec elle. Des pêcheurs occupés à parer leurs filets la hélaient.

— Oh ! ma *quique*, tu embarques avec nous ?

L'autre, se tournant vers eux, leur répondait en patois quelque chose qui les faisait rire. Puis elle disait à Claire avec un haussement d'épaules :

— Ah ! ils ne me font pas peur, les hommes ! Je suis née dans le quartier réservé à Toulon et j'en ai vu d'autres.

Claire, prenant un ton presque aussi canaille, la questionnait et lui faisait des confidences.

— Ah ! bien, chez nous, c'était la même chose — lui dit-elle une fois après que l'autre lui eut fait un triste récit de son enfance — quand mes parents se disputaient, c'était toujours sur moi que ça retombait. Va te coucher, qu'ils me disaient... parce que c'était surtout le soir que ça chauffait entre eux. Et je me sauvais sans demander mon reste.

Marie, qui se trouvait à la fenêtre de la chambre au même moment, surprit ces phrases. Malgré un mouvement pour ne plus entendre, tant ce ton et ces mots lui étaient pénibles, elle fit attention à la suite.

— Et même après, continua Claire, une fois mon père mort, aïe, aïe, qu'est-ce qui m'arrivait quand je revenais de l'école avec de mauvaises notes !

Alors Marie, à ce mot d'école, se souvint de ce que Claire lui avait raconté autrefois sur son en-

fance, comment elle lui avait décrit la maison voisine de l'hospice, la mort de son père, le retour de sa douleur devant l'alphabet... « Ce sont les mêmes choses, les mêmes événements », se dit-elle. A la pensée que Claire les voyait ainsi aujourd'hui, elle soupira, mesurant le changement qui s'était accompli chez sa compagne. Mais ce qui la frappa surtout fut de reconnaître que ces images pures et gracieuses pussent se décomposer de la sorte et s'accorder si justement avec d'autres images grossières et laides. « Sans doute en est-il de même pour bien des choses que nous croyons pures », se dit-elle, « seulement nous l'ignorons ».

Marie essayait de faire revivre chez Claire les qualités qu'elle lui avait connues naguère. Lorsque, le soir, elle la voyait tomber dans ces silences horribles où se retranchent les malades à l'approche de la nuit, elle s'ingéniait à l'égayer. Elle tentait de renouer les entretiens tendres et joyeux qu'elles avaient à la même heure dans l'atelier de l'ouvrage, elle lui parlait de Vermont et des gens de là-bas, l'amusait par de petites moqueries sur les uns et les autres. Mais c'étaient des tableaux dangereux. Ils touchaient à tant de choses laissées nécessairement dans l'ombre par les deux femmes que cette conversation était plus gênante que le silence. Marie s'en apercevait et s'écriait alors :

— Mais c'est le passé, tout cela. Pensons plutôt à l'avenir.

Et elle faisait passer devant les yeux de sa compagne des images séduisantes, formait des projets

à lointaine échéance afin de lui prouver qu'elle ne l'abandonnerait pas... Alors elle était interrompue.

— Ah ! ouiche, c'est bon pour vous autres, toutes ces combinaisons... disait Claire, sans qu'on sût si par « les autres » elle entendait les êtres bien portants ou les riches.

Comme elle sentait de jour en jour son mal s'aggraver — car elle souffrait maintenant et était prise d'étouffements qui l'obligeaient à tenir la poitrine toujours repliée — son aversion pour Marie redoublait. Les gens du peuple disent souvent d'une fille en mauvaise santé « qu'elle languit et qu'il lui faudrait un mari ». Claire faisait d'instinct ce raisonnement. Elle s'imaginait que si elle avait épousé Chenevis ou un autre, elle aurait été guérie. Elle s'était butée à cette idée. Lorsque Marie lui apportait un médicament nouveau, elle murmurait avec un haussement d'épaules que « ce n'était pas cette fiole qui lui ferait du bien », voyant en pensée, comme seuls remèdes, les soins d'un ménage, des enfants à nourrir, la soupe à préparer pour le mari rentrant du travail. Aussi, loin d'éprouver de la gratitude envers sa bienfaitrice, elle lui attribuait obscurément tous ses maux. Ses regards, lorsque Marie s'approchait d'elle et la touchait, n'étaient plus seulement chargés de haine mais d'une crainte superstitieuse.

— Allez-vous-en, laissez-moi, criait-elle en frissonnant.

Parfois, si Marie insistait par l'intérêt de sa santé,

elle était prise de sanglots qui secouaient sa poitrine et dégénéraient en toux.

— Vous voyez, voilà ce que vous faites, disait-elle ensuite, tournant vers Marie un visage épuisé, dont la seule force semblait être la haine.

Alors Marie, le cœur déchiré par ces scènes, ne la contrariait plus en rien. Elle passait rapidement, avec un regard timide, dans la pièce où se trouvait Claire et ne lui imposait plus ni sa présence ni ses paroles. Il y avait entre elles des brouilles qui duraient plusieurs jours jusqu'au moment où une nouvelle crise et la visite du médecin les obligeaient à un rapprochement. Elles ne prenaient plus la peine de dissimuler ces brouilles devant Clémence. La vieille domestique, comme elle les servait à table, ne comprenait pas ce silence bizarre. Et elle pensait malgré elle aux drôles de questions que lui avaient posées autrefois certaines gens de Vermont.

Assurément, si quelqu'un de ces curieux avait pu observer Marie Bonifas et Claire Allandier à Saint-Cadanet, il n'eût pas manqué de se méprendre davantage encore sur cette singulière liaison coupée de scènes et de raccommodements. Et si, par hasard, une autre personne, plus bienveillante, eût protesté, il aurait pu répliquer, en lui montrant les deux compagnes masquées à demi par les glycines de la véranda :

— Mais regardez-les donc... il n'y a qu'à voir leur figure.

Et c'était vrai. Elles portaient sur leur visage même des signes qui les condamnaient. L'idée que



les autres se font de nous, agit souvent, lorsque nous en avons conscience, sur notre physique. L'homme qui se répète : « le monde pense de moi ceci », finit, qu'il le veuille ou non et quelquefois en raison de sa ténacité à s'en distinguer, par emprunter insensiblement certains tics et certains traits extérieurs de ce faux personnage. Ainsi, l'expression tout à la fois énergique et tourmentée qui se lisait sur les traits masculins de Marie Bonifas, rappelait — pourquoi ne pas l'écrire ? — l'expression d'un amant qui souffre. Et l'autre, la créature taciturne, dont les lignes amaigries avaient maintenant quelque chose d'anguleux, dont le visage naturellement pâle, exposé depuis peu au soleil, était coloré d'une teinte artificielle, apparaissait à côté comme une maîtresse de contrebande, épuisée par le plaisir.

L'été vint, l'été des pays méridionaux, qui, par sa lumière dévorante et ses odeurs grossières, exaspère les sens. Souvent, au plus fort de la journée, à l'heure où l'on voit l'air se mouvoir en ondes, Claire ressentait une telle vibration des nerfs que sa lèvre se mettait à trembler et que son front se couvrait en un instant de gouttelettes. D'une voix sans force elle appelait... Et si c'était Marie qui accourait la première et lui tendait le flacon de sels ou un linge trempé dans de l'eau fraîche, aussitôt, malgré sa faiblesse, elle poussait le cri terrible : « Laissez-moi, laissez-moi », comme si les

sueurs de l'agonie l'eussent moins effrayée que la souillure de ces mains.

Marie, ainsi écartée, remontait dans sa chambre. La chaleur, sous le toit brûlant, était suffocante. Elle aussi ressentait dans tout son être une sorte d'exaspération douloureuse. Elle poussait de violents soupirs, agitait la tête et les bras, parlait à voix haute. Puis, craignant que le bruit de ses mouvements ne parvînt jusqu'à Claire, elle allait fermer les volets, s'asseyait et restait sans rien faire, trop accablée pour prendre un ouvrage ou un livre. Alors, une foule de souvenirs se glissaient dans son esprit inoccupé. La chaleur la faisait penser à certains étés tels que celui-ci, l'un à Vermont deux ans plus tôt, un autre du vivant de son père, puis un autre encore, et par ces échelons elle remontait bien loin, jusqu'aux deux mois de vacances passés à l'institution Jeanne-d'Arc. Il lui arrivait aussi d'évoquer le souvenir de sa mère, morte (elle ne connaissait que la date de son dernier jour lue sur l'acte de décès) en Algérie au mois de juillet. Le malaise que nous éprouvons toujours lorsque nous nous heurtons au mystère de notre hérédité, venait augmenter le flottement de sa pensée. D'autres sensations ramenaient d'autres souvenirs. Cette même odeur de sapin surchauffé, où donc l'avait-elle sentie ? Ah ! oui, dans l'atelier de menuiserie, à la Cité blanche. Une année, elle y avait travaillé pendant tout le mois d'août. « Oh ! Marie, comment restez-vous ici ? *It's like a hot-house...* » Et elle revoyait, appuyée contre

lé vantail, de la porte, Elsie, venue à sa recherche.

Une demi-obscurité favorisait cette rêverie. Le jour n'entrait dans sa chambre que par deux ouvertures, en forme de cœur, pratiquées dans les volets et qui reproduisaient sur le plancher deux autres cœurs lumineux. Marie, les paupières appesanties par les visions, tombait dans un vague assoupissement. Parfois, dans l'ombre, sans rouvrir les yeux et dirigée, eût-on dit, par les idées d'un songe, elle dégrafait à tâtons le haut de sa blouse. L'étoffe blanche tranchait sur sa peau colorée et sans finesse.

Après de telles journées, Marie, reposée par la sieste et n'ayant point de sommeil, se couchait tard. Alors que Claire dormait déjà, elle sortait de la maison et allait s'asseoir sur les galets, face à la mer. En cette saison, il n'y avait pas plus de nuages la nuit que le jour, et la splendeur des étoiles, traversant une atmosphère limpide, rendait visible tout le paysage. Marie Bonifas était seule sur la grève ; le promontoire blanc brillait au loin devant ses yeux. La nuit marine, profonde et toute chargée d'un son cadencé, soulevait en son esprit, qui ne s'était jamais aventuré bien loin dans le monde des idées, une multitude d'interrogations. Prise d'une sorte de recueillement prophétique, elle se penchait sur sa propre nuit :

— Que suis-je ? se demandait-elle. Pourquoi sur ce point de la terre, au bord de cette mer ?... Que deviendrai-je ? Qu'arrivera-t-il dans ma vie ?...

Cette dernière question, qu'elle se répétait sou-

vent, la faisait frissonner. Car elle était à l'âge où l'avenir cesse d'apparaître comme une route variée, fertile en surprises, au cours de laquelle mille hasards et notre propre fantaisie peuvent modifier nos sentiments. Elle avait vingt-huit ans. Déjà un épi de cheveux blancs se montrait à sa tempe gauche. Et cependant que s'était-il produit dans sa vie depuis sa dix-huitième année ? En quoi avait-elle changé ? Non, non... maintenant, au contraire, elle comprenait que c'est nous-mêmes qui composons notre avenir mais par nos habitudes et non au gré de notre fantaisie ; une fois un certain faisceau formé nos moindres actes ne font que le grossir. Elle se rendait compte qu'il y avait désormais en elle quelque chose d'immuable ; que tous ses sentiments, sentiments d'espoir, d'amour, d'aversion, naîtraient suivant des circonstances invariables. Qu'arriverait-il dans sa vie ? « Mais ce sera toujours ainsi », se répondait-elle, regardant la mer former et reformer ses mouvements... « Toujours... toujours », répétait-elle à intervalles réguliers, accordant machinalement le son de ces paroles au bruit des galets repris par les vagues.

Le mois d'août, malgré quelques bourrasques, fut sec et brûlant. Nulle fraîcheur ne venait de la baie, où la surface de la mer semblait pétiller. Dans la campagne, les routes étaient couvertes d'une épaisse poudre blanche qui salissait les haies et les arbres. L'herbe jaunissait et mourait, décou-

vrant une croûte terne et fendillée. Dans tous les villages l'eau manquait.

Un jour vers midi, une fumée parut sur une colline ; le feu avait pris dans les broussailles. On vit le nuage s'étendre, grossir, puis, un coup de vent ayant passé sur la baie le même jour, d'autres tourbillons de fumée s'élevèrent sur les flancs des autres collines. Pendant une semaine l'incendie se propagea parmi les terres incultes qui dominaient Saint-Cadanet.

Séparé de ces lieux par une large étendue de vignobles et de champs d'oliviers, le village était hors de l'atteinte du feu, mais il était presque encerclé. Les premiers jours, des arômes agréables, dégagés par les arbres résineux et les plantes aux essences fortes, vinrent flotter dans l'air. Des courants brûlants circulèrent. Ensuite, une âcre odeur de végétation calcinée se répandit partout, rabattant les émanations de la mer. On étouffa. Une fine couche de cendre se posa jusqu'au dedans des maisons. Les communications vers l'intérieur de la campagne devinrent difficiles. Une nuit, les gens de Saint-Cadanet entendirent sonner les cloches de l'église. Les flammes se portaient vers une ferme située au pied des collines, et il fallait y envoyer des secours. Marie et Claire, réveillées, montèrent sur la terrasse de leur maison. Les pentes des collines, couvertes de lueurs rougeâtres qui perçaient et la nuit et la fumée, formaient au loin un immense amphithéâtre en feu. Plus près on voyait un brasier très vif — c'était un

bois de chênes-lièges — et à côté le bâtiment menacé, un mas dont les murs, peints en jaune ou éclairés par des reflets, jaillissaient entre deux sombres rangées de cyprès. De grandes traînées rougies se montraient dans le ciel. Depuis plusieurs jours Claire n'avait pas adressé la parole à sa compagne. Toutefois, cette nuit-là, confusément effrayée par l'appel des cloches et le spectacle de l'incendie, elle consentait à rester auprès d'elle. Les deux femmes, surprises au milieu du sommeil, les cheveux défaits, avaient jeté une couverture, la même, sur leurs épaules. Et, côte à côte et désunies, elles regardaient flamber autour d'elles cette terre damnée.

Le lendemain, une saute de vent ayant amené de gros orages, le feu décrut et s'éteignit en peu de jours. Débarrassées des fumées, les pentes des collines reparurent, mais on n'y distingua que des bosses rocheuses et des troncs morts. Ensuite l'eau revint dans les lits pierreux qui descendaient vers la mer. L'automne s'annonça humide.

Quelques semaines plus tard, Claire prit froid, et le docteur lui prescrivit de ne plus se tenir sur la véranda.

— C'est que notre air est vif, dit-il avec une pointe de fierté, comme un père parle de son petit diable de fils.

Alors Claire ne se leva plus de son lit ; et ce fut peu après qu'un changement extraordinaire se produisit. Sa douceur, sa modestie, sa poésie enfantine, reparurent. On eût dit que sa chair avait eu

recours, afin de combattre le mal qui la détruisait, à ce qu'il y avait de plus vivace en elle, à des forces primitives et brutales qui, tels de mauvais remèdes, excitaient sans guérir. Maintenant, ces forces inutiles s'étaient résignées ou épuisées à leur tour, et Claire, arrivée à la dernière nuance de la vie, était apaisée.

Couchée dans un grand lit où son corps trop menu ne se dessinait même pas, remuant à peine la tête, elle suivait des yeux les mouvements de Marie ou de Clémence, comme les enfants suivent des yeux les pas des grandes personnes. On ne voyait plus sur ses prunelles ces éclairs aigus formés par l'envie, car chaque jour ses désirs fondaient avec l'existence de son corps.

Ainsi elle appelait Marie et demandait avec une expression coquette :

— Je voudrais deux choses — elle levait successivement deux doigts et les frappait d'un doigt de l'autre main — avoir une taie d'oreiller fraîche et manger une belle orange.

Il y avait dans ses propos un mélange de gravité et d'enfantillage. Elle parlait souvent de la mort, mais sans réflexion, avec niaiserie, comme si les réalités n'avaient déjà plus pour elle la même perspective.

— Si je meurs, dit-elle une fois à Marie, je veux être enterrée à Vermont... je n'aime pas le cimetière de Saint-Cadanet.

Il était situé assez loin du port, à flanc de coteau, sur un terrain en pente raide. Claire, la première

fois qu'elle l'avait vu, avait chuchoté en frissonnant :

— On dirait que la terre des morts va glisser.

Un autre jour, elle dit à Marie quelles fleurs il faudrait planter plus tard autour de sa tombe. Elle décrivit l'arrangement qu'elle désirait, une bordure de buis, des pensées aux quatre coins...

— Mais, reprit-elle tristement, ce ne sera pas aussi joli qu'une tombe que j'ai vue dans le cimetière de Saint-Aubier — c'était un village près de Vermont — Il y avait un vase de pierre posé sur une colonne. Et toutes sortes de plantes, des liserons, des clématites, je crois, retombaient du vase... Oh ! comme c'était joli, répéta-t-elle en joignant les mains, comme j'aimerais que ma tombe soit pareille !

Marie, bouleversée par ces propos, haussait les épaules et lui répondait par des démentis et des boutades qui sonnaient faux. Depuis que le caractère de Claire était redevenu tel qu'auparavant, Marie, par une illusion insensée, avait repris espoir. Elle se disait que ce miracle en annonçait peut-être un autre. Et puis, elle sentait en elle une telle détermination de la sauver qu'elle concevait mal qu'une autre force pût mettre sa volonté en échec.

Elle prenait sa revanche et ne quittait plus le chevet de Claire. Elle ne souffrait pas d'être remplacée par Clémence ; au moment où on faisait le ménage, elle portait elle-même la malade du lit à la chaise-longue. Et Claire, trop détachée maintenant des choses charnelles pour ressentir,



en recevant les marques de cet amour manqué, tout ce qu'elle éprouvait naguère, gêne, remords, regret d'un autre amour, ne criait plus : « laissez-moi, laissez-moi », mais s'abandonnait aux bras de Marie, et, la tête penchée, le regard ravi, répondait par un faible enlacement à la robuste étreinte.

Chaque jour elle perdait comme une parcelle de ses forces. Elle était devenue si maigre que l'on distinguait à ses tempes, lorsqu'elle mangeait, tout un mécanisme délicat et compliqué.

Malgré son espoir, Marie s'apercevait de ces signes. Un matin, comme le médecin repartait après sa visite, Marie sortit avec lui et lui fit part de son inquiétude. Elle lui demanda s'il ne convenait pas d'essayer d'un autre climat ; et elle ajouta :

— Dites-le moi, je suis prête à tout.

Elle voulait dire qu'il n'y avait point de sacrifices qu'elle ne ferait. Mais le médecin se méprit sur le sens de ces mots. Il baissa les yeux, hocha négativement la tête et dit :

— Il n'y a plus rien à faire. Elle est perdue, hélas !

Marie fit un bond comme si elle allait lui sauter aux yeux.

— Quoi ?... Mais c'est impossible, dit-elle d'une voix coupée. Vous ne savez pas... Il y a quelque chose à faire... Ailleurs on la guérirait.

Le médecin continua de hocher la tête. Son regard, toujours baissé, tomba sur une fleurette de géranium rouge qu'il avait piquée au revers de son

vêtement. Il passa un doigt sur les pétales et dit à voix basse :

— Elle ne supporterait pas le voyage.

Marie éleva les deux poings vers lui avec un geste de colère.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? cria-t-elle. Pourquoi, quand nous sommes arrivées...

— Elle était perdue déjà, interrompit doucement le docteur. A quoi bon vous le dire ? Qu'auriez-vous fait ?... Au moins cette pauvre demoiselle vit ses derniers jours dans un beau pays tout embaumé. C'est une joie pour elle. Ces fleurs que je lui ai apportées ce matin, vous avez vu comme elle les a prises dans ses bras ?

Sa voix avait une intonation profonde, et son accent méridional, loin de paraître ridicule, donnait à ses paroles une sorte de vérité simple et rustique. Ses doigts passaient et repassaient machinalement et avec lenteur sur les pétales veloutés du géranium. Il releva la tête. Ses petits yeux étaient humectés et semblaient grossis.

Marie, qui l'avait laissé parler, sentit des larmes glisser sur ses joues. Elle fit un geste vers lui et dit avec effort :

— Bien, bien... allez... allez-vous-en...

Il salua, fit quelques pas.

— Attendez, écoutez... cria-t-elle en le voyant s'éloigner.

Et comme il s'arrêtait, elle le regarda d'un air égaré puis reprit :

— Non, non... rien... pardon.

Elle voulut rentrer, mais elle sentit de nouveau les larmes sur son visage. « Il ne faut pas qu'elle me voie ainsi », dit-elle ; et, chancelant, elle s'assit sur les galets.

Le bruit de la mer parvenait à ses oreilles en sons assourdis et extraordinairement musicaux. Devant ses yeux la ligne de l'horizon se balançait de haut en bas. Musique et vision lui firent fermer les paupières. Elle comprit qu'elle allait perdre connaissance, rouvrit les yeux et fit un effort de pensée vers les objets du monde matériel. Elle saisit au hasard sur les galets quelques-uns de ces débris que la mer rejette, et d'un regard privé de sens elle considéra cette poignée de choses sans nom qui ressemblaient à des ossements.

Il y a plusieurs jours que la tempête balaie la côte. Les vagues ont formé sur la plage de Saint-Cadanet une longue butte de varech qu'elles battent furieusement. C'est l'aube. Mais une brume épaisse prolonge encore les ténèbres.

Cependant, à l'intérieur de cette maison dont les murs roses ruissellent sous la pluie, quelqu'un s'est dressé aussi brusquement que si la lumière de midi avait tout d'un coup frappé ses paupières. Dans la chambre de Claire, Marie Bonifas a vu poindre à la fenêtre une imperceptible ligne horizontale, et, se levant aussitôt du fauteuil où elle a passé la nuit, elle est allée se pencher sur le lit.

— L'aube, l'aube, souffle-t-elle avec terreur.

Depuis trois semaines elle est en lutte avec la mort. Elle n'a plus foi dans les médecins ni dans leurs remèdes ; elle n'a foi qu'en elle-même et dans sa volonté de faire durer cette confusion du rêve et du souffle qui constitue l'existence de Claire.

Personne autre qu'elle n'entre dans la chambre où Claire est couchée. Femelle jalouse, presque féroce, elle la garde et lui donne sa nourriture. Elle s'acharne sur ce visage dont les traits s'effacent chaque jour davantage, prévient ces gestes qui ne sont plus qu'ébauchés. Il n'y a point d'heure où sa vigilance se relâche et il y en a où elle redouble. Car elle s'est rappelée avoir lu ou entendu dire que c'est à l'aube que meurent le plus souvent les malades. Alors, à l'instant où ce spectre, sorti de la fosse où il s'était terré, apparaît entre les volets disjoints et se glisse dans la chambre, elle va se tenir auprès du lit, regardant tantôt la poitrine qui se soulève et tantôt la lueur qui croît. Elle s'imagine qu'une fois cette étape franchie, Claire sera sauvée pour un jour encore. Mais que cette heure redoutable est longue ! Pourquoi le soleil ne vient-il pas essuyer sur la vitre cette traînée sordide ? Que font les gens ce matin ? Qu'ils sortent, qu'ils parlent entre eux, qu'ils commencent leur journée !

— Le jour... le jour... crie sourdement Marie en accompagnant sa prière d'une poussée de tout son corps.

Enfin elle entend un bruit de barques tirées sur

les galets. Une maison s'ouvre. Un son de cloches. Des fusées d'or jaillissent des volets par vingt endroits imprévus. Claire est sauvée...

Un matin, alors que depuis longtemps déjà les sons et la lumière du jour étaient revenus, la mer resta couverte d'un brouillard qui cacha tous les lointains. Vers midi une échappée se produisit sans doute au milieu de la nuée. On vit apparaître sur les flots, très loin de la côte, une grande clarté triangulaire, pareille à un voilier illuminé. La clarté s'inclina, s'aplatit, comme fait la voile d'une barque qui vire de bord, puis disparut.

Marie, le front appuyé contre la vitre, suivait une de ces rêveries où tombe un cerveau fatigué et regardait vers le large. Tout d'un coup elle sentit, à un frémissement derrière elle, que Claire l'appelait. Elle accourut auprès du lit. Claire paraissait souffrir ; d'un battement des paupières elle désigna l'oreiller. Lorsque Marie l'eut remontée, sa bouche remua, articulant quelque chose. Marie, penchée sur elle, comprit : « Merci, Mademoiselle Marie », ou : « ... permis, Mademoiselle Marie ». Puis la voyant tendre les lèvres, elle crut qu'elle allait parler encore, se pencha davantage et approcha l'oreille. Mais les lèvres se détournèrent et, avançant de biais, cherchèrent les lèvres de « Mademoiselle Marie ».

## CHAPITRE NEUVIÈME

Pendant l'absence de Marie Bonifas, quelques changements étaient survenus à Vermont. Ainsi le docteur Jaqueline, sa mère étant morte, s'était séparé de sa femme et avait quitté la ville. M. Des-trécs était mort assez brusquement. Il avait laissé sa femme et sa fille à peu près ruinées (on avait même dit qu'il s'était tué mais cela n'était pas) et Marceline, sur le point de se marier enfin, avait été lâchée par son fiancé. Miret avait cédé sa charge à son fils. De plus en plus incommodé par l'asthme, l'ancien notaire vivait tout à fait retiré. Son seul plaisir était de composer des vers légers sur la petite chronique de la ville. Le colonel de Saint-Quay n'était plus à Vermont. M<sup>me</sup> de Fombert, quoique vieillie et moins active, régnait toujours, mais l'ouvroir n'avait pas la même prospérité qu'au temps de Marie Bonifas.

On n'avait pas oublié Marie Bonifas. Peut-être parlait-on d'elle moins souvent, mais c'était toujours dans les mêmes termes flétrissants. Les rares personnes hésitant encore sur son compte s'étaient

ralliées à l'opinion de la majorité lorsqu'elles l'avaient vue partir de Vermont. Faire ce déplacement, s'établir ainsi dans le Midi... « on doit reconnaître que c'est bien extraordinaire », avaient-elles dit.

Lorsqu'elle revint à Vermont, les esprits n'étaient pas seulement choqués de sa conduite, ils étaient indignés : la mort de Claire Allandier ajoutait à sa légende quelque chose de criminel. On décida dans les salons de la mettre à l'index, de ne plus même la saluer. Les gens du peuple, que le dramatique frappe davantage encore et même attire, parlaient d'elle avec une espèce de crainte. Quand elle passait dans les rues, tout habillée de noir, ils s'appelaient, la montraient du doigt, comme on fait d'une créature dangereuse, d'une bohémienne ; et sitôt qu'elle était hors de vue, les voix s'élevaient pour la salir.

Marie avait grossi pendant son séjour à Saint-Cadanet ; son buste, ses bras, son cou, étaient plus forts. Elle avait conservé son pas énergique, mais quelque chose d'inquiet ou d'essoufflé l'alourdissait. Enfin l'épi blanc qui avait prématurément paru à sa tempe, était devenu en peu de mois une mèche large, semblable dans sa chevelure noire à une tache de plumage, et qui, bien visible même sous un chapeau, produisait un effet bizarre.

Un jour, sur la place d'Armes, elle fut rencontrée par le nouveau colonel du régiment. Il ne l'avait jamais vue. Il marqua un mouvement de surprise qui se prolongea. Il se retourna et la suivit du regard,

Il était accompagné d'un vieil habitant de Vermont, petit homme plutôt pince-sans-rire, qui cligna de l'œil et lui dit :

— Eh ! mon colonel, je vois que vous êtes informé de notre histoire secrète. Vous connaissez cette belle personne.

— Mais non, répondit le colonel... Connais pas. Seulement c'est une ressemblance extraordinaire qui m'a frappé. Qui est-ce ?

— Comment ! vous ne savez pas ?... C'est Mademoiselle Bonifas, répondit l'autre avec une emphase ironique. Le scandale de notre petite ville !...

Et en quelques mots, il le mit au courant.

— Et vous dites qu'elle s'appelle Bonifas ? demanda le colonel après avoir écouté le récit. Est-ce que son père n'était pas commandant ?

— Parfaitement.

— Mais alors, c'est sa fille, c'est la fille d'Aile-de-Pie.

Le petit homme prit à son tour un air interrogateur.

— Oui, oui, de Nini, de Nini Aile-de-Pie, reprit vivement le colonel... qui pendant plus de dix ans a chanté dans les bastringues de toutes les garnisons et a vécu ensuite avec le vieux Bonifas.

— Vous êtes sûr ? demanda le fureteur, les yeux brillants de curiosité.

— Mais il n'y a pas de doute. C'est le même Bonifas. Je me rappelle maintenant qu'il était venu



à Vermont quand il a pris sa retraite. Je puis vous raconter toute l'histoire.

— Ah ! vous m'amuserez.

— Cette Nini était une chanteuse de café-concert, belle fille quoique un peu hommasse, qui tirait son surnom d'une grande mère de cheveux blancs qu'elle arborait de côté comme un panache. Mais elle ne manquait pas de jeunesse ! Sapristi ! quelle nature ! quel salpêtre ! Et on ne lui marchandait pas les applaudissements. Quand un café-concert annonçait Nini, ah ! je vous jure qu'il n'y avait pas une seule place vide dans la salle. Une tournée de Nini, c'était une fête pour une garnison. Et puis, tombant amoureuse toutes les semaines... Il lui fallait surtout des jeunes, des petits, vous savez, le genre sous-lieutenant sorti de Saint-Cyr, ou même des bleus, car elle se fichait pas mal des galons. Alors, tant que ça durait, elle les protégeait, les cajolait ; elle avait l'air de jouer à la maman avec eux...

Il scurit, se tut un instant, une vision devant les yeux. Sa figure, couturée par les rides, barrée par une grosse moustache blanche, était toute reverdie.

— Ah ! Nini, reprit-il, je la vois un soir, à Tours, se démenant sur la scène, entraînant tout le monde au refrain, vous attrapant ceux qui ne chantaient pas, et puis, comme on continuait à trépigner dans la salle, reparaissant un bouquet à la main, et jetant des fleurs avec un mouvement... — le colonel lança le bras en avant et fit claquer ses doigts —

« A toi, blondinet, criait-elle, à toi, la moustache noire, à toi, mon grand... » Je l'entends encore. Quel coup de clairon ! Des femmes comme ça, on n'en voit plus.

— Et alors, Marie Bonifas serait sa fille ? demanda l'autre.

— Parbleu ! Aile-de-Pie l'a signée, avec cette taille, cette carrure, cette mèche... Un beau jour, Nini n'a plus pu chanter. On a dit qu'elle avait je ne sais quoi à la gorge. Alors elle s'est calmée un peu, et, comme elle n'avait pas le sou, elle est allée vivre avec Bonifas, qui avait, paraît-il, une vieille passion pour elle. Et elle a eu cette enfant. On a dit qu'il l'avait épousée, c'est bien possible : Bonifas était un vrai Huron. Seulement, vous comprenez, nous autres, dans l'armée, nous avons toujours nié le mariage. Mais ce n'est pas tout. Au bout de deux ou trois ans, voilà ma Nini qui s'amourache d'un simple soldat et file avec lui, lâchant Bonifas et l'enfant. Et figurez-vous que j'ai su par hasard ce qu'elle était devenue ensuite. Un camarade en garnison à Alger m'a dit, bien des années après, qu'il l'avait rencontrée à Batna, ou quelque part dans le Sud ; oui, je crois que c'était à Batna, près des bataillons de discipline. Elle dansait dans une espèce de café. Et tous les jours, elle s'en allait sur la route, à une lieue de là, pour voir passer son homme qu'on avait repris et envoyé chez les Joyeux. Il paraît qu'elle est morte là-bas un peu plus tard.

Il s'arrêta et regarda son compagnon.

— Hein ! Qu'en dites-vous ? Mon histoire vaut bien la vôtre ? Telle mère, telle fille, c'est le cas de le dire.

— Pas tout à fait, répondit le petit homme.

Le colonel se mit à rire et happa gaillardement un bout de sa moustache entre ses lèvres. L'autre sourit seulement, car il avait le regard distrait de quelqu'un qui se préoccupe d'un bon récit à faire.

Et bientôt, en effet, tout Vermont apprit de qui Marie Bonifas était la fille.

Dans l'hôtel de la place d'Armes, Marie menait une vie sombre et solitaire. Elle avait disposé les objets ayant appartenu à Claire dans la chambre occupée autrefois par celle-ci, chambre dont les persiennes restaient closes maintenant. Et chaque jour elle passait de longs moments à contempler et arranger ces reliques.

Son premier soin, en arrivant à Vermont, avait été de réaliser le désir timidement exprimé par Claire. Elle fit poser sur la tombe de sa compagne l'ornement même décrit un jour par la malade : une colonne surmontée d'une urne. Construction assez simple, mais qui, une fois en place, se dressa dans le petit cimetière de Vermont, entre les chapelles bien alignées, comme un monument extraordinaire. Ce fut dans la ville l'occasion d'un nouveau tollé contre Marie. Tout le monde parla de cette colonne, tout le monde se rendit au cimetière afin de la voir. Le dimanche, cette visite devint un but de promenade pour les oisifs, On stationnait devant

la tombe, on commentait les choses, on ricanait. Cet esclandre valut même à Marie une scène pénible, mais dont elle ne se tira pas sans avantage. Voici comment.

Le curé, un jour, se fit annoncer chez elle ; chose surprenante, car Marie Bonifas, qui n'avait jamais été parmi ses fidèles, ne se montrait plus à la messe depuis qu'elle se tenait à l'écart de la société. Mais elle l'avait rencontré autrefois chez M<sup>me</sup> de Fombert, à l'influence de qui le prêtre était étroitement soumis.

Il commença l'entretien en lui rappelant ce temps et en faisant l'éloge du zèle déployé par Marie au moment où l'ouvroir avait été fondé. Il mettait dans ses phrases beaucoup de rhétorique religieuse, faisait attention à ses mines et aussi, par des regards vifs derrière ses lunettes, à l'effet qu'elles produisaient sur la physionomie des autres. Quel dommage, dit-il en arrangeant l'histoire à sa manière, que Mademoiselle Bonifas, obligée de quitter Vermont, n'ait pu poursuivre ce qu'elle avait si bien commencé ! Quelle perte pour la charité ! Il est vrai que c'est une autre bonne action qui l'avait sollicitée. Il n'ignorait pas avec quel dévouement de sœur elle avait secouru M<sup>lle</sup> Allandier, cette pauvre jeune fille si tristement ravie depuis à son affection. La Providence encourage de tels sentiments, elle en suit les témoignages, elle en tient compte...

— ... Et c'est pour cela, continua-t-il, que nous devons surveiller ces témoignages, que nous devons

tâcher de les rendre agréables à Dieu et conformes à la tradition chrétienne. Ainsi, j'ai été amené à me demander s'il n'y avait pas quelque chose de, de... trop orgueilleux dans ce tombeau que vous avez fait élever à la défunte. Je crois que sa modestie même aurait été contrariée...

Le visage de Marie était devenu très rouge, mais elle paraissait mécontente et non intimidée.

— Monsieur le curé, je n'ai fait qu'obéir au vœu d'une mourante.

— Assurément, Mademoiselle. Mais peut-être la chère créature ne pensait-elle pas que ce vœu irait à l'encontre du sentiment public, qu'on interpréterait mal le culte fidèle que vous rendez à sa mémoire.

Une agitation dont elle n'était pas la maîtresse se montra sur tous les traits de Marie. Le curé le remarqua bien derrière ses lunettes et s'embarrassa davantage.

— Nous devons éviter tout ce qui, même à tort, prête au scandale, dit-il. L'Écriture...

Il fut interrompu net. Marie, redressée, les deux poings posés sur les bras du fauteuil, et le regardant bien en face, dit d'une voix qui ne se contenait plus :

— Ainsi, Monsieur le curé, vous jugez qu'il y a dans ma conduite quelque chose qui prête au scandale ?

Le curé, qui savait pour quelle raison il faisait cette démarche, qui avait encore aux oreilles la voix pointue de M<sup>me</sup> de Fombert, sentit sa gêne

redoubler. Il tira son mouchoir de sa soutane et le passa sur son front.

— Moi, Mademoiselle ! Dans votre conduite !... Oh ! loin de là, reprit-il. Seulement... comment m'exprimer ?... c'est dans l'apparence des choses... J'entends par là que devant ce monument érigé par vous dans notre cimetière, monument qui, laissez-moi le dire, a l'air d'un véritable mausolée païen, les gens s'étonnent, ils s'attroupent, ils médisent... C'est le propre des pauvres pécheurs que sont les hommes. Dimanche dernier, la paisible terre de nos morts était profanée par une foule de curieux. On bavardait sans respect, on tenait des propos... (il leva les bras au ciel) il y avait une agitation autour de cette malheureuse tombe ! On se serait cru revenu au temps des convulsionnaires de Saint-Médard.

— Et plutôt que d'aller vous en prendre à ceux qui me calomnient sur l'apparence des choses, vous préférez vous en prendre à moi, Monsieur le curé.

Marie Bonifas s'était levée. Le curé l'avait imitée avec des gestes très déférents. Elle le dominait de sa taille, elle fronçait les sourcils, tenait les mains derrière le dos. On eût dit, sous sa longue robe noire sans ornements, d'un vicaire infligeant une semonce à son subordonné.

Le curé renouvela ses protestations. Au dedans de lui-même il maugréait contre M<sup>me</sup> de Fombert qui l'avait lancé dans cette aventure. Il trouva le moyen de se ménager une retraite honorable et partit aussitôt après,

Marie n'était pas affectée, comme elle le fut plus tard, par ces témoignages hostiles. Au contraire, elle prenait un certain plaisir à se redire bravement, en haussant les épaules : « Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, cela m'est égal ! » Et quand elle se découvrait un ennemi de plus, c'était presque une petite satisfaction accordée à son goût batailleur.

— Lui aussi ! s'écria-t-elle un jour, comme elle passa devant la maison de Miret et que celui-ci, à sa fenêtre, fit un salut grimaçant et contraint. « Ce n'est pas étonnant. On ne s'entend jamais avec sa belle-famille ! »

Et elle lui éclata de rire au nez.

A la suite de cela, l'ancien notaire, qui n'avait jamais pardonné à Marie Bonifas d'avoir repoussé son fils, devint l'un de ses plus actifs diffamateurs. On sait que vivant à l'écart, aigri par le mal dont il souffrait, il composait, durant ses insomnies, des épigrammes qui passaient de main en main par la ville. Il tourna sa manie sur Marie Bonifas, mais avec une rage et une liberté vraiment indignes. C'est ainsi que se répandit à Vermont une suite de couplets qui se chantaient sur l'air de *Cadet Roussel* et dont le premier était :

Mademoiselle Bonifas  
Possède un hôtel place d'Armes,  
Belle fortune, gros appas,  
Et pourtant on ne sait quels charmes  
— Ah Ah Ah oui vraiment —  
Éloignent d'elle les amants.

Toutefois, malgré sa prétendue indifférence, Marie se montrait moins fréquemment dehors. Ne sachant comment tromper son besoin d'activité, elle qui était accoutumée au grand air et au mouvement, elle avait essayé de la lecture. Elle s'était abonnée au cabinet de lecture de S\* et se faisait envoyer un grand nombre de romans. Mais, outre qu'il était rare que cette fille à l'esprit positif n'aperçût point dans la transposition littéraire de la réalité quelque chose d'artificiel et de déformé, elle n'avait pas tardé à reconnaître chez la plupart des romanciers une même faute dans la composition de leurs personnages.

Elle leur reprochait de donner à chacun de ces personnages un caractère différent suivant les âges de sa vie et suivant les circonstances ; ou, tout au moins, elle était irritée de n'avoir jamais rencontré dans la peinture d'un caractère cette impression de persistance, de continuité, qu'elle retrouvait dans le sien dès qu'elle l'analysait. Elle voyait, en remontant sa propre vie, malgré la diversité des figures et des lieux, une telle immutabilité dans ses sentiments, un enchaînement si serré entre ses actes, qu'elle ne comprenait pas bien la figure des héros et surtout des héroïnes de romans, figures renouvelées, sautillantes, qu'un grand amour, un mariage ou n'importe quelle circonstance corrige et métamorphosent.

— Pourquoi représentent-ils les choses ainsi ? disait-elle. Ce n'est pas vrai.

Assurément, cette vieille fille, qui n'avait éprouvé



aucun bouleversement sensuel et qui traînait après soi des désirs et des dégoûts de vierge, jugeait, en raisonnant de la sorte, d'après son cas. Toutefois, bien des romanciers ont tendance à faire passer leurs personnages d'une case dans une autre, comme si les époques successives de la vie humaine, enfance, adolescence, âge mûr, étaient analogues aux états tout différents par lesquels passe un insecte. En fait, ces solutions de continuité sont fausses ; il n'est rien qui ne soit inclus en nous dès l'origine ; les transformations de notre nature sont plus spacieuses que réelles ; et, lorsque dans une œuvre de fiction on étudie tout au long un caractère, ce n'est point une habileté d'artiste mais bien une vérité psychologique que de montrer la trame permanente de ce caractère et d'exploiter dans une large mesure le pressentiment.

Un ouvrage romanesque est forcément dirigé par les scènes extérieures et l'aventure, c'est-à-dire les accidents et le hasard. Marie Bonifas s'était intéressée à la lecture de certains romans qui exposaient longuement la vie d'une femme. Mais aucun, pour ainsi dire, ne l'avait contentée. Les auteurs de ces romans racontaient cette histoire comme si, ayant à étudier une pierre, ils eussent raconté qu'un coup de pied avait envoyé cette pierre dans un ravin, que l'eau l'avait entraînée, puis qu'elle s'était logée dans un creux jusqu'au moment où une autre circonstance l'avait transportée ailleurs, et ainsi de suite... De temps à autre, un petit coup d'œil sur la pierre, un mot sur la couleur

et la forme qu'elle avait prises, mais, en définitive, le roman retraçait bien plus le chemin parcouru que l'histoire même de la pierre. Et Marie, qui ne distinguait point d'étape dans son passé, qui avait le sentiment que tout le romanesque de sa vie s'était formé et continuait à se former autour d'un noyau qu'aucune influence extérieure n'entamait, aurait voulu connaître mieux la nature même de la pierre.

— Pourquoi ne nous montrent-ils pas comment, à la suite de quoi, à quel moment, nous sommes formées ? se répétait-elle. Et pourquoi ne disent-ils non plus que jamais, oui, jamais, malgré l'âge, malgré tout ce qui arrive dans notre vie, nous n'avons l'impression que notre être change ?

Et elle se détournait de ces peintures où elle ne se reconnaissait pas.

Ces lectures et ces réflexions remuaient beaucoup d'idées dans son esprit. Souvent, le soir, à la fin d'une journée solitaire, elle se mettait à méditer sur son avenir et se demandait, comme à Saint-Cadanet devant la mer :

— Que m'arrivera-t-il plus tard ? Comment cela finira-t-il ?

Alors elle pensait avec mélancolie à d'autres femmes de son âge, mariées depuis longtemps déjà, et dont la vie, elle le voyait bien, était plus heureuse que la sienne.

— Pourtant, se disait-elle, une femme qui vit seule est-elle destinée à souffrir ? Comment faisaient Mlle Robert et ses amies qui se privaient

comme moi de l'aide et de la compagnie des hommes et en éprouvaient une satisfaction si fière ?

Marie ne voyait pas que ces femmes, qui par leur nature virile et leur esprit indépendant étaient mal faites pour s'unir aux hommes et s'écartaient d'eux, s'accommodaient de leur sort parce qu'elles avaient consenti en même temps à se passer de l'amour. Ainsi, Nathalie Marjet, qui montrait sur sa figure de vieille célibataire la dure et sereine expression d'un moine. Mais Marie avait-elle fait ce sacrifice ? Elle oubliait que, le jour où M<sup>lle</sup> Robert s'était glorifiée devant elle et la Norvégienne d'avoir banni de sa vie l'amour, elle avait tressailli à la crainte de lui ressembler plus tard, tant le désir d'aimer était doux et nécessaire à son cœur. Ce désir, rien par la suite n'avait pu le lui ôter. Et peut-être, malgré la grossière contradiction des faits, le vieux colonel avait-il eu raison de s'écrier après avoir raconté l'histoire d'Aile-de-Pie : « Telle mère, telle fille ».

Aux moments où Marie réfléchissait ainsi, l'ombre, l'isolement, lui devenaient tout d'un coup plus sensibles ; elle frissonnait, appelait la servante, lui posait des questions oiseuses afin de la faire parler ; son pire ennemi fût entré alors et lui eût demandé un service qu'elle l'eût accueilli et secouru avec joie. Mais bientôt la servante se retirait ; Marie était seule de nouveau. Une expression de peur, presque de lâcheté, passait sur son visage, abaissant tous ses traits. Elle continuait à rêver sur son sort ; elle paraissait hésiter, en proie,

eût-on dit, à une discussion intérieure. Brusquement, comme si au fond d'elle-même elle avait aperçu un ordre qu'il était impossible de rompre, elle se redressait ; d'un geste décidé, viril, elle faisait semblant d'écarter quelque chose. Et, le lendemain, elle bravait les habitants de Vermont par une nouvelle singularité.

Car plusieurs singularités avaient apparu maintenant dans ses habitudes, comme il se produit chez quiconque vivant à l'écart de la société.

Ainsi elle s'était mise à fumer, mais non de ces minces cigarettes que M<sup>me</sup> Destrées portait quelquefois au bord de ses lèvres afin de mêler son inspiration poétique aux « volutes bleuâtres ». Chaque semaine, Clémence devait faire une ample provision de gros tabac, que le marchand ne lui remettait pas sans sourire.

— Votre maîtresse, lui disait-il en regardant de côté l'assistance, c'est mon meilleur client.

Et par les belles journées, des fenêtres qui donnaient sur le jardin de l'hôtel, fenêtres d'où l'on avait aperçu autrefois les premiers pas de la « petite vieille », on voyait maintenant une femme forte s'asseoir sur une table de pierre en orisant les jambes et rouler des cigarettes entre ses doigts avec une dextérité toute masculine.

Elle se singularisait aussi par son habillement qui était toujours simple, visait principalement à la commodité, mais ne ressemblait en rien à la toilette d'une femme de province. C'est ainsi qu'on lui voyait porter en hiver une grande houppe-lande,

pareille au manteau des factionnaires, un chapeau de toile cirée, rapporté par elle de Saint-Cadanet ; ses chaussures étaient faites sur le modèle des bottes d'homme ; elle sortait rarement sans canne. Et, comme elle passait dans les rues, elle éprouvait un certain plaisir à entrevoir les mines effarées des petites gens.

Ce fut bien pis lorsqu'elle décida de monter à cheval. Elle ne l'avait jamais fait à Vermont où, d'ailleurs, les femmes avaient peu l'usage de cette fantaisie luxueuse. Elle acheta une jument, en confia l'entretien au filleul de Clémence, qui était maréchal ferrant, et s'en alla fréquemment faire des promenades dans la campagne. La bête était élégante, assez près du sang, et, lorsqu'elle venait de quitter l'écurie, il fallait la forte main de Marie pour réprimer ses bonds et ses croupades. Les fers sonnaient sur le pavé ; tout le voisinage était attiré par le bruit. Et l'on considérait avec horreur cette femme qui montait à califourchon ; car Marie n'avait pas renoncé à cette habitude. Restée bonne cavalière, elle traversait rapidement la ville, puis, une fois sur la route, lançait sa monture au galop, ainsi qu'au temps de la Cité blanche. Que de souvenirs pour elle dans les mouvements de la course, dans la vue des champs fuyant à droite et à gauche, dans la sensation de l'air enveloppant sa figure ! Elle était reprise par la même ivresse qu'autrefois, elle imaginait les mêmes scènes, poussait les mêmes cris sans suite. Et lorsque, essoufflée, elle ralentissait sa monture et qu'un

peu d'ordre revenait dans son esprit, elle ne pouvait s'empêcher de refaire les réflexions que lui inspirait la lecture des romans.

— En quoi ai-je changé depuis ce temps ? — se disait-elle en laissant aller sa tête de droite et de gauche suivant le pas de la jument. — Pourquoi nous faire croire que les années modifient notre nature ? Je suis la même que si je devais rentrer ce soir chez M<sup>lle</sup> Robert. Je ressentirais les mêmes joies et les mêmes déplaisirs. Je penserais au lendemain comme aujourd'hui je pense à demain...

Elle était surtout obsédée par cette idée : que l'âge ne lui avait pas apporté d'autres désirs ni de nouveaux buts. Une fois qu'elle passait à Fontaine-Riante à une époque où les arbres fruitiers étaient en fleurs, elle se ressouvint d'une promenade bien lointaine faite avec Reine dans les prés. Les images ne s'étaient pas effacées de sa mémoire, et derrière ces images elle retrouva avec netteté tous les petits mouvements de sa conscience d'enfant, ses souhaits, ses sujets de trouble, de chagrin, de joie. Et elle s'avisa qu'il n'y avait aucun des sentiments de sa vie présente qui ne pût prendre place dans cette coque minuscule. Oui, tout s'y trouvait en graine. Elle fut frappée par cette observation. « Dans quel roman a-t-on exprimé cela ? songea-t-elle. Au contraire, dans les romans, les caractères semblent formés au fur et à mesure par les circonstances et les péripéties. On naît à vingt ans. Quelle fausseté !... » Elle haussa les épaules, pressa les flancs de sa monture, qui

reprit le trot au milieu de la route. Toutefois, une voiture venant en sens inverse, elle dut ralentir et se garer. C'était l'ancien notaire qui, mettant à profit une journée sans vent, était sorti dans un coupé bien calfeutré. Il se pencha, et sans saluer, la regarda par la vitre de la portière. Dans sa figure, que rongeaient un eczéma causé par les drogues qu'il prenait pour combattre l'asthme, ses yeux brillèrent avec insolence. Et, le soir même, un couplet fut ajouté à ce chapelet de petits vers de plus en plus libres qui chantaient Marie Bonifas.

On n'est point surpris qu'elle étreigne  
De telle façon sa jument,  
Mais on s'étonne assurément  
Que la jument reste bréhaigne.  
— Ah Ah Ah oui vraiment —  
La Bonifas vaut un amant.

Bien que depuis son retour à Vermont on n'eût pu relever contre elle le moindre fait (elle ne recevait personne et vivait seule) la fureur des gens à l'accuser allait croissant. Ses petites excentricités, qui concordaient si bien avec les sentiments qu'on lui imputait, étaient considérées par les uns comme des aveux, par les autres comme des provocations. Le journal de Vermont parla d'elle à mots couverts. Après avoir dépêché vers elle le curé, M<sup>me</sup> de Fombert essaya d'user de M. Duchastel.

— Elle est la honte de notre ville, lui dit-elle. Et c'est à vous, le maire, de prendre certaines mesures commandées par la morale.

M. Duchastel, qui avait un sens plus raisonnable de ses pouvoirs, leva les bras en signe d'impuissance.

— Ah ! au temps jadis !... dit-il avec un petit sourire.

Car il avait retrouvé dans les archives de Vermont et complaisamment montré aux amateurs de curiosités, la relation d'un jugement intervenu au xv<sup>e</sup> siècle contre une femme habitant la ville. *Jacuit amorose cum mulieribus in domo sua* — portait l'accusation. Et la coupable avait été attachée à califourchon et à rebours sur une mule, promenée ainsi tout un jour et ensuite jetée à l'eau.

Du reste, il s'en fallut de peu que Marie Bonifas ne subît ce traitement barbare.

Un après-midi, en effet, elle s'en fut se promener à cheval du côté d'Hercquicourt, au nord de la ville. Comme c'était jour de fête et qu'il y avait quelque mouvement sur la route, elle avait traversé les prés et suivait le chemin de halage le long du canal. Elle avait vu de loin, à la porte d'une ferme, un groupe de trois ou quatre hommes paraissant dormir ou jouer aux cartes ; mais elle n'avait pas remarqué que l'un d'eux, l'ayant regardée, s'était tourné vivement vers les autres et que tous, après un rapide conciliabule, s'étaient levés et dispersés. La jument avançait au pas et, inquiète de l'eau sans doute, pointait les oreilles en avant. Tout à coup, Marie crut distinguer une forme qui la suivait, dissimulée dans un fossé. Elle avait à peine eu le temps de se demander si elle



ne se trompait pas lorsqu'elle reçut en pleine poitrine une grosse motte de terre. A dix ou quinze pas devant elle un homme avait apparu, qui agitait les bras et criait :

— A l'eau, à l'eau... poussons-la dans l'eau.

Elle reconnut les yeux de cet homme, des yeux clairs et durs, qui déjà une fois lui avaient barré la route. C'était Chenevis. Jacinthe, la jument, effrayée par les cris et les projectiles, fit un écart vers le canal où elle manqua de glisser. Marie l'arrêta, voulut rebrousser chemin, mais le reste de la bande se dressa devant elle en la menaçant.

— Hou ! hou !... A l'eau, la goule... entendait Marie de tous côtés.

Elle comprit qu'il lui fallait sortir du chemin et couper à travers champs. Elle dirigea vivement sa monture en ce sens ; mais un fossé, ce fossé où s'étaient cachés les hommes, la séparait du champ le plus proche. Marie n'avait jamais fait sauter Jacinthe. Les hommes, voyant qu'elle allait se sauver, se ralliaient pour la cerner.

— Allez, Jacinthe, allez... *Jump*, cria-t-elle d'une voix forte et sourde, se rappelant tout d'un coup comment Elsie Reep amenait son cheval devant les obstacles.

La jument sauta, se reçut adroitement et, excitée par cet exploit, se lança au galop, mettant rapidement Marie hors d'atteinte.

Sur la route, Marie se retourna. Chenevis et les autres, très loin, lui montraient le poing et semblaient lui crier des insultes.

— Hercquicourt, oui, c'est par ici qu'est la ferme de ses parents. Il nous l'avait dit quand il est venu... dit Marie en se retournant vers le village qu'elle avait dépassé.

Rassurée, elle mit la jument au pas. Mais, lorsqu'elle arriva aux portes de Vermont, elle n'avait pas repris un souffle régulier et tenait les rênes d'une main molle. Son regard, un peu vague, rencontra dans une prairie au pied des remparts un bouquet de saules bizarrement assemblés ; et elle revit en pensée ses agresseurs, leurs figures massives, leurs corps trapus, leurs bras levés... Elle était rompue de fatigue, elle qui était pourtant exercée à de longues courses. Son cœur battait à grands coups. Devant l'écurie elle glissa de sa monture plutôt qu'elle n'en descendit.

La rencontre du canal eut comme conséquence de changer complètement la situation dans laquelle vivait Marie. Elle était jusqu'ici environnée d'ennemis, mais d'ennemis pacifiques. Soit que Chenevis eût ignoré son retour avant cela, soit que cette rencontre eût été nécessaire pour que l'idée de vengeance s'implantât dans un esprit assez épais, il se mit, à partir de ce jour, aidé d'autres mauvais garçons, à harceler l'ancienne compagne de Claire. Ils ne le firent pas avec la même violence que la première fois, mais ils machinèrent autour de l'habitation de Marie toutes sortes de méfaits injurieux et cruels. Lettres d'insultes glissées dans la boîte, inscriptions outrageantes tracées sur le mur, fleurs saccagées dans le jardin, vitres brisées,

telle fut leur guerre. Ils n'agissaient pas en plein jour ; Marie ne les rencontrait jamais. Seulement, dès que l'obscurité venait, elle croyait les voir rôder près de sa demeure, se glisser dans le jardin... Un bruit de pas sur la place, un sifflement, la faisaient sursauter.

— Ils viennent... ils sont là, murmurait-elle.

Cette terreur agit sur son imagination et bientôt, même pendant le jour, son esprit perdit toute tranquillité. Quand elle sortait, elle hésitait à prendre certaine rue parce qu'elle avait entendu là, une fois, un homme assis au seuil d'une maison jurer sur son passage tout en frappant contre le mur avec un petit instrument. C'était (elle aurait pu le voir si elle avait osé lever les yeux) parce qu'il n'arrivait pas à déboucher sa pipe. Elle s'interdisait une autre rue, celle où se trouvait la boutique d'un coiffeur, depuis qu'elle avait cru apercevoir (mais peut-être ne s'était-elle pas méprise) trois apprentis qui lui montraient avec d'infâmes singeries les poupées de cire exposées à la devanture. Un véritable crime, commis par ses adversaires invisibles, la frappa plus vivement encore.

A Saint-Cadanet, elle avait recueilli chez elle un tout jeune chat qui traînait dans les rues, maltraité par les chiens du village. La petite bête, maigre, craintive, s'était apprivoisée et avait égayé par ses mines et ses cabrioles les derniers jours de Claire. Marie l'avait rapporté à Vermont et depuis, dans sa solitude, elle s'y était attachée. Un matin, elle fut réveillée par des miaulements. Quand elle

se leva quelques heures plus tard et ouvrit sa fenêtre, elle aperçut l'animal empalé sur une pointe de la grille. Il ne bougeait plus ; une espèce d'écriteau se balançait à son cou. Marie jeta un cri d'horreur ; elle appela Clémence, et, sans pouvoir préférer une parole, lui montra la grille. La vieille servante poussa des cris à son tour. Les deux femmes descendirent au jardin, mais, comme elles s'approchaient pour décrocher l'animal, elles se mirent à trembler et ne purent le toucher. La servante courut chercher son filleul. Cependant, sur la place, des passants s'étaient arrêtés, lisaient l'écriteau, qui portait des choses ignobles, et parlaient entre eux. Marie, qui s'était réfugiée à l'intérieur de la maison, éperdue de honte et d'émoi, les voyait derrière un rideau. Enfin l'arrivée du maréchal ferrant mit un terme à ce drame.

Longtemps Marie ne put en chasser le souvenir. Une obsession affreuse la poussait à se figurer comment ils avaient tué l'animal. « Il devait être dehors, sur le rebord du mur... songeait-elle (et elle le revoyait faisant le gros dos contre le lierre) ; ils se sont approchés, ils l'ont pris par le cou, ils ont grimpé sur le mur, là, et puis... » En même temps son regard était attiré vers la grille et elle croyait distinguer entre les barreaux les yeux de Chenevis, ces yeux dont par deux fois le choc l'avait terrifiée.

Bientôt de telles pensées la firent tomber dans un complet abattement. Elle n'éprouva plus le désir de tenir tête à ses adversaires. Au contraire,

elle n'eut qu'une idée : les fuir. Elle renonça aux promenades à cheval, puis, l'hiver venu, elle se donna chaque jour le prétexte du froid ou de la pluie pour ne pas sortir. A peine osait-elle aller parfois au cimetière revoir la tombe de Claire. Mais elle s'y rendait toujours de bonne heure et par un chemin détourné.

De nouveau oisive, elle reprit ses lectures. Déçue par les romans, elle se tourna vers les mémoires. Mais dans ces ouvrages comme dans les ouvrages de fiction, elle était intéressée seulement par ce qui se rapportait aux femmes et pouvait l'éclairer sur sa propre nature. C'était au point qu'elle tournait rapidement les pages où aucun nom féminin ne sautait aux yeux.

Cette curiosité la fit aborder des livres plus sérieux, traités de psychologie ou de médecine, dont quelques-uns la passionnèrent. Elle y trouvait ce qu'elle avait cherché en vain dans les romans : la nature de la pierre. Toutefois beaucoup de choses dans de tels ouvrages demeuraient obscures à son esprit ingénu et le troublaient sans l'instruire. Initiée à certaines théories plus ou moins sûres, à certains phénomènes morbides, elle était portée à se demander aussitôt : « Est-ce ainsi chez moi ? Ai-je ressenti cela ? » Ces investigations faisaient naître en son esprit une foule de croyances insensées. Comme elle dormait mal maintenant et avait pris l'habitude de veiller tard, c'était surtout le soir, auprès du feu, qu'elle lisait. Alors, souvent,

d'autres craintes s'ajoutaient aux inquiétudes provoquées par ces lectures. Des pas d'hommes sur la place lui faisaient dresser la tête.

— Les voilà, se disait-elle, ils sont devant la maison.

Et elle restait sur le qui-vive, le livre entre les mains, comme au milieu d'histoires de fantômes on est figé par la peur quand le vent siffle et secoue la trappe.

A force d'être hantée par les soupçons des autres et de se soupçonner soi-même, son esprit devint la proie d'une véritable suggestion. S'il se peut qu'un innocent, accablé par la fatalité des apparences et jeté dans l'ornière de la justice humaine, arrive à se croire coupable, qu'il soit permis de comparer Marie Bonifas à cette victime.

Grossissant ses actes, retenant des particularités insignifiantes, des vétilles, elle découvrit au fond d'elle-même toutes sortes d'indices qu'elle jugea criminels. Au cours de sa vie s'était-elle jamais sentie attirée vers un homme ? Cette poésie qui pousse naturellement au cœur de toutes les jeunes filles, ces sentiments spontanés décrits dans les romans, les avait-elle jamais éprouvés ? Avait-elle ressenti le plus léger trouble à la vue de ces jeunes pêcheurs de Saint-Cadanet, aux chairs dorées par le soleil, que Claire recherchait furtivement des yeux ? Elle n'avait remarqué que leur parler grossier, leurs mains déformées par les manœuvres, Et il en était ainsi de tous les hommes qu'elle avait

approchés ; elle n'avait gardé d'eux que des images laides ou risibles. Oui, de tous, aussi bien de son père que de Jaqueline, des deux Miret, de Che-nevis. On eût dit qu'elle ne voyait sur les êtres masculins que des traits vils et ridicules. Ils étaient tels qu'ils apparaissaient à travers ses plus lointains souvenirs, lorsqu'ils rôdaient autour de sa Reinette et qu'elle se disait tout bas :

— C'est drôle, un homme.

Ainsi raisonnait-elle (si l'on peut appeler raisonnement ces sursauts qui amenaient les idées dans sa tête) durant les veillées solitaires qui s'écoulaient au coin de la cheminée. Et lorsque, à côté de ces figures sombres et détestées, un visage de femme surgissait dans sa mémoire, c'étaient aussitôt cent images gracieuses et colorées qui repassaient devant ses yeux et venaient jouer avec les jolies flammes du feu. Ah ! ces visages, avec quel frémissement elle les revoyait ! Et non point seulement ceux qu'elle ne pouvait se représenter sans que quelque chose se précipitât dans son cœur, comme c'était le cas pour Geneviève, pour Claire... mais d'autres, qu'elle avait à peine aperçus et qui néanmoins restaient gravés entre ses souvenirs par des traits vifs et veloutés. C'était Elsie Reep, s'exerçant au trapèze du portique, les seins pointant sous un maillot de couleur fauve, ou, le soir, dans la salle à manger, se glissant avec un mouvement de chatte sous le manteau de la haute cheminée. C'était une autre fille, Germaine

Vilarel — comment se rappelait-elle son nom après tant d'années ! — qui n'avait séjourné que deux semaines à la Cité blanche, mais dont Marie revoyait en pensée, comme si elle venait de la contempler, la grande taille souple, la chevelure blonde avec des stries dorées, les yeux clairs et larges, l'air silencieux et un peu étrange.

Et, ces soirs-là, bien d'autres figures, dont le souvenir ne remontait pas aussi haut, revenaient à l'esprit de Marie, comme pour lui prouver que rien en elle n'avait changé depuis le temps où ses sentiments étaient les mouvements incertains d'une pensionnaire, d'une enfant. Figures de femmes inconnues, sur qui elle n'avait jeté qu'un regard, mais dont une expression, une nuance, avaient à jamais marqué le passage. Figures dont beaucoup n'étaient pas belles et n'étaient plus jeunes, et à la vue desquelles, cependant, Marie était restée soudain silencieuse et troublée, sans qu'elle sût pourquoi, écoutant se former en elle une poésie ineffable. Ainsi se rappelait-elle le trouble qu'elle avait éprouvé, lors de sa première entrevue avec M<sup>me</sup> Destrées, devant les beaux regards de la Muse incomprise.

— Pourquoi, se disait Marie, frappée par ce souvenir, pourquoi ai-je été attirée vers cette femme ? D'où vient que j'écoutais ses paroles dans un rêve, que j'imaginai de me lever, d'aller vers elle, de toucher ses mains ?

Un soir qu'elle était ainsi la proie de ces souve-



nirs, elle reconnut qu'il y avait comme un air de ressemblance entre toutes ces figures qui l'avaient attirée : c'était une même nuance de mélancolie, le même mouvement d'une âme déçue. Il lui parut que lorsqu'elle discernait sur le visage d'une femme l'expression d'un certain regret, la quête de quelque chose qui lui manquait, elle était aussitôt attirée vers ce visage. Oui, c'était bien cela. Chaque fois qu'elle surprenait chez une autre cette demi-confiance, Marie sentait en elle une corde se tendre ; elle avait envie de se dresser, de s'offrir, comme si elle eût été créée pour être le tuteur de cette plante trop flexible ou épuisée par l'inanition. Elle aurait désiré lui crier : « Mais je suis là... confiez-moi vos peines... venez auprès de moi... » Et si, par hasard, à ce moment, un homme s'interposait entre elle et ce cœur convoité, Marie était prise d'une fureur terrible contre ce rival plus puissant.

Tandis qu'elle prenait conscience de ces secrets, Marie tisonnait le feu d'un mouvement idiot, fascinée par les petites flammes. Baissant le front, rentrant le cou dans les épaules, elle était accablée de honte. Comment maintenant aurait-elle osé se défendre contre l'accusation qu'on lui jetait à la face ? Non, non, elle ne niait plus, on disait vrai. Tout son passé lui révélait qu'il y avait dans son cœur une inclination immanente, inséparable de son existence. Comme dans ce rêve où, malgré l'évidence de la raison, elle s'était soumise à la

voix qui lui disait : « Mais Claire est là... là... et là aussi », elle reconnaissait à toutes les époques de sa vie, malgré la pureté de ses actes, la trace du sentiment fatal.

Penchée sur le feu, où l'on eût dit qu'elle lisait sa destinée, elle avouait que tout le romanesque de ses pensées ne faisait qu'un avec l'amour des femmes.

## CHAPITRE DIXIÈME

Les saisons changeaient et revenaient. Mais Marie voyait-elle seulement que les tilleuls de la place d'Armes perdaient leurs feuilles ou reverdisaient ? Soit par peur, soit par une sorte d'horreur de la lumière, elle n'ouvrait plus jamais les persiennes des fenêtres donnant sur la place. Derrière, elle avait fait élever sur le mur un grand treillage qui, tout en dissimulant le jardin aux yeux des voisins, enlevait beaucoup de jour aux pièces de l'hôtel. Et, se risquant de moins en moins dehors, elle vivait dans une demi-obscurité, en proie aux mêmes souvenirs et aux mêmes alarmes.

Pendant son sommeil, ses craintes et ses haines lui composaient des rêves terribles ; elle se voyait pourchassée dans la rue par les gens de la ville, insultée, maltraitée. Et longtemps après son réveil elle croyait à la réalité de ces scènes, se demandait : « Est-ce arrivé ou non ? » et devait faire un effort pour dissiper les nuées qui se mêlaient aux choses réelles.

Un livre qu'elle se fit envoyer de Paris et qu'elle

lut, acheva de lui troubler l'esprit. L'auteur y avait étudié le cas de ces femmes que Marie, maintenant, nommait tout bas : « les femmes comme moi ». Bien qu'il se parât du titre de médecin, il ne semblait pas avoir eu de but scientifique, et son ouvrage était surtout un ragoût d'anecdotes licencieuses auquel certains mots savants et crus apportaient une petite dose de physiologie.

Marie, trompée par cette fausse apparence, espérant voir plus clair en elle et peut-être se guérir, dévora le livre. Quelle folie ! Toutes ces particularités, tous ces tristes faits dont elle lisait la relation en soulignant d'un gros trait de crayon bleu certains passages, la malheureuse croyait les retrouver, plus ou moins caractérisés, dans des scènes de sa propre vie. On rapportait le cas d'une femme, employée dans une serre, dont la manie était de fouiller le cœur des fleurs afin d'en découvrir les organes. Et Marie se rappelait soudain qu'elle avait toujours aimé les fleurs et qu'elle prenait plaisir, étant enfant, à pencher son regard jusqu'au fond des corolles. Elle savait maintenant sous l'empire de quelle curiosité ! On racontait qu'une autre femme découpait dans les journaux, pour les collectionner, tous les faits-divers relatifs à des crimes commis par des hommes sur des femmes.

— Mais c'est comme moi... je fais la même chose, s'écriait Marie, qui, en effet, lorsqu'elle lisait un journal, était volontiers captivée par des titres tels que : « Un amoureux brutal » ou : « Un amant

qui tue sa maîtresse », et prenait connaissance de ces horribles récits avec une indignation non dénuée pour elle de saveur.

En se comparant ainsi à ces quasi-démentes, la pauvre fille acquit une sorte d'assurance désespérée. La persécution ne se relâchait pas. Tous les matins, Clémence devait aller dehors laver le mur où des inscriptions infamantes avaient été barbouillées nuitamment. Marie trouvait chaque jour dans la boîte aux lettres des écrits anonymes, rédigés sans doute par Miret, les deux Troipoux, Chenevis. Elle ne pouvait s'empêcher d'en regarder le contenu, et elle parcourait toutes ces feuilles pleines d'injures et de moqueries, avant de les jeter dans le poêle du vestibule. Elle se rappelait souvent que c'était là, dans ce vestibule, que la première insinuation calomnieuse avait retenti à ses oreilles. Depuis !... Alors, exaspérée, perdant la notion des choses, elle se redressait et déclarait d'une voix forte, comme si elle répondait à Chenevis et le bravait :

— Eh bien ! oui, c'est vrai, c'est vrai.

Et après cette fanfaronnade, elle s'arrêtait devant la pomme de cuivre et s'écriait en grimaçant ridiculement devant son image déformée :

— Et c'est bien moi... c'est la Bonifas qui est là, c'est la Bonifas...

Car elle n'était pas sans savoir que toute la ville la nommait ainsi.

Et peu à peu, dans cet esprit qui voyait le faux se présenter sous un irrécusable aspect de vérité,

la vertu se confondre avec le vice, une idée germa : « Pourquoi pas ?... » se dit Marie.

Elle qui n'avait jamais conçu l'amour que sous ses expressions les plus pures, tendre communion du cœur, baisers chastes, fut sollicitée par des visions tout autres.

— Pourquoi n'essaierai-je pas ?... se répétait-elle. Puisque c'est ainsi, puisque tous le disent, puisque je le sens...

Et elle se mit à faire des plans pour entrer en rapports avec certaines femmes, ainsi avec celles qu'on voyait rôder le soir autour des casernes de Vermont. « J'en ferai venir une ici, se dit-elle, ou bien je l'emmènerai à S\* ».

Elle ne pouvait chasser de sa tête toutes sortes de pensées sur le corps féminin, sur l'habillement des femmes et leur vie intime. Souvent, elle laissait son livre, se levait, allait d'une pièce à l'autre, ouvrait une armoire, touchait avec fièvre des pièces de lingerie, puis, sans motif, se regardait fixement dans une glace. Sa figure était cramoisie, ses yeux brillaient.

Un jour, elle trouva dans un livre venu du cabinet de lecture un billet ainsi conçu : « Lectrice inconnue, qui tourneras après moi les pages de ce livre, sache que l'attente et la désespérance d'Emma Bovary ne sont rien auprès des maux qui tourmentent le cœur de

Cécile Fruzier. »

Elle garda le billet, le relut, répéta le nom. Cécile Fruzier... Qui était cette femme ? Elle se

plut à imaginer son visage, semblable, assurément à ces visages parés d'une expression tendre et résignée qui avaient tant de fois captivé son regard. Quelle était sa vie ? Sans doute celle d'une femme que les hommes ont trompée, que leur amour a meurtrie... Elle repensa fréquemment à l'inconnue et avec une telle ferveur qu'elle établit entre elles une sorte de liaison imaginaire. Elle la nommait Cécile, lui faisait des confidences à voix haute dans la solitude. Un jour, enfin, elle lui envoya une lettre, véritable déclaration ; elle l'adressa au cabinet de lecture et attendit la réponse. « Nous pourrons vivre ensemble ici, songeait Marie, ou, si elle préfère, j'irai m'installer chez elle. » Toutefois la pensée de quitter Vermont et de laisser à l'abandon la tombe de Claire lui était pénible.

Aucune réponse ne vint de Cécile Fruzier.

Mais l'idée qui s'était imposée à l'esprit de Marie demeura. Elle ne disait plus : « Pourquoi pas ? » mais répétait sourdement, comme possédée : « Il le faut... il le faut ». Certaines nuits elle restait éveillée pendant des heures et passait en revue dans sa tête toutes les femmes de Vermont.

Rose Dujardin avait à cette époque dix-huit ans. Elle était jolie, bien que son visage, formé avec une finesse précoce et marqué par des fossettes moqueuses, parût déjà chiffonné. Elle avait été apprentie dans plusieurs maisons successivement. On la disait peu sérieuse. Maintenant elle était employée chez une corsetière.

Elle allait voir parfois Marie Bonifas, générale-

ment à l'occasion du nouvel an et de Pâques, et repartait toujours avec un petit billet dans le creux de la main.

— Mademoiselle Marie, lui dit-elle un jour, vous devriez me donner votre pratique. Je vous ferais un joli corset à la mode. On n'en porte plus du tout comme celui que vous avez là.

Car, petit fait digne de remarque, tout en adoptant dans son habillement bien des hardiesses, Marie Bonifas avait conservé une forme de corset suranné, et portait une sorte d'appareil haut et rigide qui faisait remonter sa poitrine et encageait sa croupe.

Marie consentit. La petite prit aussitôt les mesures, enlaçant de ses bras la forte taille de Marie, qui, troublée, l'aidait avec des mouvements maladroits. Quelques jours après, elle revint pour essayer le corset.

— Jamais je ne mettrai cela, s'écria Marie, devenue toute rouge, comme elle vit quelque chose qui lui parut une simple ceinture faite dans une étoffe bleu tendre.

« C'est ce que les femmes portent maintenant ? dit-elle encore. Eh ! bien, c'est du joli ! »

Et elle fit un mouvement de pudeur indignée.

— Mais, Mademoiselle Marie, si vous saviez comme c'est plus agréable, répondit Rose de sa petite voix chantante. Ça soutient aussi bien que cette grande machine à laquelle vous êtes habituée, et cependant on est beaucoup plus à l'aise. Moi, je porte la même forme. Tenez, tâtez...



Elle prit la main de Marie et la guida vers son flanc. Marie pressa une chair tendre et tiède, comme nue, qui cédait sous ses doigts.

— Je vais vous l'essayer, nous verrons ensuite, reprit l'apprentie avec un mouvement de tête volontaire et gamin.

Marie sentit de nouveau les mains qui se promenaient sur sa taille, sur ses seins. Elle ne bougeait pas. Elle faisait des efforts pour parler, mais ses pensées étaient si nombreuses, si passagères, qu'elle n'arrivait pas à les rassembler ni à les suivre ; elle eut la vision d'une ruche d'où les abeilles sortent posément une à une, s'envolent en bourdonnant et se perdent aussitôt dans la lumière. Elle pencha la tête de côté, remarqua l'étoffe et la couleur de son jupon, une étoffe inélégante, couleur de chaume ; elle en fut mécontente et releva les yeux. Elle ne put voir le visage de Rose, qui, tête baissée, continuait sans hâte d'ajuster le corset, mais elle sentit l'odeur délicate de sa chevelure. Elle trembla légèrement, ferma les paupières un instant et songea : « Mon Dieu ! comme ma vie a été malheureuse jusqu'à présent ! »

L'apprentie se redressa enfin. Ses pommettes étaient rouges. Trois épingles serrées entre ses dents retroussaient un coin de sa bouche. Elle sourit gentiment, en silence et comme d'une cachette, à Marie Bonifas. Toutefois quand elle vit aussi près de sa figure la grosse lèvre moustachue qui tremblait, un mouvement perplexe se mêla au sourire. Marie ne distinguait plus clairement les

choses. Elle en était arrivée à ce point extrême où un acte, à force d'avoir été prémédité, apparaît comme une simple détente sans portée. Elle tendit le cou, avança des mains vacillantes...

Que le lecteur fasse une pause ici. Qu'il veuille bien, avant de condamner Marie Bonifas, rappeler en sa mémoire ce qu'il sait d'elle ; qu'il songe à Aile-de-Pie, qu'il remonte jusqu'à l'enfance de Marie, qu'il revoie les drames et les rêves qui furent les impressions premières reçues par cette âme déshéritée ; enfin qu'il se représente le trouble qu'une sentence injuste peut provoquer dans une nature fière et insoumise. Marie Bonifas ne se connaît plus elle-même. Persécutée, mise au ban de la société, elle ne se voit que d'après l'image salie et déformée que les autres lui mettent devant les yeux. Sa légende, elle a fini par l'accepter, elle s'en fait même une gloire cynique et va jusqu'à désirer, par une perversion de son esprit, d'y conformer ses actes. Les calomnies et les attaques de ses ennemis ont abouti à ceci, de la pousser toute frémissante vers Rose Dujardin...

... L'apprentie, comme elle vit le geste de Marie, sourit des yeux. Gênée par les épingles, elle murmura presque sans desserrer les dents :

— Attendez, Mademoiselle Marie.

Et elle retira les épingles de sa bouche.

Ah ! qu'est-ce que le dernier mouvement qui nous fait dominer nos sens ? Est-ce aussi souvent qu'on le dit une inspiration de la vertu ? N'est-ce pas quelquefois l'effet d'une pensée, venue d'ail-

leurs, qui glace le désir ? Comme Marie regardait avec des yeux fascinés les lèvres de Rose, elle a vu ces lèvres remuer faiblement pour prononcer les mots : « Mademoiselle Marie ». Sa physionomie s'est transformée tout d'un coup. Elle a pâli. Ses paupières battent, entrecoupant un regard grave et rappelé, dirait-on, vers le passé. Elle fait un mouvement de retrait et toise cette petite apprentie au minois docile et rusé. Elle semble mesurer son abaissement. Sursaut de l'honnêteté ? Vision soudaine qui a renversé l'ordre des choses ? Que le lecteur décide. Toujours est-il que c'est un autre personnage qui déclare d'une voix affectueuse mais un peu hautaine :

— Non, vois-tu, Rose, cette forme ne me convient pas. Tu vas me faire un corset pareil à celui-ci. Je te donnerai un modèle que tu copieras. Ainsi je n'aurai pas besoin d'essayer.

Rose la regarde. Puis, sans mot dire, elle ôte le corset et le roule. Ses lèvres se font minces et plates. Un petit pli maussade se fixe entre ses sourcils et ne s'efface qu'au moment où Marie, la congédiant, lui glisse une pièce d'or dans la main.

Rose Dujardin, lorsqu'elle est revenue, n'a pas revu Marie. Aucune femme étrangère n'a pénétré dans le petit hôtel. Marie, soit que sa conduite envers Rose lui ait fait horreur, soit qu'elle ait compris qu'il y a dans les souvenirs de son cœur une image qui s'oppose à ces désirs — ainsi le mal peut parfois nous protéger du mal — a réussi à

vaincre les terribles tentations charnelles qui l'assaillaient.

Mais si son ardeur est calmée, la paix n'est pas revenue dans son esprit. Au contraire, après cette scène avortée, sa haine a grandi contre ceux qui l'accusent d'une faute qu'elle se sent incapable de commettre. Elle ne hait plus seulement Chenevis et les quelques chenapans qui la tourmentent, mais tous ces êtres dont l'espèce même est cause de son malheur : les hommes. Elle ne distingue pas entre eux ; c'est une nation étrangère aux mœurs inférieures. Lorsqu'elle dit intérieurement : « ils », « eux », sa lèvre se retrousse par un mouvement instinctif de répugnance. Apercevoir un homme, le plus débonnaire, le plus indifférent soit-il, lui fait venir la chair de poule. Dans sa chambre, les volets des fenêtres ont été rembourrés, tant elle souffrait à se dire, l'oreille heurtée par le son d'un pas masculin :

— En voilà *un* qui passe dans la rue.

Toutes les nuits elle se bat contre eux dans des rêves étranges qui font subsister sur son visage, au sortir du sommeil, un masque farouche. Le même rêve revient souvent. Elle croit voir la terre envahie par des êtres fantastiques, descendus d'une autre planète, qui paraissent se tenir sur des branches de ciseaux, se meuvent vite, s'emparent de tout, commettent des actes injustes et sangui-naires. Et quand une de ces scènes lui arrache un cri et la réveille, elle reconnaît que les étranges personnages de son rêve, sans s'être métamorphosés,

sont simplement des hommes, les hommes ordinaires parmi lesquels elle vit, qui vont et viennent dans les rues.

Ce n'est pas seulement pendant le sommeil que ces visions apparaissent. Un soir, comme Clémence entraît pour lui souhaiter bonne nuit, Marie, assise auprès de la cheminée, l'a regardée puis lui a demandé avec agitation :

— Eh bien ! a-t-on arrêté Belin ?

Et, la servante, interdite, ne disant mot, elle a repris :

— Oui, Belin, le teinturier. Il ne pourra pas nier, lui. On l'a vu taché de sang...

Mais elle s'est interrompue brusquement. Son visage s'est couvert de confusion et elle a donné à Clémence un mot d'explication vague et mensonger. Elle venait de rêver que le teinturier de Vermont, homme fort doux mais qu'on pouvait voir souvent sur le pas de sa boutique avec des bras barbouillés de rouge jusqu'au coude, avait commis un meurtre.

Quelquefois, elle s'alarme de ces signes de désordre.

— Je deviens folle, se dit-elle. Il faut changer ma vie, coûte que coûte. Il ne faut pas m'enfermer comme je le fais. Demain, je sortirai.

Mais, le lendemain, à la pensée de se trouver en pleine lumière en face d'un homme, elle se sent prise d'une terreur panique. Elle a beau se raisonner, les heures passent sans qu'elle se décide. Enfin, le soir, quand l'obscurité est tombée depuis long-

temps et que les rues sont devenues solitaires, elle entr'ouvre la grille et, après s'être assuré que nul passant ne se montre, elle sort de sa demeure. Heureusement que les tilleuls plantés en quinconce masquent ses mouvements ! Après de multiples crochets elle traverse la place, suit des rues connues d'elle où il n'y a pas de réverbères, et peu à peu elle reprend confiance. L'air frais de la nuit caresse ses joues, emplît profondément sa poitrine. Quelle joie de retrouver ces sensations ! Depuis combien de temps n'avait-elle fait une promenade ? Deux mois, sans doute, puisqu'il y avait encore de la gelée. Elle retrouve vite ses habitudes, marche d'un pas alerte qui résonne sur le pavé. Chut ! pas de bruit, voici une maison éclairée... Ouf ! Passé. Tout à coup la lune apparaît. Marie, d'abord effrayée par cette clarté qui la dénonce, regarde les choses avec des yeux charmés. Que cette vieille maison semble étrange avec cet auvent comme un bec d'oiseau ! Et ce reflet sur cette lucarne ! Elle ressent les impressions d'un prisonnier libéré, d'un convalescent ; elle s'émerveille de tout. Jamais elle n'avait remarqué comme le feuillage a l'air tranquille sous la lune. L'idée lui vient de prolonger cette fête. Pourquoi ne pas aller jusque dans les prairies au bord des remparts ? Ce n'est pas loin et il n'y aura personne à cette heure. Elle cueillera des fleurs pour garnir les vases qui sont dans la chambre de Claire. Cette pensée la décide. Elle sort de la ville, longe des jardins endormis. Un chien de garde, qui l'entend venir, se précipite et la pour-

suit derrière un grillage tout en aboyant furieusement. Marie, bien qu'elle n'aime pas les chiens, ne bronche pas ; ce n'est pas des bêtes qu'elle a peur ! Elle aperçoit la vieille tour, la porte Guillaume. Oh ! elle connaît bien le sentier ; pendant plusieurs mois elle est venue se promener chaque jour ici avec Claire. Et voici la prairie. Le vert paraît voilé. Comment ne sait-on pas que la campagne est aussi jolie par une nuit pareille ? Heureusement, du reste ! *Ils* ne seraient pas chez eux, *ils* seraient ici... Elle respire avec délices la simple odeur de l'herbe mouillée, puis elle se penche et, à la clarté de la lune, se met à cueillir des fleurs : de grandes tiges de ciguës fleuries qui, mêlées à des branchages, iront bien dans le vase à long col ; des pâquerettes pour la petite potiche que Claire désirait voir toujours à son chevet. Elle ne se hâte pas ; elle veut faire durer une quiétude, une liberté si rares. Elle cherche un ruisseau qui coule en bordure de la prairie. Autrefois il y avait de ce côté des touffes de joncs. Claire, en passant par là, répétait toujours ces vers :

Brins d'osier, brins d'osier,  
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Les voilà. Elle arrache quelques brins à tête emplumée. Ensuite elle s'arrête, contemple le paysage autour d'elle, lève la tête vers le ciel. Son visage s'offre aux rayons de la lune. On distingue ses traits puissants et heurtés, ses gros sourcils, son cou trapu, mais cependant, sur ce visage,

quelle expression de ravissement, quelle intention innocente ! Est-ce bien la créature réprouvée, le monstre que l'on dit, cette fille qui, les bras chargés de feuillage, avance craintivement dans la prairie ?

Maintenant, elle s'en retourne par les mêmes chemins déserts. Elle approche de chez elle. Oh ! la lune éclaire en plein la place d'Armes ; les toits d'ardoises, les hautes fenêtres de l'ancien archevêché, sont autant de miroirs. On y voit comme au jour. Prenons garde ! Tout à coup elle s'arrête et se cache vite derrière un arbre. Elle a entendu des pas et des chants qui viennent de la rue du Théâtre, où se trouvent les cafés. Alors elle s'avise que c'est aujourd'hui samedi, le jour où *ils* sortent presque tous. Comment l'a-t-elle oublié ! Les pas se rapprochent ; c'est sur l'air de *Cadet Roussel* que l'on chante. Marie se colle contre le tronc de l'arbre. Elle les voit déboucher sur la place. Elle en reconnaît un ; c'est un clerc de Miret. *Ils* sont quatre, mais *ils* ont pris des femmes avec eux. Les malheureuses ! Bras dessus, bras dessous, la troupe se dirige vers la maison de Marie. On ne la voit pas, mais si des passants viennent de l'autre côté, elle sera cernée, découverte, perdue... Son cœur bat. Elle revoit le corps de Grinet accroché à la grille. *Ils* s'arrêtent devant sa maison. *Ils* ont troqué leurs coiffures avec celles des femmes, et la chanson reprend :

Vermont, pour nommer sa rosière,  
Cherche une fille peu légère



Dont nul homme ne triompha,  
Choisissons donc la Bonifas,  
Jamais, assurément,  
La Bonifas n'eut un amant.

Puis, tous poussent des cris et appellent Marie avec des espèces de gloussements moqueurs. Enfin ils font mine de partir. Marie, tapie derrière l'arbre, les suit des yeux. Éclairée par la lune, la bande gambade au milieu de l'avenue sur les pavés pointus, s'éloigne, disparaît. Tout rentre dans le silence... Alors, ramassée sur elle-même, sautant d'ombre en ombre, une étrange bête nocturne traverse la place et se glisse à l'intérieur du petit hôtel.



# TROISIÈME PARTIE

---

## CHAPITRE ONZIÈME

Il suffit de peu d'années et de peu d'événements pour changer l'aspect et la vie sociale d'une petite ville de province. De nouvelles constructions, l'adoption maladroite de quelques usages modernes, voilà pour l'aspect. L'extinction d'une ancienne famille, un petit renversement politique qui modifie la direction des affaires municipales et agit sur les esprits, voilà pour la vie sociale. Ces choses s'étaient produites à Vermont simultanément. Aux portes de la ville, sur des terrains achetés en partie à Marie Bonifas, une manufacture de drap s'était établie ; elle occupait plus de trois cents ouvriers. Une voie ferrée reliait les ateliers à la gare, et la rivière qui faisait aux faubourgs une ceinture si pittoresque avait été détournée et canalisée en plusieurs endroits. Un cachet plus moderne apparaissait aux vitrines des boutiques. D'anciennes ruelles avait été élargies.

M<sup>me</sup> de Fombert et M. Duchastel étaient morts à quelques mois de distance. La disparition du maire et aussi, sans doute, l'arrivée d'ouvriers étrangers à la ville avaient amené à la municipalité un parti nouveau. Sans heurt, sans bouleversement trop sensible, une autre génération, plus jeune et plus ouverte aux choses du temps, tenait en main les usages et la mode. Bref, Vermont était maintenant une sous-préfecture pareille aux autres sous-préfectures, quoiqu'elle eût encore un parfum secret. Ses habitants, des provinciaux ordinaires, ni meilleurs ni pires que le commun des hommes, avaient perdu cet esprit de parti et ces mœurs tout à la fois moutonnières et batailleuses — apapages des cités jadis prospères ou guerroyantes — qui ont été rapportées plus haut. Mœurs si difficiles à imaginer de nos jours que plus d'un lecteur, je le gagerais, lorsqu'il en a trouvé ici la description, a dû la croire copiée sur les livres plutôt que sur le vif.

Quoique retirée complètement et ne participant pour ainsi dire pas à la vie de la petite ville, Marie Bonifas avait été favorisée par cet état de choses. D'abord, au cours des années, sa légende vieillissait sans qu'aucun scandale vînt la renouveler. Puis, plusieurs de ses ennemis étaient morts et d'autres, ne la voyant jamais, l'oubliaient. Un assez grand nombre de nouveaux venus ne la connaissaient pas et savaient seulement qu'une vieille fille, une originale sur le compte de qui couraient

certains bruits, habitait place d'Armes. Et avec un sourire sans méchanceté, on montrait du doigt le petit hôtel dont la position en retrait et les fenêtres aux volets toujours clos, surmontées par des mascarons du XVIII<sup>e</sup> siècle, suggéraient à l'esprit toutes sortes de scènes folâtres.

Est-il besoin de dire qu'on se trompait ? Il ne se passait à l'intérieur de cette demeure rien qui fût licencieux, rien même qui eût le ton de la gaieté. Une vieille fille, qui maintenant approchait de la quarantaine, continuait d'y habiter solitairement sous la règle la plus sombre.

A vivre enfermée, sans presque jamais prendre de l'exercice, Marie Bonifas avait encore grossi ; et sa taille, serrée avec la même contrainte dans un corset rigide, faisait ressortir les formes puissantes du buste et de la croupe. Son visage aussi était devenu replet ; toutefois cet embonpoint, adoucissant les traits, l'avait plutôt flattée.

Peu à peu, elle avait accepté cette réclusion. D'abord quel soulagement pour elle de n'être plus persécutée ! Aujourd'hui, plus d'inscriptions sur le mur de sa maison, plus de lettres anonymes. A la longue Chenevis et sa bande l'avaient laissée tranquille. Elle ne les avait pas aperçus depuis des années. Oh ! sans doute, il ne fallait pas qu'elle se montrât dans certains quartiers et à certaines heures, car elle risquait de faire de mauvaises rencontres, mais elle en avait pris son parti : elle sortait rarement et avec prudence. Elle passait les journées dans son jardin, qu'elle s'amusait à cul-

tiver elle-même ; ou bien elle allait de bas en haut dans sa maison, car elle avait pris la manie de modifier sans cesse l'arrangement des pièces ; elle déplaçait les tableaux, transportait elle-même les meubles. Pourquoi ces apprêts ? Simplement, sans doute, pour dépenser son trop-plein d'activité, car en quatre années elle avait reçu deux visites.

Une fois par an, elle allait à S\* commander ses robes et consulter un médecin au sujet de troubles circulatoires qui commençaient à l'incommoder. Et, un jour, pour acheter des graines de plantes rares, elle s'était hasardée jusqu'à Paris. Mais, de même qu'autrefois, elle n'aimait pas à voyager. Ces simples déplacements en compagnie de figures inconnues, l'obligation d'adresser la parole à des hommes et d'être coudoyée par eux, la bouleversaient. Elle tournait à droite et à gauche de gros yeux inquiets ; et dans son esprit, dérangé par la vie solitaire, des idées folles bondissaient. « Celui-là vient de me regarder drôlement, pensait-elle. On dirait qu'il me connaît. Pourquoi parle-t-il à son voisin ? » Alors elle descendait de compartiment ou changeait d'hôtel ; et quand, trois jours plus tard, après ces alarmes répétées, elle se retrouvait chez elle, derrière la porte bien barricadée et les persiennes rembourrées, elle poussait un « ouf ! » de satisfaction et se promettait de ne pas recommencer une telle équipée.

Souvent, elle pensait à la vie qu'elle avait rêvée autrefois, vie active, utile aux autres. Mais, outre que la défiance avait réfréné ces rêves, l'âge com-

mençait à la rendre égoïste. « Tant pis », faisait-elle. Et, s'enveloppant d'un châle, car elle était devenue frileuse, elle s'enfonçait dans son grand fauteuil à oreilles et se laissait aller à un petit somme.

Elle s'intéressait toutefois à des œuvres charitables et leur faisait de convenables libéralités ; ainsi à un sanatorium situé près de Saint-Cadanet. Elle n'oubliait pas non plus les familles des paysans qu'elle avait connus à la Cité blanche et avait là plusieurs petites filleules. Mais il n'aurait pas fallu que quelqu'un de Vermont vînt la solliciter.

— Pour ces goujats, pour ces assassins !... Jamais, s'était-elle écriée une fois.

Elle était riche. A sa fortune déjà fort suffisante, s'était ajoutée la somme qu'elle avait obtenue récemment pour la vente de ses terrains. Ayant rompu avec son notaire et répugnant d'avoir affaire avec des employés de banque, dont elle avait à plusieurs reprises soupçonné les réflexions moqueuses, elle avait conservé cette somme chez elle en billets et en pièces. Mais elle n'était pas avare. Si elle dépensait peu, c'était qu'elle avait peu de besoins et aussi qu'elle ne se souciait pas d'attirer l'attention sur elle par un étalage de luxe ; et elle repassait distraitement les comptes de la domestique.

Clémence, devenue trop vieille, avait quitté son service. Sa remplaçante venait de chez son neveu, le maréchal ferrant, le seul ami que Marie Bonifas pût se dire à Vermont, et elle l'avait dressée aux

habitudes un peu étranges de sa maîtresse. C'était une fille sans âge, laide, dure à la peine. Marie Bonifas n'avait pas d'autres liens avec le monde. Ayant cessé de lire les journaux, elle apprenait par les bavardages de cette fille les événements du dehors. L'autre, dont l'esprit et le langage étaient également simples, lui rapportait surtout les sujets de drame ou de scandale, les meurtres, les catastrophes...

— Paraît qu'on a assassiné un grand prince autrichien, disait-elle... Paraît qu'à Paris, on se bat dans les rues à cause d'un procès.

Marie écoutait ces nouvelles qui, s'ajoutant les unes aux autres, lui montraient la terre mise à feu et à sang. Quelquefois, levant simultanément les deux mains, elle faisait ce petit hochement de tête, qui nie la surprise, par lequel les irréductibles ennemis du régime accueillent l'annonce des calamités nationales.

— Ils devaient en arriver là. Tout est possible avec ces brutes, se disait-elle.

« Ils » ou « les brutes », c'était la race malfaisante des hommes, fléau du monde.

Lorsque, un matin de juillet 1914, la servante, revenant du marché, entra dans sa chambre et lui dit : — « On raconte qu'il va y avoir la guerre » la vieille fille, qui était en train de se coiffer, ne répondit rien, car elle avait dans la bouche le gros peigne courbe, comme en portent les pensionnaires,



dont elle se servait le matin pour maintenir ses cheveux et les aplatir. Mais si elle avait pu parler, elle aurait certainement laissé échapper, en même temps que ce mouvement indifférent des épaules qui fut bien visible, ces mots :

— Eh bien ! qu'ils se battent entre eux !

Les jours suivants, elle ne s'informa pas des nouvelles. Un soir, elle désira prendre l'air, mais comme elle vit un rassemblement sur la place, elle rentra chez elle précipitamment.

La déclaration de guerre, que la servante vint lui annoncer, tout essoufflée, tout ahurie, partagée entre l'idée de la gloire et le sentiment de la terreur, n'émut pas davantage Marie Bonifas. Toutefois les attroupements qui ne cessaient pas sur la place d'Armes, les cortèges passant et repassant deux soirs de suite sous ses fenêtres, les cris et les détonations des pétards, la gênèrent et la mirent de mauvaise humeur. Elle dut se lever au milieu de la nuit pour fermer la croisée ; et, une fois recouchée, incommodée par la chaleur, elle maugréa et dit :

— Ils ne se tairont donc pas, ces braillards.

Elle montra le même esprit le lendemain. Le maréchal ferrant vint la voir. Il avait en garde la vieille jument de Marie Bonifas. La bête qui avait bien douze ou treize ans, ne servait plus à grand'chose ; elle boitait par moments. Néanmoins, il fallait la présenter à la réquisition. A cette idée, Marie Bonifas s'exclama :

— Leur donner ma jument !... Jamais de la vie.

L'homme lui répondit qu'il était obligé de la mener sur la place du Marché en même temps que ses propres chevaux. Tous les propriétaires faisaient de même.

— Leur donner Jacinthe ! répéta Marie. Jamais, je refuse.

Et elle reprit, prouvant avec quelle insouciance et quelle naïveté surtout elle jugeait les événements :

— Il y en a un qui ira à pied, voilà tout.

Le maréchal ferrant, qui connaissait les singularités de la vieille fille, ne se choqua pas de ce langage. Il réfléchit qu'il était inutile d'insister puisque, selon toute probabilité, la jument, incapable d'aller loin, ne serait pas prise. Il pensait juste. Jacinthe, après examen, revint de la place du Marché à l'écurie. Mais, comme on le verra, elle devait prendre part tout de même à de hauts faits.

En ces premières semaines de la guerre, Marie ne bougea pas de sa demeure et ne changea rien à ses occupations ordinaires. Elle ne se connaissait point de parents ; elle n'avait point d'amis à qui penser. On aurait pu la voir dans son jardin, en train de protéger ses fleurs avec soin contre la chaleur qui fut très forte au début du mois d'août. Il arriva que, par suite d'un accident et les ouvriers de la voirie étant partis, l'eau devint rare pendant quelques jours à Vermont. Et Marie, qui ne pouvait arroser ses plantes, contemplait avec un désespoir mêlé de colère ses roses, ses belles roses d'Amérique, qui se desséchaient sans s'ouvrir.

Si l'on excepte cette contrariété, la vieille fille put se dire tranquille et satisfaite. Alors que tous les gens de la petite ville se lamentaient devant les guichets des banques, elle était munie d'argent. La maison avait été bien approvisionnée par les soins de la servante. En somme point de souci, aucun nuage devant elle.

Cependant elle jouissait mal de cette sécurité. Peu à peu elle était devenue curieuse des nouvelles. Elle se faisait acheter vingt journaux différents qu'elle rejetait avec impatience au pied de son fauteuil après les avoir lus. On aurait dit qu'elle s'ennuyait derrière la grille du petit hôtel et qu'elle désirait être mêlée aux événements du dehors. Elle interrogeait Catherine, la servante, autant sur les bruits qui couraient que sur les gens de la ville.

— Et le sous-préfet ? demandait-elle.

— Parti le premier jour. Il a dit qu'il était officier et que sa place était dans son régiment.

— Et le fils Miret ?

— Il est réformé... Paraît qu'il a une maladie comme celle qui a tué son père.

La servante affectionnait les mots qui forment à eux seuls tout un petit drame.

— Ah ! ah ! il nous est resté, lui, disait Marie sur un ton ironique.

— Il y a bien des personnes qui se sont sauvées, continuait la servante. Dame ! il y en a qui disent que les Allemands peuvent venir jusqu'à Vermont... Et alors !...

« Il y en a d'autres qui partiraient s'ils pouvaient,

mais... Il y a des familles où c'est la misère, la grande misère. Le mari n'est plus là, voilà la femme sans argent, sans travail, avec des enfants à nourrir. Les dames s'occupent bien de les secourir, mais il n'y a plus de riches aujourd'hui. »

A ces mots, Marie se leva et se mit à marcher en rond dans la pièce. Elle secoua les épaules et parut impatentée.

— Secourir, secourir... dit-elle tout haut, je les connais, ces dames, et je sais comment elles s'y entendent.

Elle était irritée mais avec cet air particulier d'une personne qui est surtout mécontente de soi.

La servante sortit. Marie se dirigea vers la fenêtre et entr'ouvrit furtivement les persiennes. C'était une fenêtre de la façade.

Sur la place d'Armes, plus de mouvement, plus de passants affairés et bruyants ainsi qu'aux premiers jours. Les maisons semblaient vides. Sous les tilleuls, trois enfants jouaient autour d'un banc. Une femme vint les chercher et les emmena silencieusement. La place se fit tout à fait déserte. Marie continua de se tenir à la fenêtre tant le spectacle lui paraissait étrange. Elle n'aperçut pas un seul uniforme, car le régiment de Vermont était parti, laissant seulement en garnison un faible dépôt de territoriaux. Le hasard fit même que pas un homme, tandis qu'elle regardait, ne se montra.

Alors, tout d'un coup, elle repoussa complètement les persiennes contre le mur. Les gonds

rouillés grincèrent et un morceau de plâtre se détacha.

Elle fut comme éblouie. Qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait osé faire ce geste ! Elle ne résista pas au plaisir d'étendre les deux bras et de toucher le mur de chaque côté. Qu'il y avait longtemps que la place d'Armes ne lui était apparue ainsi ! Elle s'accouda sur l'appui et regarda.

La place était traversée par trois avenues qui entrecroisaient au centre leurs chaussées de beaux pavés anciens et formaient ainsi une sorte de rosace. Plantés en V, les gros tilleuls dont le feuillage touffu était taillé carrément semblaient la border d'un charmant labyrinthe festonné. Tout autour, les bâtiments d'autrefois, aux proportions imposantes, l'encadraient. Un sourire de tendresse passa sur le visage de Marie. Elle avait toujours aimé sa ville.

Elle fut distraite de cette contemplation par la vue de la servante qui rentrait. Cette fille paraissait agitée ; elle leva le nez, aperçut sa maîtresse à la fenêtre ; alors, ébahie, elle lui cria d'en bas avec un grand signe de la main :

— Mademoiselle sait donc ?

« Mademoiselle a été avertie ? reprit-elle un instant après, ayant monté l'étage quatre à quatre. On a perdu la bataille. Ils ont toute la Belgique. Ils sont déjà en France. Des gens du Nord qui viennent de traverser la ville, disent qu'on les a vus, là, en face, comme je vois Mademoiselle... Et ils prennent, ils brûlent, ils tuent... »

Elle agitait les bras ; ses yeux étaient agrandis et paraissaient voir les scènes.

Immobile, la bouche ouverte de saisissement, Marie l'écoutait. « Ils prennent, ils brûlent, ils tuent... » Elle regarda fixement la servante mais avec un air un peu lointain, comme si ce récit lui rappelait autre chose. Un mouvement se fit dans sa gorge, mais elle ne parla pas.

— Dans la ville, c'est une débandade, poursuivit Catherine. Plus personne à la mairie. Le juge de paix est parti, par ordre. On dit que le commissaire de police part demain. On envoie l'argent à Paris. Tous ceux qui restent ici cachent leurs objets précieux... Qu'est-ce que Mademoiselle va faire ?

Marie fit signe qu'elle déciderait plus tard. Catherine sortit de la pièce. Marie passa lentement la main sur sa figure, du front au menton. Ses traits, tirés en bas par ce mouvement, prirent une expression singulière, grave et effrayée, mais surtout rêveuse. Catherine servit le dîner de bonne heure et lui rapporta encore quelques commérages de la ville. Il fallait faire de la place pour des réfugiés belges qui devaient arriver dans la nuit. La femme du sous-préfet, « une dame bien gentille mais bien jeune », s'en occupait. M<sup>me</sup> Destrées l'aidait.

Marie accueillit toutes ces nouvelles par des « ah ! ah ! » ou des « vraiment » qui semblaient médiocrement approbateurs. Cédant aux instances de la servante, elle décida de mettre en lieu sûr, dès le soir, ses objets de valeur. Elle se fit apporter des caisses,

les remplit des pièces d'argenterie, des pendules et des bibelots auxquels elle tenait le plus, et les descendit avec l'aide de Catherine dans un recoin de la cave. Cette opération prit du temps. Elle envoya Catherine se coucher ; mais, restée seule, elle inspecta de fond en comble la maison. Elle trouva, reléguée dans le grenier, une grande malle contenant certains objets ayant appartenu à son père et serrés là depuis des années. Elle eut le désir de soulever le couvercle puis d'examiner rapidement le dessus. Et bientôt, prise d'une curiosité sans raison, elle voulut tout revoir. Elle déplia un à un les uniformes bien conservés grâce à de petits sachets de poivre, les pantalons garance et les tuniques noires à brandebourgs d'astrakan. Dans une autre caisse elle trouva une boîte renfermant les pipes. Sur l'une d'elles, en bois rougeâtre, bizarrement sculpté, étaient gravés un nom et une date : Puebla, 1863. Enfin elle ouvrit une grande pochette carrée d'où glissèrent les divers brevets de l'officier. Elle les reprit et les lut lentement, repassant de grade en grade toute la carrière de son père. Un petit écrin était au fond de la pochette ; il contenait la croix de la Légion d'Honneur.

Elle vida entièrement la malle. Les uniformes, les képis, les gourdes étaient éparpillés autour d'elle. On aurait dit d'une cantinière. Quelques-uns de ces objets lui rappelaient une scène de son enfance. Alors elle les prenait en main et les regardait longuement. Elle se mit à songer à son père ; elle eut le souvenir d'une époque, alors qu'il traî-

nait déjà la jambe, où il y avait eu menace de guerre. Sans rien dire, il avait sorti d'une armoire son uniforme de commandant, l'avait brossé, avait préparé sa cantine lui-même. Et lorsqu'il avait dû ensuite rengainer cet attirail, on l'avait entendu maugréer à travers la maison.

— Pauvre père ! dit Marie en secouant tristement la tête.

Elle remit en ordre ces reliques, les emballa soigneusement et décida de faire descendre la malle dans la cachette de la cave.

La nuit était avancée lorsqu'elle s'en fut se coucher. Il faisait moins chaud ; il devait y avoir un orage dans les environs. Elle regarda longtemps le ciel ; des éclairs le blanchissaient parfois.

Le lendemain matin, en même temps que les journaux qui lui confirmèrent les dires de la servante, elle reçut une lettre de M<sup>me</sup> Destrées. Elle ne l'avait pas rencontrée depuis des années et, d'ailleurs, ne l'aurait pas saluée ; mais son ressentiment contre elle était un peu tombé en raison des malheurs subis par la Muse de Vermont.

Déjà fort embarrassée à la mort de son mari, M<sup>me</sup> Destrées par la suite avait achevé sa ruine. Le mépris des choses pratiques, le désir de conserver son rang afin de marier sa fille, et peut-être aussi, à son insu, le prestige des situations pathétiques sur son esprit romanesque, l'avaient peu à peu menée de chute en chute. A mesure que sa condition matérielle s'écaillait, on s'était moqué de ses



attitudes théâtrales et de ses mauvais vers, on s'était écarté de son salon démodé, et nul n'avait songé à épouser Marceline. Les deux femmes vivaient maintenant dans le dénuement, gagnaient leur vie en secret par de menus travaux d'aiguille, et cependant, à chaque occasion offerte, paraient pauvrement.

Elle avait écrit à Marie Bonifas une lettre simple et composée avec tact. « Dans les circonstances présentes, disait-elle, tous les habitants de Vermont qui ne veulent pas abandonner leur ville doivent s'unir afin de mieux s'entr'aider. Quelques personnes se rencontreront demain à l'hôtel de ville pour exposer leur avis et se partager la tâche. Je suis sûre que vous ne refuserez pas, Mademoiselle, de vous joindre à nous. »

Ayant lu cette lettre alors qu'elle était encore couchée, la vieille fille sauta tout aussitôt en bas de son lit. Elle se mit à marcher à grands pas, en chemise, un poing sur la hanche.

— Ah ! ah ! fit-elle sur un ton que l'on sentait composé par toutes sortes de réflexions.

Pourtant elle n'hésita pas longtemps. Une heure plus tard, vêtue d'une toilette de forme et de couleur sévères, mais qui avait été faite dans l'année, elle se rendit à l'hôtel de ville.

L'hôtel de ville, situé sur la place Saint-Quentin, est un des plus vieux édifices de Vermont. C'est l'ancien beffroi. Au faite se trouve une horloge à jaquemarts. Il a malheureusement été restauré par Viollet-le-Duc.

Marie Bonifas se sentait fort troublée comme elle franchit le portail, mais elle s'efforça de ne point le paraître, et, après s'être renseignée, elle poussa délibérément la porte de la salle où avait lieu la réunion. Plusieurs personnes s'y trouvaient déjà. Son air un peu hagard, ce mouvement brusque, passèrent pour des expressions de zèle. Tous les hommes, peu nombreux du reste, se levèrent. Quelques dames les imitèrent.

M<sup>me</sup> Destrées accourut vers elle et lui prit les deux mains. Elle approchait de la soixantaine. Sa physionomie paraissait tout aussi douloureuse qu'autrefois, ses gestes tout aussi apprêtés ; mais cela n'était pas sans raison maintenant, car elle ne voyait presque plus clair et, lorsqu'elle marchait, devait se garer en étendant les mains devant elle.

— Merci, chère Mademoiselle, d'avoir répondu à mon appel. Nous avons fort à faire. Votre concours nous sera bien utile.

Une jeune femme au visage ouvert et avenant, qui s'était levée, offrit un siège à Marie. C'était la femme du sous-préfet.

Il y eut un imperceptible moment de gêne. Chacun des assistants se disait au dedans de soi : « La voilà donc ! », regardait la vieille fille avec une curiosité plus ou moins apparente et faisait visiblement une petite remarque intérieure. Marie Bonifas, assise, dans le cercle, feignait de ne s'apercevoir de rien. Elle se sentait étourdie, elle avait peine à saisir les paroles ; mais elle se tenait très

droite, les yeux baissés, les doigts calmement entrecroisés à la taille.

La discussion commença ou plutôt reprit. Les affaires de la petite ville étaient en pleine confusion. Le maire, possesseur d'usines hors de la région, était parti pour les surveiller, laissant ses administrés. Les fonctionnaires avaient dû pour la plupart quitter leurs postes. Deux adjoints restaient, qui étaient timorés et incapables. Et cependant que de décisions à prendre ! Il fallait distribuer les secours ; le ravitaillement commençait à être difficile ; les boulangeries n'avaient plus assez d'ouvriers. Et justement on annonçait l'arrivée à Vermont d'un convoi de réfugiés. Toutes sortes de petits conflits naissaient entre l'administration et l'autorité militaire... Bref, les esprits étaient tout à la fois excités et découragés. En réalité deux choses manquaient seulement : l'ordre et l'argent. Chaque jour on devait refaire les mêmes travaux. On confiait une besogne à une personne qui n'avait guère que de la bonne volonté ou à une autre qui partait un beau matin, laissant tout en plan.

Ce dernier cas parut indigner Marie Bonifas. Comme quelqu'un, surtout par la curiosité d'entendre sa voix, lui demanda son opinion, elle déclara qu'elle jugeait tout d'abord indispensable que les personnes présentes prissent l'engagement de ne point abandonner leur tâche, quelles que fussent les circonstances. Cette proposition, qui flattait les sentiments de chacun sur soi-même,

fut bien accueillie et votée d'enthousiasme. Elle émit ensuite l'avis de former un comité de défense et de secours qui siégerait en permanence à l'hôtel de ville. Ce qui fut adopté de même.

Marie avait fait ces déclarations énergiquement et avec une parfaite sûreté d'expression. Force et assurance, elle les trouvait dans tous ces petits regards retenus, curieux ou même ironiques, qu'elle voyait se poser sur elle. A un moment elle eut l'impression d'être devant un tribunal. Il lui fallait démontrer à ses juges qu'ils s'étaient trompés.

— A mon avis, reprit-elle avec une nuance de modestie, voilà ce que nous devons établir tout d'abord. Ensuite nos premiers efforts doivent aller aux familles nécessiteuses. Il faut dresser une liste exacte de tous ceux que la guerre laisse sans ressources et leur venir en aide provisoirement.

Ce ton net fit impression. Toutefois elle fut interrompue par un adjoint.

— Mais, Mademoiselle, le bureau de bienfaisance ne fait rien d'autre. Ce qui manque, c'est l'argent ; nos caisses sont presque vides.

— Il ne s'agit pas de bienfaisance, expliqua Marie Bonifas. Et c'est pour cela que nous formons un comité. Quant à l'argent, dit-elle en rougissant légèrement, ne vous en inquiétez pas. Il se trouvera bien quelqu'un pour faire crédit à Vermont.

Les assistants comprirent et exprimèrent un compliment discret.

On en vint à d'autres points. Il fut décidé de loger provisoirement les réfugiés dans les casernes,

en attendant qu'un camp, à l'établissement duquel participeraient tous les hommes valides de Vermont, pût être mis à leur disposition.

A la fin de la séance, Marie Bonifas semblait présider la réunion. Ses interventions précises coupaient court aux digressions et aux bavardages. Les principales décisions avaient été prises d'après son avis. Chacun avait reçu d'elle sa tâche, l'avait acceptée, se permettant tout au plus de demander un éclaircissement. « C'est une forte tête », se disait-on en regardant le front bombé de la vieille fille. La seule voix qui protestât quelquefois était celle de l'adjoint Rouchard, vieillard chagrin et craintif.

— Je ne sais pas si la mairie peut approuver cette résolution, répétait-il à tout propos. Cela risque de nous entraîner trop loin.

Marie l'ayant prié de tenir certains dossiers à la disposition du comité, il leva les bras et dit :

— La chose est bien délicate, Mademoiselle. Je ne sais si je pourrai vous donner satisfaction.

Et quelques dames ayant murmuré pour soutenir Marie Bonifas, il reprit :

— Mais, Mesdames, c'est que ma responsabilité personnelle se trouve engagée. Le maire est parti...

— Eh ! Monsieur, ne nous faites pas regretter que vous ne l'ayez accompagné, interrompit avec impatience Marie Bonifas.

Il y eut des rires étouffés. L'adjoint resta coi. Par cette répartie Marie gagna tout à fait le clan aristocratique de l'assemblée, qui était encore un

peu sur la réserve à son égard, mais détestait ce Rouchard.

Le lendemain et les jours suivants, son autorité ne fit que grandir. Elle imposait par sa capacité de travail. Elle arrivait le matin, de bonne heure, à l'hôtel de ville, et n'en partait qu'à la nuit, ayant pris son repas sur sa table. Des fiches classées avec méthode, des dossiers qu'elle consultait rapidement, se trouvaient sur cette table. Si elle entendait une contestation s'élever dans la pièce voisine où l'on accueillait les requêtes, elle se levait aussitôt, se faisait expliquer les choses et donnait généralement un avis favorable à la solliciteuse. Car c'étaient surtout des femmes qui défilaient à l'hôtel de ville, des femmes d'ouvriers que le départ de leur mari avait réduites à la famine, ou des commerçantes qui avaient dû fermer boutique. Souvent Marie les recevait elle-même. Elle les interrogeait d'une manière pressante, inquiète. On sentait à son regard qu'elle pénétrait leur peine.

— Ah ! vous avez trois enfants ? Si vous manquez de lait, on vous donnera un bon supplémentaire.

Elle s'arrangeait pour les tirer d'embarras, leur confiait de petits travaux. Avec quelques-unes elle restait plus longtemps. Adoucissant sa voix, elle les questionnait sur leur vie, leur expliquait leurs droits et leurs devoirs. Et avant de les congédier elle leur disait :

— Demandez à me parler si vous avez besoin de quelque chose.

Les fonds ne manquaient plus dans les caisses

de la mairie. Tous les matins, Catherine arrivait à l'hôtel de ville, à la suite de sa maîtresse, portant deux gros sacs pleins de pièces d'argent.

Ce qui ajoutait du prix à ses actes était sa façon de les accomplir, sans ostentation, promptement et, de même que ceux qu'elle accomplit plus tard, comme s'ils découlaient de ses sentiments naturels. C'était au point qu'on ne put croire que cette vocation généreuse ne se fût point manifestée auparavant.

— Vous savez, disait-on, elle s'occupe depuis longtemps d'un sanatorium dans le Midi. Et puis il paraît qu'autrefois elle a fait ici même des choses admirables.

Sans doute elle n'était pas la seule qui, à Vermont, donnât un si bel exemple. Une femme, une vieille fille comme elle, Jeanne de Brochault, faisait preuve, depuis la déclaration de la guerre, d'une abnégation égale à la sienne. Elle avait fondé un hôpital, en assumait la direction, et cependant trouvait le temps de faire le bien au dehors ; elle allait de maison en maison consoler ceux qu'une absence affligeait. Très pieuse, elle répétait :

— Ne désespérez jamais. Je prierai pour ceux qui vous sont chers. Dieu fera pour nous des miracles.

Cette noble fille, qui circulait par les rues le front ceint d'un bandeau blanc, avait par la fermeté de sa foi pansé bien des plaies à Vermont. Mais Marie Bonifas, par sa simplicité (elle n'avait jamais arboré un insigne), par son nerf, par sa

manière pratique d'agir, avait encore plus de prestige. En peu de jours, elle était devenue la providence du peuple. Dans les rues, dans les faubourgs, on n'entendait que son nom : « Mademoiselle Bonifas a dit que... Allez donc chez Mademoiselle Bonifas, rien qu'à voir ses yeux on se sent tout réchauffé. »

Et pourtant c'était de ces regards, chaleureux et un peu farouches, que les gens disaient autrefois « qu'ils avaient l'air de vouloir sucer votre sang ».

Elle reçut de grands témoignages de dévouement. Une Italienne qui vivait maritalement avec un ouvrier, mais sur qui l'on n'avait que des renseignements excellents, se voyait refuser tout secours par la municipalité ; on parlait même de l'expulser. Marie, après avoir examiné le dossier, arrangea l'affaire. Et, en remerciement, l'Italienne entra presque de force dans son bureau et lui baisa les mains, criant :

— *E nostra Madona... è nostra Madona.*

Une femme, que l'on employait à l'hôtel de ville, bien qu'elle fût un peu simple d'esprit, se plaignit d'être malade ; on la mena devant le médecin, mais prise de peur, elle refusa de se dévêtir.

— C'est à Mademoiselle Bonifas que je veux montrer mon mal.

Et ayant couru chez Marie, elle dégrafa son corsage (elle souffrait d'une enflure du sein) et la supplia de la guérir.

Comme on peut s'en douter, le rôle de Marie



et son succès provoquaient bien quelques jalousies autour d'elle. C'était surtout chez les personnes d'un certain âge qui n'avaient pas oublié les histoires anciennes. Mais elles n'en montraient rien. Comment ne pas reconnaître que cette Marie Bonifas, par son zèle, son argent, le pouvoir qu'elle avait su prendre, était indispensable à la ville ? Et puis Marie avait conquis entièrement, parmi les dames du comité, le contingent le plus jeune, qui lui obéissait comme des conscrits un peu frondeurs suivent un chef original et hardi. Ainsi la femme du sous-préfet l'adorait. C'était une petite Parisienne, nouvellement mariée, vive et bavarde. Elle lui répétait en la prenant par la taille :

— Ah ! chère Mademoiselle Bonifas, que ferions-nous si nous ne vous avions pas ? Nous serions en train de patauger comme les premiers jours. Quand François est parti, je lui ai dit : « Dieu sait ce qu'elles vont faire dans ta ville, toutes ces vieilles momies ! » Et puis, heureusement, une reine, une bonne reine nous est venue.

Et le soir, au moment de la quitter, elle lui faisait par jeu une grande révérence et disait :

— Mademoiselle Bonifas, je suis votre humble sujette.

Les hommes n'essayaient pas davantage de tenir tête à la vieille fille. D'abord, ceux qui étaient réformés n'aimaient guère à recevoir en face le regard qu'elle leur assénait en leur parlant. Bon gré, mal gré, chacun d'eux avait dû offrir ses services au comité. Ayant appris que Miret, dont

on n'entendait point parler, se disposait à partir, elle s'était arrangée pour le joindre en public.

— Bonjour, Monsieur Miret, lui avait-elle dit. A la bonne heure, vous n'avez pas abandonné votre ville. Vous saviez qu'elle aurait besoin de vous. Justement, nous cherchons quelqu'un qui pourrait diriger le camp des réfugiés. Puisque votre étude vous laisse des loisirs, vous devriez bien vous consacrer à cette œuvre.

Miret, qui avait à peine dépassé la quarantaine et avait bon poids et belle mine malgré l'asthme hérité de son père, n'avait osé se dérober à cette quasi-injonction. Et il passait les journées dans les baraquements des réfugiés, à moitié suffoqué par la chaleur et l'odeur du goudron.

Cependant si, à Vermont, grâce au gouvernement de Marie Bonifas, un bien-être relatif était assuré aux habitants, les choses n'en allaient pas de même ailleurs.

Jour et nuit, les paysans du Nord, fuyant l'invasion, poussaient leurs charrettes sur l'avenue de Flandre. Beaucoup étaient dirigés vers l'hôtel de ville ; on les ravitaillait, on les faisait parler. Et dans tous les récits, les mêmes mots revenaient : « Ils étaient à une lieue de chez nous... On les a vus... Ils approchent. » Alors les femmes de Vermont, attroupées autour des charrettes, commençaient à s'effrayer, à crier. Mais Marie Bonifas, allant de groupe en groupe, trouvait de ces mots familiers et enjoués qui retournent une foule. Et cependant, quelles légendes menaçantes, quelles

angoisses, étaient réveillées par cet « ils » dans l'esprit de la vieille fille !

On croyait entendre au loin des grondements de canon. Peut-être était-ce vrai... En tout cas on apprenait à chaque moment, d'une manière incontestable, quelque mauvaise nouvelle : « Lille est pris... Les trains ne vont pas plus loin que S\*. La compagnie de territoriale a quitté Vermont ».

Un soir, presque à la tombée de la nuit, un détachement d'Anglais entra dans la ville. Les habitants se portèrent tous vers l'endroit où ils avaient établi leur cantonnement. On tourna autour d'eux, on essaya de leur parler, mais ils ne demandaient rien et sifflaient avec une habileté toute diabolique. On en vit deux qui, ayant accroché un miroir au griffon d'une fontaine, se rasaient aux lueurs douteuses des réverbères. Ce renfort muet, hermétique, loin de réchauffer les cœurs, fit entrevoir plutôt les ressources fragiles du pays. Chacun rentra tristement chez soi. Désirée Troipoux résuma l'impression générale en disant à sa sœur :

— Je ne les aime pas, ces Anglais.

Ils partirent le lendemain. Ce fut ce jour-là qu'on entendit d'une manière tout à fait nette le son du canon. Nul ne put le nier. Pourtant quelques esprits chimériques réussirent à se leurrer encore d'un espoir. On raconta qu'une armée russe, venue d'Arkhangel, avait débarqué dans le Pas-de-Calais. Informée du fait, Désirée, comme elle entendait les sourdes détonations, se disait tout bas :

— Ce sont peut-être eux.

Et dans cette pensée il se mêlait à l'espoir quelque chose d'autre ; car la vieille enfant avait eu autrefois un amour idéal dont elle ne s'était jamais guérie : l'amiral Avelane.

Le 28 août, au matin, on conduisit à l'hôtel de ville un paysan qui prétendait avoir vu des uhlands aux portes de Vermont. Il n'était pas de la région et venait de loin, sans doute, car son cheval paraissait épuisé. Il ne voulut pas descendre de sa charrette et ne voulut pas qu'on s'en approchât. Il était vieux. Sa chemise, ouverte sur la poitrine, laissait voir une peau pareille à du buffle et couverte de poils blancs. Ses yeux brillaient au milieu d'orbites très caves que la poussière et la sueur avaient charbonnées de façon étrange.

— Ils sont partout, criait-il... dans les champs, dans les maisons, dans les églises... Y en a même un qui est dans une huche... Ah ! ah ! dans une huche ! Mais celui-là on ne le sait pas...

On eut du mal à lui tirer autre chose. Il n'écoutait pas les questions et, cependant, répondait, tout en se démenant drôlement :

— C'est pas ça... c'est pas ça...

On finit par comprendre qu'il avait en effet vu des uhlands près de Vermont et qu'il avait même tiré sur eux. Un fusil était posé auprès de lui sur le siège.

— Y en a un des deux qui a été près d'aller dans la huche, dit-il avec un rire violent et tout en faisant le simulacre de tomber en bas de la voiture.

Il était impatient de repartir. Il refusa de boire.

il refusa tout ce qu'on lui tendait. Jeanne de Brochault souleva la bâche sans être vue de lui afin de glisser à l'intérieur de la charrette une poignée de provisions. Elle aperçut, étendu sur de la paille, un enfant, dont le visage était tout blanc et les yeux fermés ; elle voulut parler, le retenir, mais le saisissement l'en empêcha ; et l'homme ayant fouetté son cheval, la charrette s'ébranla avant qu'on eût compris ses signes.

Il fut question d'envoyer quelqu'un à l'endroit où les uhlands s'étaient montrés. Mais le choix de cet éclaireur souleva quelque embarras.

— Il faut pourtant savoir si l'ennemi approche, déclara Marie.

Et elle décida de traverser la place et de monter elle-même à la tour de Saint-Quentin. Cette tour, qu'on appelle généralement la tour de beurre, n'honore guère les paroissiens de Vermont, car elle est assez élevée ; de la plateforme supérieure on voit tous les environs.

Marie eut quelque mal à faire l'ascension. Les gens, rassemblés en bas sur la place, le cou levé, attendirent... Enfin sa silhouette de haute stature apparut et se dressa sur la plateforme. Des applaudissements éclatèrent. Elle portait des jumelles en bandoulière, les grosses jumelles du commandant Bonifas. Elle inspecta l'horizon.

Il était environ midi. La campagne semblait être sous une vaste cloche de verre. Marie, éblouie, voyait mal. Elle n'aperçut aucun mouvement sur la route du Nord, qui, d'ailleurs, faisait un détour

à peu de distance ; mais, le long du canal, elle crut distinguer des points noirs entre les peupliers. Elle redoubla d'attention, ne vit rien plus clairement elle descendit.

Elle était arrivée au dernier tournant de l'escalier lorsqu'elle entendit une forte détonation. Elle sauta rapidement les dernières marches et se retrouva sur la place.

Les gens couraient en tous sens. Un obus était tombé derrière l'église. On transportait une femme blessée ou évanouie.

Un vieil homme, qui portait à la boutonnière le ruban de 1870, se mit à crier à la foule en agitant sa canne :

— Rentrez, rentrez... dans vos maisons... dans les caves.

Mais il ne parvenait pas à se faire entendre. Alors Marie Bonifas, qui se trouvait à côté, lança d'une voix de stentor :

— Rentrez tous dans les maisons... Personne dans les rues.

Quand la place fut vide, elle-même franchit le portail de l'hôtel de ville.

Un grand nombre de passants s'étaient déjà réfugiés dans l'édifice. On entendit le fracas d'un deuxième obus, puis d'un autre qui, d'après le son, parut être tombé dans un quartier plus éloigné. Il n'était pas douteux que plusieurs batteries dirigeaient leur feu sur la ville.

Pressés autour de Marie et des adjoints, les gens restèrent d'abord dignes et silencieux. Mais, le

bombardement continuant, une femme du peuple se prit à gémir ; d'autres voulurent sortir, puis des murmures s'élevèrent :

— Ils tirent parce qu'ils croient que ces Anglais sont encore là.

— Mais puisque nous ne sommes pas défendus, on devrait les laisser passer.

— Bien sûr, il faut leur faire voir un drapeau blanc.

Marie Bonifas les exhortait au calme ; mais elle-même était troublée ; elle ne savait que décider, tout en écartant avec un haut-le-corps l'idée de montrer un drapeau blanc.

L'adjoint Rouchard s'approcha d'elle et lui dit tout bas en grattant sa barbe blanche :

— Il faudrait envoyer vers eux quelqu'un en parlementaire.

— Vous avez raison, répondit-elle. Ce serait le moyen le plus digne de sauver la ville.

Puis, tout de suite, elle se dressa résolument. De la main elle fit un geste net et elle déclara :

— J'y vais.

— Mais, Mademoiselle, pas une femme... Une femme ne peut pas... balbutia l'adjoint, ébahi par cette décision.

— Et pourquoi donc ? dit-elle vivement en le regardant. Croyez-moi, il est naturel, au contraire, que ce soit une femme.

Ce mot, qui ne fut pas compris par l'adjoint, resta ignoré et n'eut point sa place parmi les mots héroïques de Marie Bonifas, ces mots que tout le pays

devait répéter ensuite. Et pourtant, comme il éclairait bien les sentiments de la vieille fille !

— Mais non, Mademoiselle, reprit Rouchard. Nous allons nous réunir, désigner l'un d'entre nous.

— Écoutez, dit Marie, le temps presse. J'ai vu tout à l'heure l'endroit d'où ils tirent — cela n'était pas, mais son exaltation lui faisait perdre de vue la vérité — je saurai m'y rendre mieux que personne.

Elle n'écouta pas plus longtemps les objections de l'adjoint et se dirigea vers la porte. Le bruit courut dans la salle « qu'elle allait vers les Allemands ». Un murmure de surprise, d'admiration, d'inquiétude, parcourut tous les groupes. Deux femmes, des larmes aux yeux, voulurent la retenir et prirent son bras. Elle défit fermement leur étreinte et sortit.

Dans les rues, elle marcha vite. Son plan était fait. Elle allait chez le maréchal ferrant, et, sans lui donner la vraie raison, de peur d'un refus, elle lui demanderait une carriole, un cheval, n'importe quoi. Elle arriva sans encombre mais fut déçue : il n'y avait plus que Jacinthe dans l'écurie.

— Tant pis, vous allez me la seller, dit Marie. Elle me portera bien. Je ne vais pas loin, c'est pour avertir quelqu'un au plus vite.

L'homme se dépêcha. Bien qu'elle n'eût pas monté à cheval depuis plusieurs années, Marie Bonifas prit aisément son assiette sur la jument qui était devenue grasse et tranquille. Elle partit au trot.



## CHAPITRE DOUZIÈME

La soudaineté de sa résolution et la nécessité d'agir immédiatement avaient empêché Marie Bonifas de réfléchir à ce qu'elle allait entreprendre. Se présenter chez les Allemands en parlementaire, déclarer que Vermont est une ville ouverte, qu'il ne s'y trouvait plus que des femmes et des enfants, voilà tout ce qu'elle avait conçu.

Sortie des remparts, elle s'était élancée sur la route. Elle portait un costume d'alpaga gris foncé. L'étoffe, sur la poitrine bombée, luisait au soleil comme l'acier d'une cuirasse. Elle était coiffée d'un petit chapeau de feutre noir, en forme de tricorne. Sa figure un peu massive, mais de port martial, faisait penser à la figure donnée par Drouais aux Filles de France.

Toutefois, lorsqu'elle fut à quelque distance de Vermont, seule, au milieu d'une campagne où rien ne bougeait, où les rares fermes alentour étaient closes et paraissaient abandonnées, elle se prit à réfléchir. Où étaient-ils ? Où allait-elle ? Des réponses sensées, l'incitant plutôt à rebrousser chemin, lui vinrent à l'esprit. A mesure qu'elle

avançait, si les détonations étaient plus éloignées, le sifflement des projectiles par dessus sa tête se faisait plus sensible. Jacinthe commença de boiter et ralentit. Marie Bonifas hésita. Mais elle aperçut au loin, sur sa droite, une ligne de peupliers. C'était là que tout à l'heure, du haut de la tour, elle avait cru distinguer quelque chose.

— Oui, le long du canal, derrière les peupliers, dit-elle entre ses dents.

Et, comme une chienne de chasse qui tremble mais s'élance vers le gîte du gibier, elle quitta la route et, par un chemin de traverse, se dirigea vers le canal.

Elle pensa qu'elle ne devait pas être loin de l'endroit où Chenevis et sa bande l'avaient assaillie. Elle chercha des yeux le fossé où elle les avait vus ramper et qu'elle avait dû sauter ensuite. Ce devait être cette ligne gazonnée là-bas. Soudain elle sentit que Jacinthe avait peur. Elle-même eut l'impression qu'elle était effleurée par un souffle chargé de pluie ou de graviers. En même temps des détonations retentirent, et, avant qu'elle eût pris un parti, d'une mare desséchée, de derrière une haie, de partout autour d'elle, des hommes se dressèrent en criant et se jetèrent à la tête de sa monture.

En un instant, elle fut cernée, arrêtée, prise. Elle ne savait pas l'allemand. Elle tira son mouchoir, leva les bras et cria d'une voix forte en désignant la ville derrière elle :

— Parlementaire... Parlementaire de Vermont.

Deux hommes la maintenaient. L'un qui était petit, la regarda de la tête aux pieds (elle était montée à califourchon) et dit avec une grimace de méfiance :

— *Es sieht so aus wie ein Mann !*

— *Nein, nein*, dit l'autre, contrefaisant de la main quelque chose de bouffant devant sa poitrine. Et avec un gros rire, il continua :

— *Kennst dich ya nicht aus, kleiner.*

Un homme vêtu d'un uniforme gris, pareil à celui des autres mais orné d'un galon doré au collet et aux parements, donna un ordre. Toujours à cheval, elle fut conduite à quelques centaines de mètres plus loin et arriva devant une ferme. Là on lui fit signe de descendre. Des officiers sortirent de l'habitation. Un des hommes qui l'avaient amenée, s'arrêtant raide, leur adressa des paroles brèves. L'officier qui paraissait le plus élevé en grade se détacha du groupe.

— Vous êtes envoyée en parlementaire par la ville de Vermont ? demanda-t-il à Marie Bonifas.

Elle inclina la tête.

— Afin que l'artillerie allemande cesse un bombardement inutile et cruel, dit-elle sur un ton résolu. Il n'y a plus dans la ville que des femmes et des hommes désarmés.

— Et cependant, cette population désarmée se défend contre nous... C'est toujours la même chanson, dit-il en regardant l'effet produit par cette phrase sur la Française.

C'était un homme grand, fortement bâti, mais

plutôt sec. Il s'exprimait en français avec une certaine recherche et en paraissait fier.

Marie fit un geste de dénégation.

— Ce matin, continua-t-il en enflant la voix, une de nos patrouilles a reçu des coups de feu.

Marie se rappela le récit du paysan.

— J'affirme — dit-elle en perdant toutefois un peu de son assurance — que pas un habitant de Vermont n'a tiré sur les troupes allemandes.

— Oui, oui, reprit l'autre sans l'écouter, toujours les francs-tireurs.

Il se retourna vers le groupe des officiers qui opinèrent à ces mots.

— Et cette population désarmée — il accentua ironiquement l'épithète — renseigne l'armée française sur nos mouvements... Le curé de votre ville monte sur le clocher de l'église, porteur de jumelles... Oui, oui, nos observateurs l'ont vu... Acte de guerre, cria-t-il avec un regard courroucé sur Marie Bonifas.

Cette méprise concernant son ascension sur la tour de beurre, fit perdre tout à fait contenance à la vieille fille. Elle rougit, ébaucha un mouvement pour nier, mais elle se tut.

— Nous savons qu'il n'y a plus de troupes dans Vermont et que le bombardement est inutile. Mais c'est pour punir la population civile de tous ces actes de guerre que nous bombardons. Les Français manquent de soldats. Même votre landwehr n'est plus dans les casernes. On l'envoie sur les champs de bataille... et depuis plusieurs jours.

N'est-ce pas vrai?... Quelle date est partie de Vermont la territoriale du régiment ?

A cette question, Marie Bonifas se redressa.

— Monsieur, dit-elle, je suis venue pour sauver ma ville et non pour trahir mon pays.

L'officier la regarda. Il parut dissimuler certains sentiments et reprit d'une voix radoucie mais avec autorité :

— Sauver votre ville... bon. Je vais envoyer des éclaireurs. Si la moindre action hostile est faite contre eux, vous êtes responsable comme otage.

Marie Bonifas fit de la tête un signe ferme. L'officier donna un commandement et elle pénétra dans la cour de l'habitation, gardée par deux nouveaux soldats. Elle entendit d'autres commandements. Elle vit des hommes, porteurs de fanions, courir dehors et s'agiter. Mais bientôt, afin qu'elle ne pût rien observer, on la plaça sur une chaise, le dos tourné à l'entrée. De biais elle aperçut à l'intérieur d'une remise obscure deux paysannes et des enfants, les habitants de la ferme sans doute. Ils étaient collés l'un contre l'autre et se taisaient.

Une fois seule, Marie jugea sa situation clairement. Elle était chez l'ennemi, retenue comme otage, et si, alors que les éclaireurs exploraient Vermont, quelque incident survenait, c'est elle qui en serait responsable. Elle vit en pensée ces éclaireurs cheminer sur la route, approcher de la ville (peut-être quelqu'un, un inconnu, tirerait-il sur eux comme un paysan l'avait fait ce matin), franchir les remparts, suivre les rues... Les habi-

tants qui les regardaient par les fenêtres et sur le pas des portes tenaient le sort de Marie entre leurs mains. Un geste, une insulte, et les envoyés revenaient ici, on s'emparait de l'otage... Marie se représenta la scène. Alors elle eut un mouvement de faiblesse et regretta son acte. Elle porta les deux mains à sa tête. Elle songea que ceux dont elle était venue sauver la vie l'avaient naguère ignoblement tourmentée. Elle-même les détestait, les méprisait.

« Autrefois — se dit-elle, secouée par une sorte de ricanement convulsif — les insultes et les pierres, c'était pour la Bonifas ». Toute sa vieille rancune contre les gens de Vermont remonta dans son cœur.

— Une femme... venue seule, en cavalier, c'est prave, Madame.

Elle releva la tête. Un officier allemand, un homme à figure bonasse, s'était approché d'elle et lui parlait.

— Les parlementaires de guerre sont des hommes touchours, reprit-il en tournant malaisément la phrase.

— En France les hommes sont tous soldats, répondit Marie.

Elle pensa au fils Miret et faillit ajouter : « sauf les lâches ».

— Mais pourquoi êtes-vous choisie ? dit-il encore.

Cette question, qui s'accordait assez bien avec les propres réflexions de Marie, l'embarrassa. « Oui, pourquoi, moi, la Bonifas ? » songea-t-elle

avec amertume. Mais elle se reprit et, regardant l'officier allemand dans les yeux, elle répondit :

— Mon père était commandant.

Il réunit les talons d'un coup sec et salua.

— Pauvre France ! dit-il. Plus t'armées... Gouvernement en fuite... il faut faire la paix avec la puissante Allemagne.

Marie, à ces mots, ne répondit rien, mais elle le parcourut de la tête aux pieds puis lui tourna le dos. Sa rancune contre les gens de Vermont était tombée.

Moins d'une heure après, les envoyés revinrent. Les officiers reparurent alors dans la cour ; tous paraissaient égayés. Leur chef s'approcha de Marie Bonifas.

— Vous êtes libre, Madame, dit-il. Nos soldats ont été bien reçus dans votre ville, reçus à bras ouverts, comme vous dites... *Tadelloser Empfang*, fit-il en se tournant vers les cavaliers.

Ceux-ci, sous le regard de leur supérieur, se mirent à rire d'une manière respectueuse. C'étaient des hussards ; ils portaient un accoutrement particulier : uniforme sombre, haute toque en peau de mouton. Sur leur passage (Marie Bonifas l'apprit ensuite) une voix de femme avait crié : « Vive la Russie ! »

Marie Bonifas reprit le chemin de Vermont, poussant sa monture sans perdre de temps. La vieille jument n'avancait plus guère sur la route, mais, rentrée dans la ville, sentant l'écurie proche, elle retrouva une allure presque fringante. Depuis les

remparts la population escortait la messagère. Tout en l'acclamant, on lui lançait des questions. Que le bombardement eût cessé avait fait naître de l'espoir.

— Où sont-ils... Est-ce qu'ils vont venir?... On dit que les Russes les ont fait reculer...

Marie répétait les mêmes mots et les mêmes signes :

— Ils vont entrer dans la ville. Allez chez vous...

Et, prenant exemple sur certains récits de l'invasion de 1870, elle ajoutait :

— Que personne ne se montre. Pas de cris. Fermez les portes et les volets de vos maisons.

A l'hôtel de ville, un conseil fut rapidement tenu au sujet de l'attitude à prendre en présence des Allemands. Il y eut un désaccord. Plusieurs personnes étaient d'avis de ne pas entrer en rapports avec les autorités ennemies, d'ignorer leur présence. Jeanne de Brochault, dans ce langage élevé qui était le sien, parla en ce sens.

— Continuons à nous entr'aider et ne nous com-mettons pas avec eux. C'est dans la dignité que nous puiserons du courage pour supporter cette épreuve. Dieu fera le reste. Ayons confiance en lui.

Mais Marie Bonifas n'était pas de la race des Genevièves. Elle appartenait au sang de l'autre vierge guerrière, celle qui portait des habits d'homme et tenait en main une épée « propre à donner de bonnes buffes et de bons torchons ». Ne pas ba-tailler, se soumettre aux volontés de l'ennemi, fût-ce pas dignité...



— Non, non, s'écria-t-elle avec chaleur. Ce serait perdre la partie. Il faut leur tenir tête. Notre devoir et notre intérêt nous commandent de ne pas nous laisser opprimer.

Autour d'elle on hésita. Enfin on prit le parti d'attendre les événements. Comme on se séparait, elle dit avec un bel accent ce dernier mot :

— Voyons, nous avons voulu sauver la ville, mais nous n'avons pas voulu la rendre.

Chacun regagna sa demeure. Seuls les adjoints restèrent à l'hôtel de ville.

Une heure plus tard, Marie se trouvait chez elle, lorsque, dressée depuis longtemps à reconnaître le son d'un pas sur la place d'Armes, elle entendit un piétinement qui s'approchait, grossissait, se pliait à une cadence inflexible. Les troupes allemandes commençaient à défiler par les rues.

Elle ne put résister à la curiosité de les voir et s'en fut se poster derrière les persiennes. Que de fois, au temps où elle était persécutée, elle était restée ainsi aux aguets, derrière ces mêmes persiennes, à se dire :

— Ils viennent !... Les voilà !...

Entre les lattes de bois, elle vit une masse humaine, uniformément grise, qui déboucha de l'avenue de Flandre et avança sur la place d'Armes. A peine sur la place, cette masse parut comme articulée mécaniquement. Sans discontinuer, les jambes étaient projetées ensemble, pareilles à des jambes de compas ouvertes à angle droit.

Marie, à cette vue, poussa un cri, non de frayeur,

mais de stupéfaction. Elle avait devant les yeux les hommes de son rêve, de ce rêve où elle croyait voir la terre livrée à des envahisseurs venus d'une autre planète. Ces soldats qui paraissaient montés sur des branches rigides et avançaient d'un pas étrange sans rencontrer de résistance... c'étaient eux, c'étaient ces êtres fantastiques.

Elle resta immobile près de la fenêtre, le cœur oppressé par ce qui lui semblait être une apparition. Parfois elle distinguait, dressé au milieu de la masse et comme glissant par dessus, un homme à cheval, couvert d'une longue pèlerine de teinte claire et coiffé d'un casque à pointe. Et cette haute silhouette, de couleur blanchâtre, en forme de cône, était bien telle que nous imaginons l'habitant d'une autre planète, un Martien par exemple. De lourds convois, grossis par la poussière qu'ils soulevaient, des canons de formes diverses, dont les roues sautaient en ferraillant sur le pavé, suivirent... Rien n'interrompait cette marche, rien ne s'y opposait. *Ils* avançaient en maîtres comme dans le rêve.

Marie fut tirée brusquement de cette vision. Quelqu'un lui était envoyé de la mairie. On réclamait sa présence.

A l'hôtel de ville, les événements s'étaient succédé rapidement. Un état-major allemand, ayant pris possession de l'édifice, avait chassé les services civils et, maintenant, dictait ses exigences aux deux adjoints. Il s'agissait des billets de logement, des réquisitions, d'une indemnité à payer. Rou-

chard et son collègue se défendaient mal, et, inquiets de leur responsabilité, avaient mandé en hâte plusieurs personnes notables de la ville.

Marie reconnut, en entrant, la plupart des figures entrevues par elle dans la ferme. Les envahisseurs paraissaient courtois, mais on eût dit qu'ils prenaient un malin plaisir à faire trembler les deux adjoints. Marie se plaça auprès de ceux-ci, et, sans désespérer, se mêla au débat.

— L'amende de dix mille francs infligée parce qu'un habitant a tiré sur nos troupes devra être payée immédiatement, déclara l'officier qui dirigeait la discussion.

C'était l'officier supérieur à qui Marie avait déjà eu affaire.

— Pardon, Monsieur, êtes-vous sûr que ce soit un habitant de Vermont ? demanda-t-elle.

— C'est à la porte de la ville, Madame, que le coup de feu a été tiré.

— Vous avez fait une enquête, sans doute. Comment décrit-elle cet homme ?

— Un homme sur une charrette, qui entrait dans la ville.

— Ce n'est donc pas un habitant de Vermont, ni peut-être même quelqu'un des environs.

— La ville est responsable. Elle doit être punie, repartit l'officier sur un ton impatienté.

— Eh ! Monsieur, s'écria Marie Bonifas élevant aussi la voix, n'est-elle pas assez punie par ce que vous avez appelé vous-même un bombardement

inutile ? N'êtes-vous pas payé par les victimes et les destructions ?

Elle débattit longuement avec lui, trouvant des arguments et des ripostes qui parurent inspirer de l'admiration à son adversaire. Enfin, il céda.

— L'amende sera diminuée à deux mille francs, moitié or, moitié argent. Mais il faut payer demain avant midi.

— Ce sera fait, Monsieur. Nous ne marchanderons pas davantage l'audace d'un des nôtres.

De même, elle eut partiellement gain de cause sur la question des billets de logement. Elle finit par faire admettre que seuls les officiers auraient accès dans les maisons, les soldats devant occuper les casernes. D'autres prétentions concernant les vivres furent rabaisées. Bientôt elle fut la seule à discourir dans le camp français. On la soutenait par des approbations, mais nul n'osait lui ôter la parole, tant on sentait son action décisive. Enfin les officiers allemands se retirèrent. Marie fut félicitée, applaudie. D'un mouvement modeste, elle fit taire ces hommages, mais des éclairs splendides doraient ses prunelles.

— N'avais-je pas raison ? — dit-elle en secouant vivement sa chevelure par un geste qui éveillait l'idée de quelque chose d'indomptable — Voyez si notre intérêt n'est pas d'entrer en lutte avec eux. Il faut intervenir sans cesse, au besoin collaborer avec eux afin de les surveiller. Pour nous, la guerre commence.

Tous se rangèrent à son avis. On décida de lui

laisser le champ libre. Chacun l'encouragea d'un mot.

— Vous commanderez... Toute la ville est derrière vous... On vous obéira.

Ces conversations s'étaient prolongées tard, et, quand Marie sortit de l'hôtel de ville, la nuit tombait. Son corps était las, ses jambes étaient brisées par la course à cheval, mais elle était soutenue par une ardeur qu'elle n'avait jamais éprouvée à aucune heure de sa vie. Elle songeait au lendemain avec une véritable fièvre. A plusieurs reprises elle se redit à mi-voix : « Notre guerre commence ». Aller dormir la contrariait, de même qu'un enfant au soir d'une fête. S'il avait été nécessaire de remonter sur la tour de beurre, de retourner vers le canal, elle l'aurait fait d'une traite.

Elle rentra chez elle. Une partie des troupes n'avait pas été jusqu'aux casernes et campait sous les tilleuls de la place d'Armes, devant sa demeure. Elle apercevait des formes couchées par terre les unes contre les autres. Elle découvrait entre les plis des manteaux des visages endormis. Des appels gutturaux, des paroles obscures, montaient quelquefois à ses oreilles. Et au-dessus de cette horde confuse, elle flairait une odeur que depuis son enfance elle ne pouvait sentir sans un soulèvement de cœur, l'odeur de l'homme.

Le lendemain, se frayant avec dégoût un chemin entre les tas de paille, les cendres et les détritiques laissés par ce campement, elle se rendit à l'hôtel de ville. A son côté Catherine poussait une brouette

chargée de sacs faits avec des serviettes nouées ; c'était le montant de l'indemnité exigée de la ville. Les deux femmes jetèrent les sacs sur une table. Un officier de l'intendance compta la somme pièce à pièce. Marie Bonifas le regarda faire avec une expression méprisante. Et comme il examinait d'un air admiratif les monnaies à l'effigie de Napoléon I<sup>er</sup> et les frottait du pouce pour leur donner du brillant, elle lui dit sur un ton ironique :

— Prenez garde, Monsieur, vous allez le faire revenir tout de bon.

Mais elle ne se contentait pas de ces boutades. Ainsi qu'elle l'avait déclaré, la guerre avait commencé pour elle. Ce fut une guerre difficile, variée, où tantôt elle attaquait l'ennemi de front, tantôt, rusant avec lui, cédait sur un point, puis, ayant endormi sa surveillance, reprenait l'avantage.

Elle commença par obtenir que l'hôtel de ville fût rendu en partie aux services de la mairie, « sans quoi, dit-elle hypocritement, il nous serait impossible de collaborer avec vous comme c'est notre désir. » Et installée à proximité des ennemis, elle éventait leurs desseins et s'efforçait d'en rendre l'exécution plus difficile. Elle ne tarda pas à s'apercevoir d'un manque de liaison entre les différentes armes. Elle sut en profiter.

— Tout a été réquisitionné par votre cavalerie, affirmait-elle aux artilleurs qui réclamaient du fourrage. « Du café ? Le régiment qui est parti ce matin a emporté les dernières provisions de la ville », répondait-elle à une autre demande.

Elle se faisait délivrer des papiers dont ensuite elle se servait à propos, refusant d'enfreindre un ordre reçu, prétextant sa bonne foi, jouant la comédie. D'ailleurs, cette femme qui jusqu'ici avait fait preuve d'un esprit plus vigoureux que fin, qui, en tout cas, n'avait guère l'expérience des êtres, montra soudain une extraordinaire pénétration des caractères. Nous donnerons de cela une explication plus tard. Elle se gardait bien d'employer la même tactique avec tous ses adversaires. Elle se faisait immédiatement et comme par un vieux sens politique une idée juste de leurs points solides et de leurs défauts. Devant les uns elle feignait de se soumettre et temporisait par des flatteries. Avec d'autres elle suppliait et faisait appel au cœur. Enfin, en certaines circonstances elle prenait hardiment l'offensive, contrecarrait l'homme, le menaçait et le mettait en déroute.

Que dut penser d'elle ce jeune aide de camp qui, bien qu'il ne fût qu'à moitié coupable, subit un de ces assauts ? C'était un garçon au visage délicat, aux manières aimables et facilement effarouchées. Il avait le grade d'aspirant et faisait partie de l'état-major établi à Vermont. Le lendemain de son arrivée, il se trouvait seul dans une salle de l'hôtel de ville, lorsque Marceline Destrées passa. Il s'enquit auprès d'elle d'un renseignement. Elle s'arrêta. En dépit des années, Marceline avait conservé, grâce à ses formes menues et aux toilettes que lui imposait sa mère, une fausse apparence de petite fille. Quelque chose de confus dans

ses façons, provenant de ce qu'elle se répétait intérieurement que les hommes de Vermont ne voulaient pas d'elle, ajoutait à cet air. Elle répondit avec crainte, mais, malgré tout sans déplaisir ; et le jeune Allemand, rougissant, lui posa d'autres questions. Ils étaient près d'une fenêtre. On voyait les toits des vieilles maisons, une pointe des remparts, et, plus loin, on apercevait les bosquets verts de Fontaine-Riante. Il admira cette vue, demanda le nom des bois et redit ce nom sur un ton poétique :

— Fontaine-Riante... c'est joli... Et en allemand aussi, ce serait joli, *Lachelnde Quelle*. Est-ce que vous allez quelquefois en promenade à Fontaine-Riante, Mademoiselle ?

Il parlait lentement et avec application. Le timbre de sa voix était à la fois masculin et caressant. Il s'était rapproché de Marceline avec de timides gentilleses. Elle fut troublée. Depuis longtemps nul homme ne se souciait plus d'elle à Vermont, et elle en souffrait ; elle avait vu ses amies se marier l'une après l'autre. L'Allemand la regardait avec une douce insistance. Toutes sortes d'illusions anciennes, de rêves, flottèrent devant ses yeux, lui voilant légèrement les choses. Des paroles lui échappèrent avec une tendre vivacité :

— C'est surtout au printemps qu'il faut y aller. Alors vous verriez les arbres fruitiers en fleurs, les prairies pleines de violettes.

— Ah ! des violettes, reprit le jeune aide de camp. Schumann les aimait beaucoup. Connaissez-vous



sa mélodie *Märzveilchen*, Violettes de mars ? Quand notre armée a passé à Namur, j'ai pensé à lui, car il y avait une rue qui portait le nom de rue Longue-des-Violettes.

A ces mots, Marceline fut dégrisée. « C'est vrai, se dit-elle, il est Allemand, c'est impossible. » Un souvenir lui revint alors, souvenir qui était un amer regret dans sa vie. A dix-huit ans, elle avait souvent rencontré chez des amis, à la campagne, un jeune garde-chasse. C'était un beau garçon qui la contemplait amoureusement avec de grands yeux clairs bordés de longs cils. Et, attirée par ces yeux, elle se répétait alors pour dominer son trouble les mêmes mots qu'aujourd'hui : « C'est impossible ». Par la suite, comme elle s'était repentie de son orgueil ! Elle regarda l'aide de camp. Il portait précisément un uniforme qui rappelait celui du garde-chasse. « Pourquoi serait-ce impossible ? » se dit-elle dans une seconde d'égarement. Elle vit qu'il n'avait pas d'alliance au doigt. Et avec un sourire, le cœur agité, elle lui demanda sur un ton pressant, intime :

— Ah ! vous êtes passé à Namur ?... Et auparavant, où étiez-vous, de quelle ville est votre régiment ?

Il sourit aussi et se mit à raconter sa campagne. Ensuite il nomma sa garnison et décrivit avec attendrissement la ville où il était né. On devinait à certains traits naïfs qu'il n'avait guère l'usage de parler aux femmes. Marceline, émue par ces hésitations, l'engageait à continuer et lui faisait des

signes amicaux. Mais tout d'un coup il s'interrompit, parut inquiet et la regarda d'un œil attentif.

— Et resterez-vous longtemps ici ? demanda Marceline.

Le jeune officier allemand, devenu muet, glacé, l'observant toujours, fit non de la tête.

— Oh ! où irez-vous ? reprit-elle étourdiment, ne pensant qu'à laisser voir sa déception.

Alors il ne douta plus. Cette Française qui le questionnait tout en minaudant était une espionne. Toutes les figures diaboliques de la séduction durent apparaître en éclair devant ses yeux novices. Honteux de ne pas s'être défié de la Dalila, il fit un violent mouvement de recul. Puis il desserra ses lèvres délicates ; un rictus triangulaire composa sur son visage, tout à l'heure charmant, comme une tête de vipère ; et il jeta d'une voix grossie et rauque :

— *A Pariss.*

— Ah ! fit Marceline.

Elle cacha sa figure dans ses mains et chancela presque.

Mais aussitôt elle se sentit comme redressée par un coup de vent derrière elle. Le battant d'une porte mal fermée fut poussé violemment. Marie Bonifas se trouva dans la pièce devant l'Allemand.

— Ce mot est une insulte, Monsieur, lui dit-elle en face. Quel est donc chez vous le sentiment de la patrie pour que vous le méconnaissiez à ce point chez une femme française ?

Interdit par cette attaque, l'aspirant avait fait

un pas en arrière. Il voulut se justifier ou riposter, mais dans son trouble il ne trouva pas tout de suite les mots français, et préféra s'esquiver.

Alors Marie se tourna vers Marceline, qui, bouleversée, honteuse, avait des larmes dans les yeux.

— Rassurez-vous, personne autre que moi n'a entendu.

Elle avait parlé sur un ton bienveillant, mais avec cette expression particulière que prend la générosité lorsqu'elle s'adresse à un rival. Car Marie Bonifas — oh ! la ténacité du sentiment chez les êtres que la sensualité n'a pas touchés — n'avait jamais cessé de considérer Marceline Destrées comme sa rivale.

Par la suite, cet aspirant, qui était chargé de veiller à l'exécution de certaines mesures, trouva constamment Marie Bonifas sur sa route. Et elle n'avait qu'à se présenter devant lui pour que le timide jeune homme, négligeant son service, battît en retraite comme un gamin penaud.

Du reste, la puissance de la vieille fille ne fit que grandir, surtout après le départ de l'état-major qui tenait la ville. Cet état-major fut remplacé par un hauptman de territoriale, nommé commandant d'étapes, qui, à première vue, terrifia les habitants de Vermont. C'était un homme lourd et sanguin, dont tous les traits rappelaient l'image populaire d'un tyran cruel. Mais, à sa venue, Marie Bonifas ne se laissa pas déconcerter ; peut-être même éprouva-t-elle une intime satisfaction à

entrer en lutte contre un homme d'un type aussi monstrueux.

Devinant d'instinct ses faiblesses, elle le flatta, lui donna du « Monsieur le gouverneur » et feignit adroitement de l'aider. Une fois dans ses faveurs, elle n'eut pas de peine à le dépouiller peu à peu de toute son autorité, car cet ogre était un gros quinquagénaire nullement malfaisant, plus indolent encore que vaniteux, et qui, après de petites batailles auxquelles il semblait prendre un certain goût, cédait volontiers à la vieille fille. Il n'y avait plus dans la ville qu'une faible garnison ; il était donc le maître, mais, au bout de peu de jours, c'était Marie Bonifas qui commandait. Elle avait délogé de l'hôtel de ville les services allemands, ne leur laissant que deux salles au premier étage et un poste pour les soldats sous la voûte d'entrée. Le reste du bâtiment lui appartenait. Elle s'était installée au rez-de-chaussée dans l'ancienne « chambre des baillis ». C'était son quartier général. Elle avait choisi pour la seconder plusieurs femmes actives et courageuses ; et là, du matin au soir, elle recevait les demandes et les plaintes des envahisseurs, les rabattait ou les repoussait, se tenait en communication avec les habitants, dressait des rapports, bref avait l'œil à tout. Le commandant la laissait faire. Cependant, comme des troupes allemandes traversaient encore Vermont, il y avait à l'hôtel de ville un va-et-vient d'officiers et de sous-officiers. On entendait par les couloirs le bruit de leurs lourds saluts, les heurts de leurs sabres,

leurs éclats de voix. Mais, faute de temps ou de moyens, ils ne pouvaient gêner l'œuvre qui s'élabrait en bas ; on ne faisait pas attention à leur tapage ; et ils passaient comme de gros bourdons dans cette ruche où Marie Bonifas régnait, servie par ses sujettes.

La ville entière lui obéissait. C'était elle qui décidait les mesures concernant la police et l'ordre. Les adjoints ne faisaient rien sans la consulter ; ils signaient tout ce qu'elle leur soumettait. Elle inspirait tant de confiance aux habitants qu'en plus d'un cas elle fut choisie comme arbitre et rendit la justice sous les vieux panneaux de bois qui décoraient la chambre des baillis.

On la voyait aussi effectuer des rondes à travers la ville. En ces jours troublés, quelques gamines de Vermont avaient pris l'habitude de rôder tard le soir dans les prairies qui entouraient le camp des réfugiés. Marie, une fois, en surprit une, couchée sur l'herbe auprès d'un jeune Belge. Elle la menaça de sa canne et lui fit honte publiquement. Ainsi, jadis, la Pucelle fut impitoyable aux femmes de mauvaise vie qui traînaient à la suite des armées et s'emporta un jour jusqu'à frapper l'une d'elles de son *martin*. Au lendemain de cette ronde, Marie fit décréter par le commandant que les habitants ne pourraient circuler la nuit dans les rues sans sauf-conduits. Tout le monde l'approuva. Et ce fut elle qui délivra ces sauf-conduits.

Malgré sa bonhomie et sa paresse, le gouverneur s'avisait quelquefois qu'on n'avait pas tenu compte

d'un de ses ordres, que les approvisionnements n'étaient pas exacts ; il soupçonnait qu'on se moquait de lui.

— Où sont les adjoints ? Où est Mademoiselle la commandante ? (car il l'appelait ainsi) criait-il à tue-tête dans les salles de l'hôtel de ville.

Marie, nullement effrayée par ce tonnerre, montait seule dans son bureau, et la dispute s'engageait. Le gros homme faisait durer cette dispute par plaisir, et Marie, habilement, entraînait dans son jeu. Un jour qu'il l'avait fait venir au sujet d'un incident dont elle connaissait la gravité — il s'agissait d'armes dissimulées — il ne se leva pas comme elle entraînait, ne la regarda pas, alluma un cigare, puis dit d'une voix rude :

— La ville je vais brûler.

Assise de l'autre côté du tapis vert, elle domina son trouble. Hardiment, elle répondit :

— Je le vois bien.

Étonné, il leva la tête et aperçut le geste de Marie Bonifas pour désigner l'allumette enflammée qu'il venait de jeter sur le plancher. Alors il fut secoué par un gros rire.

— Ah ! ah ! Mademoiselle la commandante... ah ! ah ! quel esprit ! fit-il en écrasant l'allumette sous sa semelle.

Il entama ses plaintes et ses remontrances mais sur un ton moins sévère. Marie répondit avec sang-froid, lui fit un conte, reprit l'avantage et, quand elle sortit, elle avait réussi à lui arracher une nouvelle concession.

De telles victoires, comme la vieille fille les savourait au dedans de soi ! Après avoir quitté l'hôtel de ville, quand tous les événements du jour repassaient dans sa tête, elle se laissait aller à un monologue d'écolière espiègle. « Je l'ai bien roulé, ce pataud avec ses poils de vilain matou au-dessus de la lèvre, se disait-elle. Et l'autre, ce grand échassier déplumé, qui venait réclamer ses dix mille fers à cheval, il en a été pour ses frais ! »

Car elle ne pouvait s'empêcher de faire à chaque instant des critiques de ce genre sur les ennemis. Leurs moustaches raides, leurs crânes rasés, leurs jambes trop lourdes ou trop arquées, en un mot des traits essentiellement physiques, telle était, eût-on dit, la raison de son ardeur à les combattre. Assurément, chez une Jeanne de Brochault, l'origine des sentiments belliqueux apparaissait tout autre.

Ainsi la petite ville, protégée et administrée par Marie Bonifas, supportait sans trop de peine l'occupation ennemie. Toutefois, au bout d'une quinzaine de jours, les choses changèrent. Des troupes remontant vers le Nord repassèrent à Vermont. Ces soldats étaient affamés et paraissaient à bout de souffle. Certains détachements allaient à la débandade, poussant leurs sous-officiers plutôt que conduits par eux. Des vols furent commis ; on força la porte de quelques maisons inhabitées. Les protestations de Marie Bonifas auprès du commandant restèrent sans effet.

— C'est la guerre, répondit-il. Cela ne peut être évité pendant la guerre.

D'ailleurs il montrait plus de dureté à l'égard des habitants. C'était par crainte de ses supérieurs. Il avait en effet subi une violente semonce d'un chef d'armée auquel il avait été incapable de fournir les approvisionnements nécessaires à ses troupes.

Un jour, un de ces régiments mal disciplinés entra dans la ville et campa non loin de la place d'Armes. Le bruit courut que ces soldats étaient chargés de faire sauter un pont près de Vermont. On les regarda avec terreur. Ils portaient des cuissards de cuir ; quelques-uns étaient munis de haches. Le même jour un magasin de vivres fut pillé. Marie Bonifas, informée du fait, se précipita dans le bureau du commandant. Plusieurs officiers allemands s'y trouvaient. Tous étaient agités et paraissaient inquiets. Le commandant n'écoula pas la vieille fille et se mit presque à la rudoyer. Elle dut sortir. Bientôt on vint lui annoncer des nouvelles alarmantes : d'autres magasins avaient été pillés et l'on voyait maintenant des soldats aux fenêtres du château des évêques. Marie résolut d'agir elle-même. Elle songea aussi à sa propre demeure qui n'était pas gardée ce jour-là, Catherine étant occupée jusqu'au soir au camp des réfugiés.

Elle se dirigea donc vers la place d'Armes. Sur son chemin, elle passa devant deux maisons dont les portes étaient défoncées. Arrivée sur la place, elle aperçut des soldats qui se glissaient hors du musée et amassaient des objets dans la cour.



Comme la nuit tombait, ils allumèrent des torches. La demi-clarté du crépuscule et ces flammes, cette fumée, faisaient apparaître la scène sous des couleurs étranges ; les faces portaient les mêmes reflets que les uniformes : on eût dit des sauvages nus, à peau verdâtre.

Le premier mouvement de Marie fut d'aller vers les pillards, de les insulter, de les frapper... « Mais comment ferai-je ? » se dit-elle. Elle crispa de fureur ses mains vides. Elle eut un instant l'idée de s'emparer d'une torche et de la jeter au milieu du groupe ; elle eut la vision d'hommes brûlés vifs et tordus par la douleur... Images absurdes que sa raison rejeta. Elle distingua au milieu de la place d'autres uniformes, des officiers, lui sembla-t-il, qui se montraient le bâtiment. Elle eut l'espoir qu'ils allaient intervenir. Ils se contentèrent de hausser les épaules et ils passèrent. Alors elle secoua la tête, et, les dents serrées, dit d'une voix profonde :

— C'est vrai ! Ils se tiennent tous entre eux.

Le sentiment qui était le plus vif chez elle devant ce spectacle n'était ni la peur, ni la réprobation, mais la rage d'être impuissante. Maintenant les hommes avaient pénétré à l'intérieur avec d'autres torches, et on les voyait passer d'une pièce à l'autre. Ils s'appelaient, jetaient des objets par les fenêtres, traînaient des ballots.

— Il n'y a rien à faire contre eux, se disait Marie Bonifas, seule au milieu de la place. Ils sont les maîtres, nous devons nous taire.

Cette réflexion réveilla dans son esprit une foule

de souvenirs. Que de fois, au cours de sa vie, avait-elle dit les mêmes mots ! Que de fois, désarmée devant la supériorité sinon la brutalité masculines, avait-elle souffert sourdement de sa faiblesse ! Des scènes du passé se confondirent avec cette scène barbare. Tout se brouilla dans sa tête.

— Cela ne cessera donc jamais, se dit-elle. Personne ne tiendra tête aux brutes !

Elle prit le parti de rentrer chez elle et traversa la place à grands pas, étouffant son désir de vengeance. Dans le vestibule, elle appela Catherine, car ayant remarqué en entrant qu'une fenêtre de la cuisine n'était pas fermée, elle crut la servante de retour. Mais elle n'obtint pas de réponse. Ce fut alors qu'elle aperçut que la porte ouvrant sur l'escalier de la cave était entre-bâillée. Elle descendit quelques marches. Une lueur venait de la cave. Surprise, elle avança encore et découvrit au fond, près des tas de bouteilles, un homme en train de boire. Une bougie allumée, enfoncée dans un goulot, l'éclairait.

Il ne l'avait pas entendue venir, car il tournait le dos à la porte. Elle resta immobile un instant, regardant tour à tour avec une égale horreur cet homme et les murs verdâtres de cette cave où elle ne pénétrait jamais. Puis elle descendit une marche et cria de sa voix forte :

— Pillard, brigand, hors d'ici !...

L'homme se retourna d'un bond pour prévenir l'attaque. Alors il aperçut la femme et, comme, rassuré, se mit à rire,

C'était un soldat de petite taille, qui paraissait leste. Au surplus, Marie Bonifas ne distinguait ni ses traits ni son costume. Elle avait seulement sous les yeux une forme qui lui semblait hideuse. Elle répéta :

— Sortez, sinon je saurai défendre ma maison.

Ces paroles résonnèrent sous la voûte de la cave. Marie Bonifas fut grisée par le son de sa propre voix. Elle lança de nouvelles menaces et avança vers l'homme. Il était debout, à quelques pas d'elle, sans armes. Il parlait dans sa langue, montrait une bouteille et souriait d'une manière légèrement inquiète. Il eut l'air de vouloir sortir, se dirigea vers l'escalier et passa devant Marie. Elle ne bougea pas, mais, à son approche, elle se sentit frémir de dégoût. Elle vit distinctement sa figure à la lueur de la bougie. Quelque chose de roux sur cette figure, reflets de la flamme, taches de rousseur ou poils, la fit penser à l'idée qu'elle avait eue en voyant flamber les torches. Au moment de passer, il se dandina et se mit à la narguer par un ricanement, comme fait l'homme qui se sent un peu honteux de céder à une femme. Marie devina ce sentiment. Alors, relevant le défi, elle lui cria, touchant son sein :

— Oui, c'est une femme, une simple femme qui vous chasse, misérable !

Et transportée d'orgueil, elle leva le bras et le frappa au visage.

Aussitôt, elle se sentit étreinte à la taille, bousculée avec force et jetée à terre. Elle essaya de se

relever, mais l'homme la maintenait en la serrant à la gorge et en pesant du genou sur un de ses bras. Meurtrie, à moitié suffoquée, elle ne bougea plus, prête à demander grâce lorsque l'étreinte se desserrerait. Cependant, l'homme ne lâchait pas prise. Il ne la frappait pas non plus. Elle crut, soupçonnant un de ses mouvements dans l'ombre qu'il cherchait une arme. « Il ne peut pourtant pas me tuer », se dit-elle confusément dans une sorte d'angoisse résignée. Soudain elle entendit craquer l'étoffe de son corsage, qui fut arraché jusqu'à la ceinture. Elle sentit contre son corps un ignoble remuement de jambes ; le visage de l'homme vint plus près du sien. Épouvantée, elle recommença de se débattre, elle tenta de crier ; mais articuler un son sous la pression des doigts l'étouffait. D'une poussée désespérée elle parvint à se redresser. Aussitôt les doigts serrèrent davantage et elle retomba, la nuque contre le sol. Elle comprit, à la défaillance qui suivit cet effort, qu'il fallait ménager ses forces, ne pas attaquer l'homme, le repousser seulement et employer des ruses. Mais comment ? C'était la première fois qu'elle se défendait ainsi, c'était même la première fois qu'elle sentait un corps humain, et un corps plein de secrets, aussi près du sien. L'idée de taupes lui vint à l'esprit ; elle ne sut pour quelle raison ; mais l'idée demeura et lui apporta une manière d'auxiliaire. Le combat se poursuivait. L'homme ne parlait pas, cherchant seulement, par une application forcenée, à la dompter. Les yeux grands

ouverts, elle était attentive aux gestes de ce monstre muet, feignait de s'y prêter, puis d'instinct, par un sursaut, par une facile secousse, elle défaisait tout son ouvrage.

Impatient ou fatigué, l'homme commençait à la relâcher un peu. Elle se sentit un bras libre. Au lieu de s'en servir aussitôt pour le frapper à tort et à travers, comme elle avait fait jusqu'ici, elle réfléchit au point vital de son adversaire. Les yeux, la tempe, le ventre ? Le souvenir d'un livre illustré sur la chasse aux fauves lui traversa l'esprit. Pour reprendre haleine elle pencha la tête de côté. Ce fut alors qu'elle aperçut à terre, tout près, un manche de corne. Elle étendit la main et sentit un poinçon qui avait dû servir à déboucher les bouteilles. Elle le mesura du doigt, tâta la pointe et le saisit par le manche.

Elle comprit qu'elle ne pourrait frapper qu'un seul coup. Autrefois, à la Cité blanche, elle savait viser juste en lançant un couteau. « Bravo, Marie Bonifas », criait-on autour du tronc d'arbre où la lame restait plantée... Tenant le bras caché le long du corps, elle serra le poinçon. A une impression de gêne dans la paume elle reconnut que c'était sa main gauche. « Tant pis », se dit-elle, et tous les muscles de son bras se bandèrent avec plus de force encore. Le regard tendu, elle étudia le corps de l'homme, chercha un endroit nu et à portée de sa main. Elle s'arrêta sur ce mince espace de chair qui se laissait voir entre le menton et le col de l'uniforme. Elle mesura la distance, se redit

qu'elle ne pourrait frapper qu'une fois, et lança le coup. Elle rencontra si peu de résistance qu'elle crut que la pointe avait glissé sur la peau ; et comme elle entendit un cri rauque et sentit que l'homme lâchait prise, elle pensa que maintenant il allait la frapper avec une arme. Mais il était tombé à côté d'elle, restait immobile. Et Marie, prenant un appui pour se relever et fuir, toucha du sang.

Elle avait regagné sa chambre rapidement, mais en dirigeant son attention sur les marches de l'escalier et le chemin à parcourir, sans quoi elle fût tombée. Aussitôt entrée, elle s'assit sur une chaise et, laissant aller sa tête, ferma les yeux. Elle n'avait pas perdu connaissance, mais son cœur battait avec une telle violence qu'elle poussa un « oh » de douleur. Quand elle rouvrit les yeux, elle vit son corsage déchiré, ses manches souillées de poussière ; ses cheveux pendaient par mèches ; une odeur de moisi et de cuir flottait autour d'elle. Alors elle se leva, ôta ses vêtements, trempa dans l'eau son visage et ses mains. Devant la glace, comme elle se recoiffait, elle s'interrompit et palpa son corps. De nouveau, ses paupières battirent et elle se mit à trembler. Elle entendit peu après dans la maison le pas de Catherine. Elle cacha vite ses vêtements dans un placard et s'assura que rien de suspect n'apparaissait sur elle.

— Mademoiselle est là ? Mademoiselle... criait la servante derrière la porte,

Marie se dit qu'elle avait peut-être aperçu quelque chose en bas. « S'il était blessé seulement », pensa-t-elle avec effroi.

Mais Catherine apparut, émue pour d'autres raisons, et lui expliqua que les Allemands n'avaient pas voulu la laisser passer à la sortie du camp.

— De ce côté-là, depuis hier, ils creusent des trous et des trous. On ne sait pas pourquoi. C'est comme des tombes. J'ai dû faire un grand tour.

Marie ne l'écouta pas. Il y avait dans sa tête comme une énorme buée sombre qui obscurcissait toute image, absorbait toute pensée. Elle acheva de s'habiller, dîna hâtivement. Seuls certains bruits argentins, le cliquetis des couverts, le tintement d'un cristal, traversaient cette épaisse nuée et touchaient son cerveau. Elle avait le sentiment qu'une colonne de brouillard avançait derrière elle et la poussait. C'est avec ce sentiment que, lorsque la servante fut montée, elle se trouva devant la porte de la cave, une lampe à la main. N'entendant plus de bruit dans la maison, elle ouvrit la porte et descendit les marches jusqu'à l'endroit d'où elle put distinguer le corps. Il gisait sur le côté. Elle vit les cuissards de cuir, puis détourna les yeux ; mais elle resta quelque temps sur les marches, comme malgré elle, regardant la voûte de la cave et le sol recouvert d'une poussière grise. Un tremblement de la lumière qu'elle tenait à la main lui fit croire que des bêtes couraient sur le sol et disparaissaient dans le mur. Alors elle se demanda :

— Pourquoi ai-je pensé aux taupes ?

Et il lui revint à la mémoire qu'elle avait lu autrefois dans un livre de physiologie sur l'amour l'effroyable histoire des taupes femelles : la fuite souterraine de la jeune bête pour échapper à la recherche du mâle, ses stratagèmes, sa véritable vaillance de vierge, le viol... « Quelle horreur ! Quelle monstruosité dans la nature ! » se dit-elle. Une bouffée d'air humide, et comme pourrie, la fit frissonner. Elle remonta, ferma la porte à clef, retira la clef. Ensuite elle retourna dans sa chambre.

Elle ne savait ce qu'elle allait faire. Elle s'était assise dans un fauteuil et restait immobile, soutenant son menton d'une main et regardant fixement devant soi. Elle sentait toujours par dessus ses pensées ce dôme qui les étouffait. Chaque résolution qu'elle envisageait pour se sauver, se présentait sous la forme d'actes impraticables. Laisser là le cadavre ? L'enterrer secrètement ? Partir de Vermont ? Elle se heurtait sur tous les points à quelque chose d'impossible.

Elle entendit des soldats marcher sur la place. Elle pensa que le meurtre avait été découvert, qu'une patrouille venait l'arrêter... Elle fut rassurée bientôt : c'était une troupe nombreuse qui passait avec ses convois. Mais cette crainte en éveilla d'autres. « On l'a peut-être vu entrer ici », se dit-elle. « En tout cas on sait maintenant qu'il a disparu. Demain on fera des recherches, on interrogera les habitants ». Elle se vit en train de discuter de cette disparition avec le commandant allemand, obligée de la contester dans l'intérêt de



la ville, risquant à chaque mot de se trahir... Elle ne pourrait jamais.

Dehors, le passage des troupes continuait. Maintenant c'était de l'artillerie qui traversait la place. Elle entendait le choc des roues contre la vieille borne posée au coin de la route de Paris, puis le roulement des caissons sur la place d'Armes. « Il en vient donc de tous les côtés », se dit Marie. Et elle avait songé à se sauver ! Mais elle aurait à peine franchi les remparts qu'elle serait arrêtée, interrogée, ramenée ici, où, après cette fuite suspecte, sa demeure aurait été fouillée... Non, il n'y avait pas d'issue : elle était condamnée.

Elle resta plusieurs heures à veiller ainsi dans le même fauteuil, auprès de la lampe allumée. Elle était brisée de fatigue, mais la bagarre des troupes sur la place empêchait le sommeil de s'installer dans sa tête. Enfin les roulements s'espacèrent. Elle s'endormit.

Quand elle rouvrit les yeux, les roulements avaient cessé tout à fait, et c'était encore la nuit. La lampe était près de s'éteindre. Le regard de Marie se fixa dans la direction de la flamme, qui était posée sur la mèche comme un mince anneau bleuté. Elle n'avait aucune pensée. Puis elle sentit dans sa tête la même charge écrasante ; et, sa mémoire s'étant remise en mouvement, elle retrouva des scènes offrant si peu l'apparence ordinaire des faits, qu'elle murmura, comme lorsqu'elle était oppressée par le souvenir d'un rêve horrible :

— Est-ce arrivé ou non ?

Elle regarda sa montre. Il était cinq heures. Et en même temps qu'elle reprenait la claire conscience des choses, elle sentit naître et grandir une idée, qui s'imposait à son esprit et résistait à toute objection : elle devait aller se livrer.

La dissimulation, le risque de faire supporter à d'autres les représailles de son acte, lui parurent indignes d'elle. Et même, rester plus longtemps dans cette maison presque côte à côte avec le cadavre, lui fit soudain horreur. Elle se leva et s'apprêta rapidement.

Bien qu'elle n'eût point de doute sur son sort, elle ne prit aucune disposition avant de partir. Ce n'est pas au moment où il va vers la mort que le soldat écrit. Toutefois, passant devant la cheminée, elle étendit la main vers une photographie de son père et la glissa sous son corsage. Dans le vestibule, elle regarda vers le haut de l'escalier. La servante dormait encore sans doute. Elle se couvrit d'un manteau sombre et sortit.

Le jour venait de poindre. Peut-être n'avait-elle pas vu cette même clarté blafarde depuis ses nuits de veille à Saint-Cadanet. Elle se rappela la légende de ces spectres que l'on voit toujours apparaître, dit-on, à la veille d'un malheur.

Elle se dirigea vers l'hôtel de ville où logeait le hauptman. Elle savait comment elle agirait ; elle se présenterait au poste de soldats, en bas, et demanderait à ces hommes d'avertir leur chef.

Les rues étaient désertes et déserte aussi la place

quand elle y arriva. Les habitants obéissaient à la discipline qu'elle avait imposée.

Ce n'était pas tout à fait le jour. Rien ne bougeait dans l'hôtel de ville. Elle résolut d'attendre et s'en fut du côté de Saint-Quentin. Bien que, depuis longtemps, elle fût éloignée de toute pratique religieuse, elle aurait voulu pénétrer à l'intérieur de l'église ; elle contempla dans une vague rêverie le portail, dont les sculptures représentaient le Jugement dernier, et la flèche qui, plus haute encore et d'un style plus pur que la lourde tour de beurre, s'élançait vers le ciel. « Je n'aurais pas dû... se dit-elle en hochant la tête et sans préciser mieux sa pensée.. Peut-être que tout aurait été différent ». Et elle se resserra sous son manteau noir.

Ce retour sur le passé parut la rendre songeuse. Elle s'adossa contre un pilier extérieur de l'église et resta immobile.

Sans doute, bien des sentiments, et des plus nobles, peuvent affermir un être qui se dispose à mourir pour une cause glorieuse, tel Marie Bonifas. Mais le meilleur soutien de cet être, ce qui lui donne une attitude exemplaire, n'est-ce pas qu'à ce moment, par l'instinct humain qui s'oppose à la souffrance, il aperçoit sous l'aspect le plus laid ce qu'il va perdre ? C'est le mépris de la vie qui permet de mépriser la mort. Le condamné qui chante : « Salut, ô mon dernier matin », doit songer en cette minute à sa vie maudite. Misère, accidents, périls, il revoit tout comme une nasse d'où il ne pouvait s'échapper. Ainsi, tandis que notre pauvre

héroïne, se préparant à mourir, se tenait adossée à l'église, c'étaient les visions de ses plus mauvais jours qui repassaient devant ses yeux. A droite et à gauche, les maisons de la place, ces maisons à façade étroite, exposant chacune sous son pignon de bois deux fenêtres pareilles à deux gros regards sous un capuchon de vieille, lui rappelaient les frayeurs et les drames de son enfance. Elle songeait à sa laideur, à sa bouche difforme, aux moqueries que l'on chuchotait autour d'elle, alors qu'elle aurait tant souhaité inspirer aux autres une tendre affection sinon de l'amour...

Les trois-quarts de cinq heures sonnèrent à l'horloge de l'hôtel de ville. C'était l'ancienne horloge du beffroi, surmontée de trois jaquemarts. Marie leva les yeux. Elle n'avait jamais remarqué que le bonhomme du milieu, avec sa toque et sa barbe rousse, ressemblait à un reître. Elle pensa qu'il était temps d'aller trouver le hauptman ; déjà quelques bruits venaient des maisons et elle ne voulait pas être vue. Mais elle ne bougea pas.

... De l'amour ! Elle en avait éprouvé une fois dans sa vie. Elle avait tout sacrifié pour cet être ; elle l'avait pris sous sa protection, elle avait bravé l'opinion des gens. Et qu'avait-elle reçu de Claire ?... Elle ne revit pas en cet instant la gentille image de la surveillante dans la salle de l'ouvrier. Non ; elle revit la Claire de Saint-Cadanet, celle dont le visage, en présence de Marie, était comme retourné par une terrible aversion, et qui sifflait entre ses lèvres : « Laissez-moi ! Laissez-moi !... » Et après,

continua-t-elle à se dire, « quel sort a été aussi malheureux que le mien ? Les outrages, les coups, rien n'a été épargné à la Bonifas ! » Elle repassa en pensée les abominables scènes de cette époque, ressentant des blessures encore vives. « A l'eau, la goule, à l'eau ! » Elle songea aux années qu'elle avait vécu ensuite, terrée dans une obscurité honteuse, tracassée par des rêves pires que la réalité... Non, non, aucun des jours pareils à celui qui se levait à présent ne lui avait été bon. Cette existence qu'elle immolait... elle fit une grimace de dégoût et haussa les épaules.

Le carillon du beffroi annonça l'heure. Elle vit devant elle, au-dessus de l'horloge, le bonhomme à barbe rousse remuer le bras ; le long marteau s'ébranla, vint frapper le bronze à six reprises.

— Il faut y aller, se dit-elle.

Et cette fois-ci elle en eut la force.

Elle traversa la place. La porte de l'hôtel de ville était ouverte à deux battants. Elle se dirigea sous la voûte sans rencontrer d'Allemands et avança jusqu'au seuil du poste. Aucun uniforme n'apparut. Elle fit un pas dans la salle où les soldats couchaient. Cette salle était vide. Une table était renversée. Des papiers étaient jetés en désordre parmi des débris de verre. Un rideau coupé au milieu pendait à une fenêtre ; et elle heurta du pied un gros ballot enveloppé dans la même étoffe et à moitié crevé.

Surprise par ce spectacle, elle eut l'idée que les Allemands connaissaient le meurtre du soldat et qu'ils avaient commencé, en représailles, le sac de

la ville. Ce fut alors qu'elle entendit dehors un bruit de chevaux arrivant au trot. Éprouvant un vague émoi, elle sortit et aperçut de l'autre côté de la place quatre cavaliers. Ayant distingué les uniformes, elle cligna des yeux, croyant à une hallucination.

— Des Français, dit-elle faiblement, le souffle coupé.

On l'avait vue. On avançait vers elle. Un cavalier agita son képi. Elle courut vers le groupe.

— Mais on nous accueille bien mal dans votre ville, Madame, fit l'un d'eux sur un petit ton moqueur et élégant.

Il était mince. Il paraissait très jeune. Il portait au bras des galons de brigadier.

— Ils sont partis ?... Nous ne savons pas... Nous ne savons rien... C'est cette nuit alors... Vous me sauvez, vous nous sauvez... Merci... balbutiait Marie Bonifas cependant que des larmes jaillissaient de ses yeux.

Puis, brusquement, elle essuya ces larmes, aspira largement, et lança aux quatre coins de la place, d'une voix puissante :

— Ils sont partis... Voilà les Français... Nous sommes délivrés...

Des volets s'ouvrirent. On vit des figures aux fenêtres. On entendit se répéter au fond des maisons réveillées le cri de Marie Bonifas. Les cavaliers élevèrent leur képi en l'air. L'un d'eux s'écria gaiement :

— Debout, là-dedans !

Bientôt les gens sortirent, vêtus à la hâte. La flèche de Saint-Quentin était dorée. On entourait les libérateurs ; on caressa leurs chevaux. Tout s'agitait, tout riait, tout résonnait autour d'eux. On voulut les faire descendre ; on les pressa de questions.

— Il paraît qu'ils ont reculé jusqu'ici, voyez, dit le brigadier ayant déplié une carte qu'il avait tirée de sa poche. Nous — il fit un geste important — nous allons en reconnaissance jusque-là... Ils avaient pensé à se défendre, ils avaient creusé des tranchées près de la ville, mais ils ont dû décamper... Oh ! merci, Mademoiselle...

Il s'était interrompu parce qu'une jeune femme lui tendait une brassée de fleurs. On leur apporta aussi des souvenirs, des flacons d'eau-de-vie.

— Gardez-en pour les autres, disaient-ils en montrant leurs mains pleines.

Peu après, le brigadier fit signe aux gens de s'écarter. Puis il leva le bras. Un cavalier amena sa monture près de la sienne. Les deux autres se placèrent derrière ; ils restèrent un moment immobiles et attentifs. Tous les quatre étaient jeunes. Leur visage portait un masque de fatigue, mais leurs yeux alertes pétillaient. On eût dit d'écoliers qui ont veillé pour voir le lever du soleil.

Le jeune chef chercha du regard Marie Bonifas. Il la salua. Puis, touchant du doigt le col blanc de sa tunique, il se cambra légèrement et lui dit :

— C'est le 23<sup>e</sup> dragons, Madame, qui est entré le premier dans Vermont.

Marie Bonifas, qui était encore étourdie par

l'émotion, fit de grands signes un peu confus.

— J'ai vu, Monsieur, j'ai vu, répondit-elle d'une voix entrecoupée. Oh ! j'avais bien reconnu l'uniforme... Mon père était commandant.

D'un geste court, le chef de patrouille jeta le bras devant soi pour signaler la direction et en même temps il cria d'une voix fière :

— En avant !

Sur la place, après les avoir acclamés, les gens restèrent à crier, à s'embrasser, à pleurer de joie. On allait avertir des amis, on se moquait des retardataires ; on se tournait vers l'hôtel de ville, et, les mains en porte-voix, on lançait des appels dérisoires au hauptman. Un homme qui était sorti d'une maison accotée contre Saint-Quentin, trotтина vers l'église en disant :

— Je vais aller avertir M. le curé pour la messe.

Il s'en fut ouvrir la petite porte de la tour qui menait au presbytère. Alors Marie, qui était près de lui et qui au milieu de cette foule en désordre avait repris rapidement sa place et son rôle, rede vint la vraie Marie Bonifas. Elle s'écria :

— Eh ! tout le monde n'entend pas la messe !

Et, courant à la suite du bedeau, elle pénétra dans l'église avant lui ; elle s'empara des cordes accrochées à la muraille, elle se débarrassa de son manteau et le repoussa du pied : puis, se hissant, tirant, rebondissant sur les dalles, elle finit par ébranler le bourdon, qui sonna des volées désordonnées.

Ainsi Marie Bonifas annonçait aux gens de Vermont qu'elle était sauvée.



## CHAPITRE TREIZIÈME

Vermont s'en tirait à bon compte. Une fois le musée remis en état, le seul souvenir qui subsista de l'occupation allemande fut une croix de bois dans un coin du cimetière. Là se trouvait la dépouille du soldat Josef Katthaus.

La ville n'eut plus à subir d'invasion ennemie au cours de la guerre. Mais ce n'est pas dire qu'elle reprit aussitôt sa tranquillité. Au contraire, elle retrouva quatre années durant sa destination de jadis : elle redevint une étape sur la route des Flandres. D'importants services des armées alliées s'y installèrent. Les grandes cours des auberges et les écuries des anciennes postes aux chevaux s'ouvrirent de nouveau, transformées pour les besoins modernes. On vit passer et s'agiter, derrière les vieux piliers sculptés, des uniformes de couleurs vives, dont le mélange rappelait dans l'imagination les costumes mi-partis de l'ancien temps. Le spectacle et le tumulte des rues faisaient hocher la tête aux vieux paysans. « C'est pire qu'autrefois à la Saint-Médard », disaient-ils en conduisant avec méfiance leurs carrioles par les

rues encombrées. Car, voilà longtemps déjà, la petite ville picarde avait été célèbre pour sa foire de juin.

Au milieu de cette cohue, les habitants s'enrichirent. Mais, au début, par suite de cette affluence et des nécessités militaires, on était retombé dans les difficultés des premiers jours ; il y eut des intérêts à sauvegarder, des mesures à prendre ; et là encore, Marie Bonifas fut la vigilante protectrice de sa ville.

Après le recul des Allemands, le maire était revenu ; mais quelque peu embarrassé, il n'avait pas osé toucher aux choses établies pendant son absence. Ainsi, Marie Bonifas avait conservé sa fonction de régente et continué sa tâche. C'était dans la chambre des baillis, où elle siégeait toujours, que les réunions du Conseil municipal avaient lieu. Si son nom n'apparaissait pas au bas des décrets, c'était pourtant bien elle qui les rédigeait d'ordinaire. En effet, elle avait beau se récuser en certains cas, on insistait pour qu'elle prît part aux délibérations. Et, la discussion ouverte, elle ne tardait pas à s'échauffer, à prendre la parole et à imposer finalement son avis.

Il serait fastidieux de donner ici un tableau de ses travaux. Disons seulement que toutes les réformes que le bon sens et l'esprit de justice peuvent inspirer à un cerveau qui voit en pleine lumière les petits faits de la vie, la vieille fille tenta de les réaliser. En plus d'une occasion elle défendit les droits de la population civile contre les abus

de pouvoir des militaires. Et cependant elle collaborait volontiers avec ceux-ci et s'empressait de souscrire à tout règlement qui réprimait dans la ville le désordre et l'ivrognerie. Disons aussi que, sur son initiative, Vermont fut une des premières villes où les femmes remplacèrent les hommes dans les usines et les bureaux. Mais elle régla leur emploi et le soumit à certaines prescriptions d'hygiène ; ainsi elle exigea pour les ouvrières, des crèches et des salles de repos.

Les habitants ne furent pas ingrats. Il n'y eut pas de rebelles sous son gouvernement ; personne ne rechigna devant la besogne qui lui était assignée ; la confiance en elle fut unanime.

Et même elle obtint autre chose que la confiance ou la gratitude. A tous les rangs de la société, on lui voua un véritable attachement, on l'aima. Les femmes surtout, qui, malgré leur rivalité, ont une sorte d'amour-propre collectif, montraient, lorsqu'elles parlaient de Marie Bonifas, une figure illuminée.

— Hein ! Elle vaut bien un homme ! disaient-elles avec fierté.

Qui se rappelait que naguère, dans un de ces abominables couplets où l'on chansonnait Marie Bonifas, cette même déclaration avait été faite mais avec une tout autre intention ? Ah ! il n'aurait pas fait bon ressortir à présent de tels propos. La ville entière se serait ruée contre le blasphémateur. Au surplus, nul ne s'en avisait. Hasard singulier, les ennemis les plus actifs de Marie Bonifas

disparaissaient l'un après l'autre, comme poursuivis par un châtement souverain. Peu avant la guerre, Chenevis s'était mis à professer des idées anarchistes, ce qui lui avait valu un vilain renom dans la ville. Il était allé s'installer à S\* où, à la suite de son rôle pendant une grève, il avait été jeté en prison. Il s'y trouvait encore lorsque la guerre avait éclaté. On ne savait ce qu'il était devenu ensuite ; ses vieux parents ne parlaient jamais de lui.

Quant à Miret, il avait été plus malmené encore. Bien qu'il fût réellement asthmatique et que d'autres hommes dans la ville ne fussent pas soldats, il passa pour un lâche, et les habitants de Vermont, par un de ces terribles emportements auxquels une foule est sujette, ne s'en prirent qu'à lui. « L'asthme à Miret » devint un terme proverbial, synonyme de couardise. Troublé par cette injuste réprobation, il fit des maladresses. Quand il parlait, il accentuait son essoufflement. Questionné malignement sur sa santé, il répondait avec un ton larmoyant : « Très mauvaise, hélas ! il n'y a rien de pire pour l'asthme que l'humidité », sans penser que, quelques semaines plus tôt, c'était le soleil et la chaleur qui l'avaient fait gémir. Ce dernier trait fit naître une petite plaisanterie qui aussitôt fut courante à Vermont. Hiver comme été, sous un ciel pluvieux ou serein, lorsqu'on s'entretenait de la température, on s'écriait en guise de conclusion :

— Et tout cela fait un bien vilain temps pour l'asthme à Miret.

Bientôt, par un incroyable mouvement de bascule, ce fut lui qui reçut des lettres anonymes et subit des affronts, ce fut lui qui n'osa plus sortir que la nuit. Il perdit des clients, son étude périlita. Enfin, sa situation, au bout de trois années, étant intenable, il prit le parti de s'engager. Il traîna dans les casernes, puis dans les hôpitaux. Et au bout de quelque temps il mourut d'une lésion au cœur, suite fréquente, assurent quelques-uns, d'une crise d'asthme mal soignée.

Pas plus que son geste tardif, cette mort sans gloire ne lui rendit l'estime de ses concitoyens. Ils lui firent une courte oraison funèbre. Dieu merci ! Vermont avait des enfants dont elle était à bon droit plus fière.

Car ce fut environ ce moment que la renommée de Marie Bonifas franchit les remparts de la petite ville et se répandit au dehors. Ce fut tout d'abord — pourquoi ne pas le reconnaître ? — grâce aux Anglais, qui tenaient alors Vermont et se trouvaient sans cesse en rapports avec la vieille fille. Romanesques, curieux de tout ce qui sort de l'ordinaire, ils applaudissaient non sans une pointe d'humour à la situation étonnante de cette femme sans qui et contre qui rien ne pouvait se faire dans une ville française. Un de leurs journaux publia l'aventure de « Mamezel Benifâ » (ainsi qu'on les entendait prononcer dans les rues de Vermont) et reproduisit son portrait au seuil de l'hôtel de ville. Alors les journaux de France s'occupèrent à leur tour de Marie. On lui fit toute une légende ;

on broda des histoires sur son enfance, sur l'institution Jeanne d'Arc ; on ressuscita la carrière du commandant. Les exploits de Marie, qui se passaient de commentaires, furent rapportés dans leur belle vérité. Seule la scène de la cave reçut quelques embellissements ; on vit dans cet épisode dramatique le symbole du duel entre le droit et la force ; on imagina un noble dialogue entre elle et le soldat allemand ; et cependant la malheureuse fille avait dit simplement : « Les taupes... les taupes... »

On lui décerna un surnom : l'héroïne de Vermont. Tous les partis chantèrent ses louanges et se la disputèrent. Cela s'explique. Les prêtres, qui tâchent à ouvrir le ciel à toutes les âmes et en particulier à celles qui brillent sur terre, s'étaient rapprochés de Marie Bonifas lorsque son ascension avait commencé. L'évêque du diocèse devant célébrer à Vermont une messe pour le succès des armées, le curé de Saint-Quentin (ce n'était pas celui dont elle avait reçu la visite une fois) vint au nom de Monseigneur demander à Marie Bonifas d'y assister. Était-il possible qu'elle se tînt éloignée de l'église à l'heure où l'autel de Dieu était aussi l'autel de la patrie ? Marie se rendit à cette messe. Depuis elle avait sa chaise au rang le plus rapproché du chœur, et, tous les dimanches, allait s'y agenouiller.

Mais il y avait en même temps dans ses actes, par exemple dans son geste hardi pour sonner les cloches et dans le fameux : « Eh ! tout le monde

n'entend pas la messe ! » comme un sel impie qui était au goût du parti adverse et faisait dire de ce côté : « Ah ! elle est bien des nôtres, celle-là ! » D'autre part, si son nom bourgeois et sa condition lui avaient valu les sympathies de la classe aisée, on trouvait cependant tout au long de ses aventures un je ne sais quoi de calleux qui avait touché le peuple. Sur ses portraits, maintenant répandus dans toute la France, on pouvait reconnaître aussi bien la pure détermination des grandes inspirées que l'énergie farouche des tricoteuses. Bref, chacun, trouvant son compte, s'enthousiasmait devant la figure de Marie Bonifas.

On vient de lire qu'un de ses mots était devenu fameux. Ils l'étaient tous. Les « Pour nous la guerre commence... Il faut sauver la ville et non la rendre... Prenez garde, Monsieur, vous allez le faire revenir tout de bon » retentissaient dans le pays entier. La légende n'avait pas besoin de les retoucher : Marie Bonifas les avait forgés dans le meilleur métal. On les paraphrasa, on en fit des poèmes qui lui furent dédiés. Il ne se passait pas de jour qu'elle ne retirât de la boîte aux lettres, accrochée à la grille du petit hôtel, des messages dithyrambiques envoyés par des inconnus. Sa demeure devint un lieu de pèlerinage. Les Anglais surtout, traversant Vermont, ne manquaient pas de s'arrêter place d'Armes. On en vit qui, ayant écarté le lierre, cherchaient à photographier le soupirail de la cave.

Des journalistes lui demandèrent des entrevues.

Pour la faire parler, ils lui disaient de grands mots flatteurs, et ensuite :

— Voilà ce que j'écrirai, disaient-ils. Je crois que j'ai bien compris comment s'est passée la scène, n'est-ce pas ?

Alors Marie, avec un regard gêné et une brusquerie bon enfant, leur repartait :

— Mais non, Monsieur, mais non, c'est beaucoup plus simple que ça... je me trouvais à cet endroit ; il n'y avait pas autre chose à faire, voilà tout.

Car cette gloire soudaine, Marie l'avait accueillie non pas avec modestie (l'idée de modestie supposant un arrière-sentiment de présomption), mais avec une surprise candide. Elle s'était si peu forcée pour accomplir ceux de ses actes qu'on exaltait, elle les sentait si étroitement reliés aux autres actes de sa vie, qu'elle ne pouvait les voir dans l'éclat unique où ils brillaient aux yeux de tous. Elle reconnaissait bien que sa situation n'était plus la même, que, par suite du cours nouveau des choses, sa vie était devenue différente...

— Mais moi, — disait-elle, reprenant une de ses réflexions favorites — moi, je n'ai pas changé. Tout ce que j'ai fait, j'aurais pu le faire auparavant. Il n'y a rien de neuf dans ma tête. La meilleure preuve, ajoutait-elle naïvement, est qu'au moment où j'agissais je me rappelais toujours certaines choses d'autrefois.

C'était vrai. Si on avait pu connaître les pensées intimes de la vieille fille au moment où, poussée,



semblait-il, par le dévouement ou l'héroïsme, elle avait accompli ses actes sublimes, on aurait trouvé, en concordance avec ses résolutions, toutes sortes d'images inattendues, parfois cocasses, telles que le souvenir des épaules chétives de Claire, la vision d'une énorme nuque masculine (c'était celle d'un homme d'équipe entrevu à la gare de S\*) ou le souvenir d'un combat entre un chien et un chat.

C'est pourquoi Marie aurait été fort étonnée, et sans doute indignée, d'entendre cette petite phrase que deux ou trois personnes de Vermont avaient dite tout bas à son propos et qu'un lecteur a peut-être pensée déjà : « Elle s'est réhabilitée ». Songe-t-on à faire une observation analogue sur une plante qui, trouvant son climat et sa saison, donne soudain des fleurs admirables ? Et n'est-ce pas plutôt ceux qui avaient méconnu l'espèce de cette plante, dont le jugement léger doit être révoqué ? Marie Bonifas ne raisonnait pas avec cette logique. Mais souvent, au soir d'une journée où elle avait reçu toutes sortes d'honneurs, il lui arrivait de s'arrêter devant son miroir et de sourire.

— C'est drôle... ah ! que c'est drôle ! murmurait-elle tout en se regardant.

Elle pensait au changement survenu dans sa vie et se disait que c'était un peu comme si les gens, après l'avoir pendant des années tournée en dérision à cause de sa double lèvre, s'étaient pris un beau jour à l'estimer pour cela même et à lui en faire compliment.

Compliments et honneurs se succédaient au point

de la gêner parfois ; elle devait s'y dérober. Ainsi, lorsqu'il fut question, au Conseil municipal, de donner son nom à une rue de la ville, elle s'y opposa ; mais, afin de la flatter sans lui désobéir, on décida de glorifier la mémoire de son père. On débaptisa une rue, située derrière le petit hôtel, qui devint la rue du Commandant-Bonifas. La pose de la nouvelle plaque donna lieu à une fête officielle. Le maire, qui cherchait à faire oublier sa désertion, prononça un discours pompeux. Il rappela le souvenir du militaire, raconta sa valeureuse carrière, sa digne retraite.

— Je la vois d'ici, Messieurs, cette demeure où il vint se reposer parmi nous... s'écria-t-il.

En effet, de l'estrade dressée dans la rue, on apercevait le toit mansardé du petit hôtel et, sous un joli motif à carquois, la fenêtre de la chambrette où maintenant couchait Catherine.

Le 15 octobre 1918, il y eut à Vermont une cérémonie qui attira grand monde. Les troupes tenant ordinairement garnison dans la petite ville picardé étaient revenues y cantonner ; et une prise d'armes, suivie d'une revue, avait lieu sur la place pour célébrer leur retour.

Dès le matin, le pourtour de la place d'Armes et les quinconces furent occupés par une foule de curieux ; mais les gens étaient massés principalement sur le côté opposé au musée. Des paysans se tenaient debout sur leur charrette ; des gamins avaient grimpé aux branches des tilleuls. Les mai-

sons étaient pavoisées. Chacun portait, épinglé sur sa poitrine, un insigne vendu au profit d'œuvres charitables. C'était une petite médaille en carton doré, orné d'une figure.

Les troupes débouchèrent sur la place d'Armes, musique en tête. Le régiment portait la fourragère jaune et verte ; il était commandé par un Alsacien, le colonel Wickter. Cet officier, qui avait gagné ses galons par des bonds glorieux dans ce régiment, n'avait jamais voulu le quitter. Il était adoré de ses hommes, qui s'étaient donné le surnom de *Wickterieux*.

Les compagnies se dispersèrent sur la place, applaudies par les spectateurs qui, cependant, paraissaient attendre autre chose. Ce fut alors qu'un remous se produisit. On entendit onduler un immense : « Ah... la voilà !... » On vit les gens regarder tous dans la même direction, courir, agiter leurs chapeaux, se hisser l'un sur l'autre. Une femme était sortie d'une maison et se frayait lentement un chemin entre la foule, comme portée par tous les bras qui, aussitôt, s'étaient tendus vers elle. A mesure qu'elle avançait, des acclamations éclataient sur son passage :

— Vive Mademoiselle Bonifas... Vive Marie Bonifas.

Un officier lui donnait le bras. Derrière eux, la voie, à peine ouverte, se refermait, et une escorte, où l'on n'apercevait que faces épanouies et bras levés, se pressait sur leurs pas. On distinguait au

premier rang de cette escorte Désirée Troipoux, la boiteuse, qui, véritable miraculée, semblait avoir des ailes. L'officier franchit le cordon de soldats qui maintenait la foule et il conduisit Marie Bonifas vers un angle du vaste carré formé par les troupes. Alors, dans cet espace vide où elle avançait d'un pas ferme, en pleine lumière, tous les yeux purent la voir à loisir.

Elle portait une robe bleu foncé sur laquelle retombait une redingote de même couleur, assez longue, bordée d'un galon et boutonnée étroitement sur la poitrine. Elle était coiffée d'un béret de velours noir, posé hardiment de guingois sur la tête, suivant la mode d'alors. Elle paraissait émue, mais elle souriait. Les acclamations redoublèrent. On la regardait, puis on regardait l'insigne de carton doré, car la petite médaille de la « Journée de Vermont » avait été frappée à l'effigie de l'héroïne.

— C'est très ressemblant, disaient les gens qui n'avaient pas encore eu l'occasion de l'approcher.

En effet, l'artiste avait reproduit avec assez de bonheur le profil de la vieille fille. C'était bien son front bombé, ses sourcils épais, son nez fort, et ce port hautain du visage qui avait pu faire dire une fois à un journaliste qu'elle ressemblait à Catherine II. On distinguait même sur la vignette la lèvre un peu proéminente de Marie. Et, par les étonnantes inconséquences ou les merveilleux secrets de l'art, c'était ce trait renforcé qui donnait au profil tout son relief et même une sorte de mâle

beauté ; c'était ce trait qui faisait dire à ceux qui examinaient la médaille :

— Quelle belle expression, et comme on voit bien que ce n'est pas une femme ordinaire !

Au revers de l'insigne il n'y avait que l'empreinte en creux sur le carton nu ; mais personne, cela va de soi, ne songeait à regarder le revers.

Lorsque les troupes se furent placées, le colonel Wickter, qui était le commandant d'armes, se dirigea vers l'angle du carré où se trouvait Marie Bonifas. Quelques officiers, plusieurs soldats, étaient venus au même endroit, mais ils s'étaient alignés derrière elle, si bien qu'elle avait l'air de les commander. La musique se tut. On entendit un roulement de tambour, et, après un bruyant mouvement d'attention, le silence se fit sur la place. Le colonel Wickter s'arrêta devant Marie Bonifas. Un officier qui l'accompagnait et tenait un papier en main, prononça d'une voix forte les mots suivants :

« Fille de soldat, a prouvé pendant la guerre qu'elle avait hérité des qualités paternelles. S'est portée spontanément au devant de l'ennemi afin de soustraire à un bombardement la population civile. Durant l'occupation allemande a assuré l'organisation de la cité. Par sa hardiesse et son activité, s'est montrée dans cette tâche l'émule des hommes, tout en ayant donné par une détermination légitime et irréprochable la plus haute idée de la femme française. »

Marie Bonifas se tenait très droit, les bras collés au corps, le visage immobile, dans la vraie position du soldat. Toutefois, lorsque l'épée inclinée lui frôla l'épaule, lorsqu'elle sentit une main toucher sa poitrine et y suspendre un léger poids, lorsqu'elle reçut du colonel Wickter une accolade respectueuse mais fraternelle, elle ne put garder cette mâle contenance, et l'on vit de grosses larmes couler sur son visage.

Aussitôt après la remise des décorations, l'officier qui l'avait conduite vint la chercher et s'offrit pour l'accompagner chez elle. Marie dut aller le long des rangs. Les soldats, au repos, attendaient d'un air maussade le commandement pour défiler. Mais quand ils la virent approcher, leurs figures s'éclairèrent. La décoration toute neuve battait son sein. D'eux-mêmes, ils se mirent au garde-à-vous. Et comme cette femme passait devant eux, tous ces hommes, les jeunes et les vieux, ceux dont le visage était ardent et ceux dont les cheveux grisonnaient, les gars de la campagne, dont les joues étaient encore mal débourrées, et les garçons des villes, dont les lèvres étaient habituées à siffloter des moqueries, tous fixèrent sur elle des yeux agrandis par une admiration candide. Ils se disaient :

— Ce qu'on a fait, nous autres, ça se comprend, mais elle, une femme !...

Marie Bonifas ne devinait pas leurs pensées, mais cependant, sur chaque visage, elle lisait la même expression, le même hommage : il semblait être fier d'elle.

Alors, les joues encore enflammées par l'accolade du colonel Wickter, enhardie, grisée, elle regarda résolument chacun de ces soldats. Descendus depuis plusieurs jours de la bataille et bien apprêtés ce matin-là pour la revue, ils avaient un aspect vigoureux et net. Marie sentit un frisson glisser depuis sa nuque jusqu'à ses reins. Ces hommes, qui étaient les premiers qu'elle osait regarder sans contrainte, elle les trouvait beaux. Leurs peaux hâlées, leurs moustaches brillantes, leurs mains puissantes qui serraient délicatement le fusil, leur uniforme bleu-de-ciel, tout prenait à ses yeux une apparence d'élégance et de force. L'esprit légèrement égaré, elle faisait devant chaque figure un salut muet, un petit signe amical, un gai sourire. La musique ayant repris et jouant une chanson militaire fameuse à cette époque, son pas se mit à la cadence de cet air. Alors, en face de cette femme illustre qui leur souriait, qui marchait comme eux, qui connaissait leurs chansons de route, les soldats eurent peine à contenir leur enthousiasme. Ils frémissaient sur les rangs ; ils auraient voulu l'acclamer, l'arrêter un instant, avoir un souvenir d'elle. Marie sentit ce désir. Elle tenait à la main un bouquet fait de bleuets, d'œillets blancs et d'œillets rouges, qu'une fillette effrontée était venue lui apporter au beau milieu de la cérémonie. Et tout d'un coup, avec un grand geste des deux bras, véritable épanouissement de son cœur, elle se mit à distribuer toutes ces fleurs sur son passage. Elle les accrochait elle-même aux capotes,

elle en jetait aux soldats du second rang. Les mains se tendaient vers elle ; on se disputait, on en redemandait ; c'était un joyeux tumulte... Ainsi, autrefois, quand à la fin de son couplet Aile-de-Pie jetait ses camélias aux pioupious...

Marie Bonifas avait fait la paix avec les hommes.



## CHAPITRE QUATORZIÈME

Cette cérémonie fut pour Marie Bonifas une sorte d'apothéose finale. Déjà, depuis quelque temps, les choses ayant repris leur cours normal, elle avait été forcée d'abandonner le gouvernement illégitime qu'elle exerçait à Vermont. Bientôt, le comité formé pendant la guerre fut dissous ; alors elle quitta tout à fait l'hôtel de ville.

Du reste, sa santé l'avait obligée à ralentir ses travaux. Elle avait vieilli en ces dernières années. La mèche blanche se fondait maintenant dans la chevelure grise. Elle avait pris de l'embonpoint, et ses jambes souvent enflées étaient devenues incapables de la porter pendant les longues promenades à pied qu'elle avait tant aimées autrefois. L'hiver, quand elle sortait en ville, elle commandait chez le loueur un coupé à l'intérieur duquel Catherine disposait une boule d'eau chaude et des coussins. Elle restait volontiers dans son jardin, qui était fort soigné, mais qu'elle n'entretenait plus elle-même, toujours en raison de ses jambes fatiguées. Elle avait un nouveau compagnon : un chien. Cela peut surprendre, si l'on se rappelle que toute

sa vie elle avait abhorré ces bêtes. Mais le cas est fréquent. On voit souvent des personnes chez qui un trait héréditaire ou une désagréable impression d'enfance, ancrée dans la mémoire, ont développé une aversion irraisonnée pour certains animaux. Par exemple, en présence d'un chien, elles s'obstinent à ne voir que ses terribles crocs, ses appétits ignobles. Et puis, un jour, elles découvrent dans les yeux d'un barbet quelconque, un signe d'attachement, de reconnaissance, tel qu'elles n'en ont jamais recueilli dans aucun regard humain. Alors leur prévention contre toute l'espèce disparaît ; le jugement normal revient ; parfois, même, à la répugnance invétérée, succède une grande passion.

C'est ce qui s'était passé pour Marie Bonifas et son berger d'Alsace, Franc, présent du colonel Wickter.

Mais Marie n'était pas retombée dans sa vie solitaire, loin de là ; elle avait maintenant le goût de faire des visites et d'ouvrir sa maison ; elle avait pris un jour de réception, et c'était un honneur pour les gens de Vermont et d'alentour d'être vus chez elle.

La société de la petite ville avait encore subi une forte transformation par suite de la guerre. Des morts, des émigrations, des fortunes rapidement faites, avaient complètement effacé l'ancien cadre. Le règne de M<sup>me</sup> de Fombert, quand on l'évoquait, semblait remonter à un siècle. Revenue soudain, la petite fée n'eût retrouvé presque aucun

de ses contemporains. Ainsi, M<sup>me</sup> Destrées, une des dernières figures qu'elle eût pu reconnaître, n'habitait plus Vermont. C'est que Marceline avait réussi à se marier.

Elle avait épousé un officier soigné par elle à l'hôpital. Cet époux depuis longtemps désiré n'était plus très jeune, il n'avait pas fait une brillante carrière et vivait seulement de sa solde ; mais Marceline s'était jetée vers lui et lui avait donné avec emportement les aigres épargnes de sa chair. Elle l'adorait, le servait en esclave. Et, par un contre-coup que l'on peut observer souvent dans un cœur qui manque d'étoffe, cette passion avait fait éclater soudain un sentiment inverse, qui était une haine terrible contre sa mère. Elle accusait cette mère d'avoir, par ses travers et ses négligences, retardé son bonheur. De petites questions d'intérêt et de partage étant venues en jeu après son mariage, elle s'était montrée d'une âpreté féroce, bataillant pour posséder une armoire, un coussin ou n'importe quel objet qui pût satisfaire son mari. Puis, ce mari ayant été nommé au Maroc, elle l'avait accompagné. Et M<sup>me</sup> Destrées, ruinée, dépouillée, avait dû dire adieu à Vermont et suivre le ménage en Afrique. Là-bas, la lumière ayant aggravé son mal, elle était devenue presque aveugle ; cependant la poésie était encore pour elle une sorte de flambeau. La pauvre Muse vieillie traçait sur le papier les lignes vacillantes de ses poèmes. Et (tant il est vrai que le malheur et la sincérité conjugués peuvent réussir à créer le talent) elle avait

publié, dans un journal colonial, des *Stances au Désert*, morceau qui restera toujours inconnu, mais qui, par son accent plaintif et pourtant détaché du monde, mériterait de prendre place dans une anthologie de notre poésie. Ainsi certains bas-bleus romantiques, dans un orage de leur cœur, ont écrit une ou deux strophes que les plus sûrs critiques ont attribuées à Lamartine.

La société féminine de Vermont était maintenant constituée en grande partie par les jeunes femmes des fonctionnaires et des industriels. Ces nouvelles venues, tout en raillant les mœurs de province, étaient désireuses de se faire une situation dans la petite ville et ne manquaient pas de fréquenter le salon de la place d'Armes. Plusieurs hommes, des officiers notamment, étaient aussi en relations avec Marie Bonifas et souvent invités. Elle avait conservé tout son prestige sur les habitants, et il n'y avait pas de meilleur certificat que dire de quelqu'un « qu'il était dans les bonnes grâces de Mademoiselle Bonifas ».

Ces fidèles, qui, du reste, admiraient la vieille fille et l'aimaient sincèrement, s'ingéniaient à la flatter. Il y avait de petites rivalités entre eux autour de son fauteuil. On prenait son avis sur tous les sujets importants, la politique, la littérature. On s'arrangeait pour faire une allusion à ses hauts faits. Si quelque chose venait à clocher dans les affaires de la ville, on disait finement :

— J'ai connu un temps où cela ne se serait pas passé ainsi.

Une des plus enthousiastes de ce petit cercle se mit en tête d'instituer à Vermont une fête solennelle sur le modèle de celle qui est célébrée à Beauvais depuis Louis XI pour honorer Jeanne Hachette. Cette fête est véritablement la fête des femmes. Ce jour-là, une procession où, en souvenir de l'héroïne, les femmes ont le pas sur les hommes, défile par les rues, et une jeune fille tire le canon sur la place. Cette amie zélée n'était peut-être pas des mieux avisées si l'on se rappelle que beaucoup d'historiens ont prétendu que la glorieuse Beauvaisienne avait eu des mœurs assez libres avant que sa fougue se fût mise au service de la ville assiégée. Du reste, ce projet rencontra quelque opposition, pour des raisons d'économie, dans la municipalité de Vermont et n'eut pas de suites.

Bref, Marie Bonifas, même retirée de la scène, était restée la gloire de la petite ville. On voyait son portrait à l'étalage de toutes les papeteries ; les confiseurs avaient donné son nom à une petite friandise en papillotte, vieille spécialité picarde. Quand elle passait dans la rue, cris et querelles s'apaisaient aussitôt.

Alors il arriva ceci : à force de s'entendre décerner des éloges et de se sentir considérée comme un porte-respect, cette femme qui avait toujours été très simple et qui avait ri tout d'abord de sa gloire en vint insensiblement à remplir le personnage qu'on lui faisait faire. Il se produisit ce qui s'était produit autrefois, lorsque la calomnie publique avait failli lui donner réellement des vices

qu'elle n'avait point. Ses manières, ses habitudes, sa physionomie, se modifièrent. Elle perdit peu à peu toute brusquerie de paroles et de gestes. Un certain cérémonial apparut dans sa vie. Elle adopta un salut très particulier, un lent mouvement de la tête, que le sourire accompagnait au deuxième temps seulement, lorsque la tête revenait en place. Elle confina Catherine à la cuisine et prit un domestique qu'elle vêtit d'une livrée, ce que nul n'avait vu à Vermont depuis la disparition de M<sup>me</sup> de Fombert. D'ailleurs, toute sa maison changea d'aspect. Elle se plut à rappeler partout autour d'elle la mémoire de son père. Ainsi, elle exposa dans son salon, sur un coussin de velours violet, abrité par un globe, les décorations du commandant ; elle suspendit au mur une grande gravure représentant la prise de Puebla ; de menus objets rapportés par lui du Mexique furent rangés en évidence dans une vitrine, et Marie expliquait volontiers leur provenance. Dans ce même salon, beaucoup de bibelots cédèrent la place aux souvenirs qu'elle avait reçus pendant la guerre. A l'entrée on se heurtait aux trophées disposés de chaque côté de la porte ; une broderie, représentant un sujet martial, délicat travail d'une admiratrice, ornait la tête et les oreilles de son fauteuil.

En même temps, sa figure prit de tout autres lignes. Ses traits, naguère très heurtés et sans cesse en mouvement, mais qui s'étaient empâtés avec l'âge, se fondirent dans un air grave et serein. A certains moments, ainsi à la fin de ses récep-

tions, quand, un peu fatiguée, elle écoutait la conversation sans y prendre part, elle avait dans l'ombre l'apparence d'une idole. Et lorsque, vêtue d'une toilette de satin noir qui faisait ressortir sur sa poitrine bombée la barre du ruban rouge, elle se soulevait de son fauteuil pour accueillir le colonel Wickter, plus d'un assistant croyait avoir devant les yeux un tableau historique.

De ce piédestal, point de vue différent, elle jugea autrement les individus et les événements. Elle qui autrefois avait scandalisé si fort, elle se mit à détester et à réprouver tout ce qui s'écartait de la tradition. Sa conversation ne se plut qu'à des sujets sûrs, sanctionnés par l'usage et le monde. Jamais une hardiesse ne sortait de ses lèvres. Elle goûtait peu l'esprit et ne le comprenait pas toujours. Même lorsqu'elle parlait de la guerre et racontait ses souvenirs, on ne retrouvait ni le mordant ni la perspicacité dont elle avait fait preuve en ce temps-là. Elle ne redit jamais de mots dignes d'être comparés à ceux d'alors. Au contraire, on pouvait relever chez elle certaines bévues, ainsi une fidélité enthousiaste conservée à des chefs ou à des hommes politiques dont la majorité avait depuis longtemps reconnu le rôle secondaire ou néfaste.

Si deux ou trois ans après la guerre quelqu'un d'étranger à la ville avait entendu la conversation habituelle de la vieille fille, ses propos sur la température, sur les fleurs, ses réflexions sur les mesquines difficultés de l'existence, il aurait difficilement admis que ce fût cette femme qui, devant

le tapis vert de la *Kommandanture* avait tenu l'envahisseur en échec.

Mais qu'on ne s'en étonne pas. Le même fait se produit parfois pour de grands capitaines qui, un jour, ont non seulement eu dans l'ordre de la tactique une illumination soudaine, mais ont improvisé une harangue si bien frappée qu'aucun cerveau faisant profession de penser n'aurait pu, semble-t-il, en trouver l'égale. Lorsque l'histoire nous renseigne sur la fin de leur carrière ou lorsque nous-mêmes pouvons les voir retraités et vieilliss, nous nous demandons : « Comment ! c'est lui qui avait dit : *J'y suis, j'y reste !*... c'est lui le héros de cette fameuse bataille ! » C'est que ces hommes ont leur vie durant aiguisé leurs facultés intellectuelles en vue d'une guerre, d'une bataille, d'une manœuvre. Souvent même, ils ont étudié un adversaire déterminé, un terrain particulier ; et c'est ce qui explique que certains généraux, excellents aux colonies, se soient montrés incapables dans une guerre continentale. Or, le hasard fait quelquefois que l'adversaire qu'ils attendent, le plan qu'ils ont mûri, les circonstances les produisent réellement devant eux ; les milliers de soldats qu'ils commandent et ceux qu'ils veulent détruire sont disposés sur le terrain comme des Myrmidons dans le creux de leur paume. Alors, à l'aurore de ce jour où ils ont le sentiment d'avoir été obéi du destin aussi bien qu'ils le sont des humains, l'intelligence de ces hommes se hausse à la hauteur du prodige ; et ils jettent à travers le monde des



paroles de demi-dieu, véritable éclair qui fend la nue, tout de suite replongée dans les ténèbres.

Ainsi Marie Bonifas, longuement préparée par une stratégie secrète et trouvant enfin son objectif, avait connu un triomphe sans lendemain dans la guerre des hommes.

Dix ans après la guerre, on pouvait voir quelquefois sur les routes autour de Vermont, lorsque le temps était doux, une voiture découverte, de forme un peu démodée, avancer au trot d'un cheval paisible. Un vieux cocher posé très droit sur le siège et visiblement tenu d'observer le décorum, la conduisait. Une femme, dont le visage massif semblait légèrement figé, était assise dans la voiture et avait auprès d'elle une fillette. Un gros chien, à l'air très bon, était à ses pieds. Alors, sur le seuil des habitations, les hommes soulevaient leurs chapeaux, les femmes souriaient, les enfants regardaient en rougissant. C'était Marie Bonifas en compagnie de sa petite filleule, la fille de Geneviève Leforest.

Cette enfant avait, disait-on, le même visage que sa mère autrefois. Pourtant, née après un replâtrage survenu au début de la guerre dans un ménage déjà vieux et depuis longtemps désuni, elle était chétive, de physionomie triste, et ses yeux délicats avaient besoin d'être protégés par de grosses lunettes. Geneviève Leforest, de nouveau abandonnée par son mari et qui vivait assez pauvrement à la campagne, avait mis la petite en

pension à l'institution Jeanne d'Arc. Et deux fois par semaine Marie Bonifas la faisait sortir.

Elle paraissait s'être attachée à cette enfant et on n'avait pas tort de présumer qu'elle lui laisserait plus tard sa fortune, en dehors d'un don à un patronage et d'un autre à la ville.

La petite, qu'on appelait Minoute et qui portait en réalité le même prénom que sa marraine, lui rendait cette affection. Craintive et renfermée en présence des autres, elle s'égayait auprès de la vieille fille et lui faisait sans timidité toutes sortes de confidences.

Elle avait avoué un jour à sa mère :

— Si j'aime tant marraine, c'est parce qu'on dirait qu'elle pense les mêmes choses que moi.

Et, en effet, ce qu'il y avait de délicieux dans ces promenades aussi bien pour Marie que pour sa filleule, c'était la gentille entente de leur esprit, leur dialogue à la fois primesautier et profond.

— Minoute, Minoute — disait Marie comme elle voyait le regard de l'enfant dirigé, derrière les lunettes, vers une ferme qui avait apparu au loin — je sais à quoi tu penses.

— Oh ! non, marraine, sûrement tu ne peux pas.

— Tu te demandes si nous allons revoir, à la ferme là-bas, le petit chat qui a joué avec nous la dernière fois.

— C'est vrai ! Comment as-tu deviné ?

Arrivées à la ferme, elles descendaient, réclamaient le petit chat, le caressaient toutes deux, et le regardaient laper quelques gouttes de lait dans

une soucoupe. Le gros Franc s'ébattait gentiment tout autour en frétilant de la queue. Marie était heureuse de leur bon accord. Un jour, elle le désigna et dit à Minoute :

— Regarde-le. C'est drôle, un chien.

Et après avoir laissé un présent aux enfants, la bonne demoiselle (c'était le nom donné à Marie en plusieurs endroits) remontait en voiture, s'aidant de sa canne.

Fontaine-Riante, l'écluse du canal, la forêt de V\*, tels étaient les buts de ces promenades. Cette région, située aux confins de la Picardie, possède encore dans son sol les matériaux tendres de l'Ile-de-France. Les villages, pour la plupart anciens, sont bâtis richement. Les églises surtout élèvent de belles lignes dans l'espace et, par certains ciels gris, leur clocher, dépassant le bloc crayeux du bourg, fait penser à un fin coquillage incrusté dans une pierre.

Marie goûtait ces paysages de la même manière que l'enfant, avec une sorte d'attention sensuelle et rêveuse. Elle avait pris l'habitude d'emporter un livre dont elle pût faire lecture à Minoute. C'était généralement un tome choisi dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. Après tous les romans plus ou moins scabreux et les ouvrages savants et terribles qu'elle avait lus, elle s'était prise d'une véritable passion pour les *Etudes de la Nature*. Elle en savait certaines pages par cœur. La pensée que rien de ce qui nous entoure n'est nuisible, que les plantes vénéneuses, les bêtes

fauves, les volcans, n'ont un caractère funeste que parce que nous en méconnaissons le sens et l'utilité, cette pensée se présentait à l'esprit de Marie avec le signe même de la vérité. Sans approfondir ce qui motivait chez elle cette impression, elle répétait, comme autrefois lorsqu'elle trouvait dans un roman quelque fait concordant avec son propre cas :

— Que cela est vrai ! Que cela est vrai !

On n'attendait pas, pour reprendre la direction de Vermont, que le soleil eût disparu, car Minoute était d'une santé fragile. Et si un nuage apparaissait au loin, Marie Bonifas, fronçant prudemment les sourcils, disait :

— Rentrez, Firmin, le temps n'est pas sûr aujourd'hui.

Au retour, elle couvrait d'un châle les épaules de l'enfant ; puis, ôtant sa broche, elle la piquait sur les deux pans croisés.

A six heures, la voiture arrivait à la porte de l'institution Jeanne d'Arc. Marie sonnait. C'était la même clochette qu'autrefois. Après des baisers, elle confiait Minoute à une surveillante. Derrière les vitres, les pensionnaires se montraient du doigt M<sup>lle</sup> Bonifas et enviaient Marie Leforest qui avait une telle marraine.

La vieille fille, remontant dans la victoria, rentrait chez elle au crépuscule. Elle se tenait à la fenêtre de sa chambre et contemplait la place d'Armes jusqu'au moment où les oiseaux ne gazouillaient plus dans les tilleuls ; alors elle refer-

mait la fenêtre. Elle dînait de bonne heure et assez copieusement. Et, au cours de la soirée, elle souriait à plusieurs reprises et marmottait toute seule.

Ces veillées solitaires et peut-être mélancoliques, on avait songé dans l'entourage de la vieille fille à les faire disparaître de sa vie. Plusieurs de ses fidèles avaient voulu la marier. Deux dames, notamment, s'y étaient employées, M<sup>me</sup> Lehuché et M<sup>me</sup> Degouge. La première, bien qu'elle n'eût pas de grandes manières (son père et son mari avaient été meuniers) était parvenue à l'aristocratie de la ville par son âge, sa fortune décente et son titre de vieille Vermontoise. L'autre, femme d'un fonctionnaire, était une nouvelle venue, jeune, avisée, cherchant à se pousser. Elle s'était fait quelque réputation d'intelligence en disant, à des moments opportuns, lorsque les événements étaient à moitié consommés déjà : « Vous verrez qu'il se passera ceci » ; ou bien, lorsque son interlocuteur exprimait un jugement, en lançant un prompt et chaleureux : « J'allais vous le dire ».

A qui purent-elles penser pour leur dessein, sinon au colonel Wickter ?

L'officier, qui était rentré à Vermont avec le régiment, avait entre cinquante et cinquante-cinq ans. La vieille fille n'avait guère moins. Dès qu'elle l'avait connu, elle s'était plu en compagnie de cet Alsacien jovial et bon qui adorait son métier. Elle aimait à l'entendre conter les prouesses accomplies par son régiment ; elle le questionnait

sur sa carrière. Et, en même temps, comme il avait des manières un peu bourruées, elle s'amusait à le troubler par de petites coquetteries.

— Oui, oui, colonel, disait-elle, vous m'aviez promis pour Pâques un flacon de vieux kirsch d'Alsace. L'envoi a dû changer de route ; les adresses ne vous manquent pas !

Elle avait obtenu dans son jardin une très belle variété de roses rouges qu'elle avait baptisée *Colonel-Wickter*.

— C'est la plus belle rose de Vermont, disait-elle en montrant autour d'elle d'un coup d'œil amusé la confusion que cette phrase faisait apparaître sur la figure du militaire.

Elle en donnait quelquefois aux dames qui venaient la voir ; mais on avait remarqué que, sans doute par une petite jalousie d'horticulteur, elle avait soin de détacher les boutons de la tige afin que l'on ne pût voir fleurir des *Colonel-Wickter* dans aucun autre jardin de la ville.

Ainsi, l'idée d'une union entre ces deux natures si convenablement assorties était venue à l'esprit des gens. Le colonel, pressenti par M<sup>me</sup> Degouge, avait donné à entendre qu'il serait fier d'associer sa vie à celle de M<sup>lle</sup> Bonifas. Bientôt tout le salon de la place d'Armes avait donné son appui au projet. On leur avait ménagé des tête-à-tête ; on donnait a-parte des conseils au colonel ; on le haussait adroitement aux yeux de Marie. Et cependant, rien ne se décidait entre eux. Alors M<sup>me</sup> Lehuché fut désignée pour faire des ouvertures à la vieille

filles. A la fin d'une de ses réceptions, chacun, sur de petits signes, s'éclipsa, laissant les deux femmes ensemble. Le préambule fut difficile et M<sup>me</sup> Lehuché eut du mal à l'amorcer. Mais elle eut une idée. Elle pria Marie de lui faire visiter sa maison, qu'elle ne connaissait pas. Marie la conduisit de pièce en pièce. Au premier étage elle lui montra sa chambre. M<sup>me</sup> Lehuché admirait, avec son œil d'ancienne paysanne, l'air cossu des meubles et la bonne tenue du ménage.

— Et là vous avez encore une autre chambre ? dit-elle comme Marie ouvrait une porte donnant sur une pièce assez sombre. Mais cette maison est presque trop grande pour vous. Vous ne devriez pas y vivre seule. Écoutez, ma chère demoiselle Bonifas, c'est le moment de vous confier un petit secret. Asseyons-nous.

Et décidée à ne plus reculer, elle pénétra dans la pièce dont la porte venait d'être ouverte, prit un siège, et, s'emparant des deux mains de Marie, lui dit :

— Savez-vous qu'il y a parmi vos amis quelqu'un qui pense à vous avec une attention particulière ?

La vieille fille qui cherchait l'intention de ce petit discours et ne l'apercevait pas, montrait sur son visage un sourire vague et sans finesse.

— Oh ! plusieurs d'entre nous commençaient à s'en douter... et quand le colonel Wickter, car c'est lui, nous a fait ses confidences, nous n'avons été qu'à moitié surprises,

A un petit tressaillement des deux mains qu'elle tenait, elle sentit que Marie avait compris.

— Et savez-vous aussi que tout le monde trouverait très bien que Marie Bonifas devînt la femme du colonel Wickter ?

Marie resta silencieuse. M<sup>me</sup> Lehuché tenta de lire ses pensées sur son visage ; mais les volets de la chambre étaient clos, et elle discerna seulement que Marie ne souriait plus.

— Qu'en dites-vous ? reprit-elle après une pause assez longue.

Alors Marie parut sortir d'une rêverie. Elle pressa les mains de son amie et dit confusément :

— Oh ! non, chère Madame, non, maintenant...

Elle termina la phrase par un vague balancement de la tête.

Mais l'autre voulut insister.

— Oui, oui, *maintenant* — reprit-elle en interprétant à sa guise l'hésitation de Marie — vous êtes jeune, entourée, vous ne manquez de rien ; mais qui sait si plus tard vous ne désirerez pas auprès de vous un compagnon bon et fidèle comme le serait le colonel. Je suis plus âgée que vous, et je vous assure que c'est *maintenant* que je ressens le plus la mort de Monsieur Lehuché.

Marie lui pressa de nouveau les mains ; l'autre répondit de même. Cependant ces mouvements étaient exécutés comme à contre-temps. Il eût été clair pour un spectateur de cette scène que l'esprit de chacune des femmes cheminait sur une voie différente,



L'ambassadrice reprit :

— Vous avez pour lui de l'amitié, vous ne pouvez le nier, de l'affection même... Alors pourquoi le refuseriez-vous ?

A cette question, Marie rougit très fort. Elle regarda les murs, puis elle parut se replonger dans son rêve. M<sup>me</sup> Lehuché en profita pour continuer ; elle fit l'éloge du prétendant, employa toutes sortes d'arguments, parla santé, carrière, considération. Mais Marie semblait comme protégée par ses réflexions. Oh ! assurément, elle n'accueillit pas cette proposition comme elle avait accueilli autrefois, lors de son arrivée à Vermont, les propositions des vieilles marieuses empressées autour d'elle. Elle ne se cabra pas ; elle resta insensible. A toutes les sollicitations de la veuve, elle se contenta d'opposer de petits « non, non, non », très doux mais inflexibles. En même temps elle balançait mollement sa grosse tête grise. Ainsi voit-on une mule se tenir placidement, sans autres signes que d'imperceptibles frissons, devant le gué qu'elle ne passera jamais.

M<sup>me</sup> Lehuché dut finalement abandonner la partie. Pour changer l'entretien, elle regarda tout autour d'elle, et, désignant de grandes photographies qu'on distinguait sur la cheminée, elle s'enquit :

— Ce sont des portraits de famille ?

— Non, dit Marie d'une voix grave et ferme. Ce sont des souvenirs d'une amie qui a habité cette chambre.

M<sup>me</sup> Lehuché toussa légèrement. Puis elle poussa un vaste soupir qui pouvait se rapporter tout à la fois au souvenir de Claire Allandier, à celui de M. Lehuché et à la déception du colonel.

— Il ne faut pas en vouloir à vos amis s'ils songent à votre bonheur, n'est-ce pas ? dit-elle en se levant.

Marie Bonifas, se levant aussi, fit entendre une protestation affectueuse. Avant de sortir de la chambre, elle remit soigneusement les deux sièges en place.

Ainsi échoua ce projet d'union. Ce fut un coup pour le colonel Wickter, car, jugeant que sa position dans la petite ville était devenue gênante, il demanda peu après sa mutation, l'obtint, et se séparer de son régiment lui fit verser des larmes.

Dans l'entourage de la vieille fille on n'essaya plus de la marier. M<sup>me</sup> Degouge, trop habile pour aller contre les événements, déclara :

— Eh ! bien, du moment qu'elle est heureuse ainsi, c'est beaucoup mieux. Je trouve qu'une Marie Bonifas mariée n'aurait plus la même auréole.

Et cette opinion prévalut.

Mais était-elle heureuse ? Assurément, Marie Bonifas était parvenue à l'âge où les désirs et les rêves ne portent plus notre imagination bien loin. L'élan de la jeunesse une fois abattu, il ne restait dans cette nature qu'une souche indéracinable de sentiments bourgeois ; sentiments auxquels une vie casanière, une situation aisée, une bonne re-

nommée assuraient chaque jour toutes sortes de petites satisfactions.

Une fois, pourtant, Marie Bonifas laissa voir que le souvenir du passé subsistait encore en elle et que son cœur, à des heures secrètes, y était peut-être sensible. Mais, pour montrer cela, il nous faut revenir en arrière, jusqu'au jour où, l'année qui suivit l'armistice, l'héroïne de Vermont présida la distribution des prix à l'institution Jeanne d'Arc.

L'établissement de M<sup>lles</sup> Deshousseaux existait toujours, comme il a été dit, et, fait plus extraordinaire, il était dirigé encore par l'une des deux demoiselles. M<sup>lle</sup> Amélie, qui approchait de quatre-vingt-dix ans, n'avait plus, il est vrai, qu'un poste honorifique. C'était une de ses parentes, une nièce, qui occupait véritablement l'emploi de maîtresse de pension. Mais on voyait chaque jour la petite vieille trotter dans le jardin, présider le déjeuner dans le réfectoire, et, le dimanche, accueillir les visites au parloir.

Un dimanche de juillet, après les vêpres, la voiture de Marie Bonifas s'arrêta devant la porte du pensionnat. Marie descendit. C'était une belle journée d'été. Le soleil dorait les créneaux de la tour et donnait aux ogives des croisées la patine du temps. Comme elle franchit le seuil, on entendit un signal, et, aussitôt, des pensionnaires groupées au pied de la tour entonnèrent la *Marseillaise*. Alors M<sup>lle</sup> Deshousseaux descendit les marches du perron. A deux pas de son ancienne élève, elle

s'arrêta, joignit les mains et dit avec une mine respectueuse et attendrie :

— Marie, ma chère enfant, quelle joie j'éprouve à vous recevoir ici !

Car Marie, si elle avait revu la vieille demoiselle pendant la guerre, n'avait jamais eu l'occasion de revenir au pensionnat.

Elles s'embrassèrent. M<sup>lle</sup> Amélie était vêtue d'une jolie toilette noire, toute garnie de dentelles fines qui ajoutaient à la fragilité de sa personne. Lorsque le chœur se tut, elle lui présenta sa nièce et les sous-maîtresses ; ensuite, prenant son bras avec pompe, elle la conduisit au jardin, vers la pelouse où la distribution des prix devait avoir lieu.

La plupart des invités étaient déjà là. M<sup>lle</sup> Deshousseaux avait décidé de donner beaucoup d'éclat à la fête, et plus de cent chaises étaient rangées sur la pelouse. Une large banderole, enguirlandée de fleurs, était tendue entre deux arbres. On y lisait : « Institution Jeanne d'Arc », et, au-dessous : « Gloire à Marie Bonifas ».

Chacun vint saluer Marie Bonifas. Les parents lui présentaient leurs filles, qui, les yeux baissés, faisaient devant elle une profonde révérence. Une mère, après la présentation, lui dit :

— Savez-vous ce qu'elle nous a répondu, cette enfant, comme nous lui demandions, l'autre jour, à qui elle voulait ressembler plus tard ?... « A Mademoiselle Bonifas ».

Mais une autre mère renchérit sur cette histoire.

— Imaginez-vous, dit-elle tout en tapotant la coiffure de sa fille, que la mienne m'a demandé ce matin, comme nous choissions un ruban pour ses cheveux, si je savais quelle était la couleur que vous préféreriez.

Marie se penchait vers les unes et les autres, souriait et caressait les petites têtes inclinées devant elle.

Bientôt tout le monde s'assit. On avait réservé à Marie un fauteuil au milieu du premier rang. A côté d'elle était M<sup>lle</sup> Amélie. Les pensionnaires, une quarantaine, se tenaient sur une sorte d'estrade basse, dressée à l'extrémité de la pelouse. Elles ne portaient plus l'uniforme bleu foncé à bretelles, comme au temps de Marie, mais des toilettes de nuances variées, presque toutes claires. Seulement l'étoffe, une mousseline très légère, et la coupe, qui laissait découverts les bras et le cou, étaient les mêmes pour toutes les pensionnaires. Lorsqu'elles se furent placées, les grandes sur les gradins garnis de feuillages, les plus petites accroupies sur l'herbe, un murmure d'admiration s'éleva devant ce délicieux tableau. M<sup>lle</sup> Amélie se tourna vers Marie et lui dit :

— C'est Mademoiselle Irène, une de nos sous-maîtresses, qui a voulu les grouper ainsi. Elle a beaucoup de goût.

M<sup>lle</sup> Irène, une jeune femme au profil un peu dur mais avec de très beaux yeux noirs, était debout. près de l'estrade, et tenait le palmarès à la main.

La distribution des prix commença. L'écolière nommée se dirigeait vers Marie, à qui une sous-maîtresse, placée derrière, passait une couronne et un livre. L'écolière faisait la révérence, et Marie, en la couronnant, lui donnait un baiser.

Ce n'était pas sans trouble que les adolescentes recevaient de telles mains leur récompense. De l'estrade, elles jetaient des regards intimidés sur cette grande dame, toute vêtue de noir, dont la large poitrine portait, à côté d'une grosse croix d'or en pendeloque, un ruban rouge. Lorsque le moment de se lever approchait, elles rougissaient, et, une fois debout, faisaient des mouvements un peu gauches. Mais, tandis qu'elles avançaient sur la pelouse, elles voyaient tant d'amitié dans les yeux de la dame et dans ses sourires qu'elles reprenaient confiance et s'approchaient avec la grâce et la tendresse naturelles à leur âge. « Venez, venez, semblaient leur dire ces yeux et ce sourire, n'ayez pas peur ». C'était bien ce que Marie tentait d'exprimer sur sa physionomie. Et au fond d'elle-même elle ajoutait : « Pourquoi auriez-vous peur ? Vous me croyez différente de vous ?... Mais non ; moi aussi j'ai marché sur cette pelouse ; j'ai été pensionnaire ici comme vous. Tout ce que vous faites, je l'ai fait. Il y a longtemps de cela, mais je n'ai pas changé, je ne sais rien de plus qu'alors. »

Car, à peine entrée chez M<sup>lle</sup> Deshousseaux, la vieille fille avait si bien retrouvé le visage ancien des choses, elle avait entendu tant de chuchotements au fond de sa mémoire qu'elle s'était redit

ce qu'elle avait si souvent pensé au cours de sa vie :  
« Nous ne changeons jamais ».

Toutes les réflexions, tous les petits calculs qui s'élaboraient dans son cerveau d'enfant lorsqu'elle regardait ses compagnes courir dans le jardin ou circuler silencieusement dans le dortoir, Marie Bonifas, assise sur le fauteuil de velours cramoisi et bayant devant l'estrade, les refaisait maintenant. Elle cherchait à deviner le secret de chaque visage, faisait des comparaisons, imaginait de petites intrigues. « Oh ! oh, se disait-elle, en voilà une qui regarde les autres avec envie ; elle a la mine d'une rapporteuse. Voyez-moi la grande qui est par derrière, elle a déjà une poitrine de femme. Oh ! pourquoi la petite en mauve a-t-elle l'air si triste ?... Ah ! voilà celle qui voulait connaître la couleur que je préfère ; c'est joli, ce ruban cerise qu'elle a choisi ».

Et cependant le défilé continuait. L'une après l'autre, les pensionnaires venaient embrasser Marie Bonifas. La vieille fille sentait le parfum de leurs lèvres ; elle recevait contre sa joue la douce chaleur de leurs joues ; des cheveux chatouillaient ses tempes. Une petite, paralysée par la timidité, près de pleurer, ne voulut pas se lever et se cacha derrière ses voisines. Mademoiselle Irène dut la prendre par la main et la conduire. Et une fois devant la vieille fille, l'enfant, perdant la tête, grimpa sur ses genoux et lui donna un baiser si sonore que tous les assistants se mirent à rire.

La distribution terminée, il y eut un entr'acte

pendant lequel on fut se promener au jardin par petits groupes. M<sup>lle</sup> Amélie donna son bras à Marie.

— Rien n'a changé, n'est-ce pas, ma chère enfant ? Vous vous reconnaissez. Voici la charmille...

— La charmille... murmura Marie sur un ton rêveur.

Elle pénétra sous les arbres, leva les yeux vers la voûte de verdure, puis contempla, au bout du couloir, l'échappée de lumière. Ses paupières battirent, et son visage prit un air un peu hagard. Elle dit à voix basse :

— On dirait qu'elle est plus petite.

M<sup>lle</sup> Amélie, qui était sourde, n'entendit pas ; mais sa nièce, la directrice, qui les accompagnait, dit en souriant :

— Non, non, Mademoiselle, ce sont les mêmes arbres et ils sont taillés de même façon chaque année. Mais comme l'a écrit La Bruyère, « aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices... ».

— Je dis que rien n'a changé dans le vieux pensionnat, reprit M<sup>lle</sup> Amélie, mais je parle des choses seulement, car, pour le reste, notre planète va vite et nous devons suivre son mouvement. Je lutte, je lutte, mais le mouvement n'a pas quatre-vingt-dix ans comme moi. Quel crève-cœur le jour où nous avons dû bannir l'uniforme bleu à bretelles, cet uniforme qui vous allait si bien, ma chère Marie. Mais cela déplaisait à ces demoiselles, paraît-il ; elles disaient à leur maman qu'elles ne voulaient pas avoir l'air d'orphelines.



Comme beaucoup de personnes sourdes, la petite vieille enchaînait rapidement les phrases afin de n'être pas interrompue par des questions qu'elle n'eût pu entendre.

— Ah ! oui, poursuivit-elle, mes pensionnaires sont devenues bien différentes depuis votre temps. Plus de nattes, vous avez vu ; toutes portent des cheveux courts. Au début, quand j'ai voulu mettre le holà, il y en a une qui m'a répondu que c'était la vraie coiffure de Jeanne d'Arc et que cela devrait être obligatoire dans le pensionnat. Et, ma foi ! je n'ai rien trouvé à répliquer. Et leurs jeux ! Vous vous rappelez les parties de croquet, de grâces ?... Nous ne savons plus ce que c'est, nous avons changé tout cela ; maintenant nous faisons des sports. Quelquefois, quand je les vois, avec leurs crinières courtes, s'agiter et se battre, oui, se battre littéralement, sur la pelouse, je me demande si ce n'est pas un collège de garçons que je dirige. Dans les études, même changement ; beaucoup apprennent le latin ; on dirait qu'elles n'ont qu'un idéal : rivaliser avec les hommes. Ce ne sont là que de petits signes, mais je me demande s'ils n'annoncent pas de grandes perturbations dans nos mœurs... Enfin...

Elle soupira, reprit haleine, mais elle crut que Marie Bonifas allait lui parler et aussitôt elle la devança.

— Du reste, le croiriez-vous, cet esprit moderne est en faveur dans les familles. « Qu'elle fasse mal la révérence, cela m'est égal, me disait une mère

l'autre jour, pourvu qu'elle se porte bien et qu'elle passe son baccalauréat ». Mieux encore : M<sup>lle</sup> Irène a eu l'idée d'ouvrir chez nous un cours de danses rythmiques ; vous en verrez tout à l'heure. La première fois que mes petites ont paru devant moi en tunique grecque, les jambes nues, je me suis indignée, j'ai failli interdire les leçons. Mais non, il paraît que j'avais tort ; les enfants raffolent de ces exercices, et les parents, qui affectent de dédaigner mes vieux cours de maintien, ont trouvé cela très bien.

Elle branla la tête, pinça ses lèvres décolorées, et ses deux petites épaules pointues furent secouées par un mouvement d'incompréhension.

Un groupe de parents, accompagnés par deux pensionnaires déjà grandes, apparut sous la charmille, venant en sens inverse. A leur approche M<sup>lle</sup> Amélie s'écria :

— Et voilà mes deux meilleures bergères. Car, là-dessus, j'ai tenu bon. Il y aura toujours des bergères à l'institution Jeanne d'Arc. Marie, vous vous rappelez bien ce que c'est ? Vous avez dû avoir une bergère ? Peut-être l'avez-vous été vous-même ?

Les deux adolescentes s'étaient arrêtées. A la vue de Marie Bonifas leur visage était devenu rose de plaisir ; la bouche à demi ouverte, elles lui souriaient sans rien dire, mais non par timidité, car une expression franche, presque hardie, épanouissait leurs traits. Marie Bonifas les regardait et restait immobile. Des taches de lumière éclairaient les cheveux, l'épaule et le flanc de celle qui était

blonde. Marie était éblouie ; elle avait beau se répéter intérieurement : « Je devrais leur parler, il faut que je leur parle », elle se taisait. Enfin elle secoua la tête et articula lentement, sans cesser de contempler les jeunes filles :

— Non, non, je n'ai jamais été comme vous.

— C'est vrai, il m'en souvient maintenant, reprit M<sup>lle</sup> Amélie. Notre future héroïne n'était pas assez sage pour être une bergère. Oui, oui, ma mémoire est bonne, il y avait bien du roman autrefois dans cette tête-là.

Et la vieille demoiselle, avec un air enjoué auquel la confusion évidente ajoutait comme la charmante irréflexion de l'enfance, indiqua de son doigt blanc et poli, pareil à un étui d'ivoire, le gros front bombé de Marie Bonifas.

Bientôt une cloche retentit et chacun regagna sa place. Le programme annonçait des exercices rythmiques et des danses. On entendit, joué sur un piano à demi masqué par un massif, un air simple et bien scandé. Et M<sup>lle</sup> Irène, au milieu de ses élèves, parut sur la pelouse.

Elle était vêtue d'une tunique jaune ; les autres aussi, mais leurs tuniques étaient d'un jaune plus clair ; on pensait à un grain mûr dans une grappe encore verte. Toutes avaient les jambes et les pieds nus. Elles avancèrent face aux spectateurs et tendirent un bras dans la direction de Marie Bonifas, imitant le salut antique ; puis, à un signal, elles s'espacèrent sur la pelouse, formèrent trois rangs et commencèrent leurs mouvements.

Marie Bonifas avait accueilli l'entrée des danseuses, comme tous les spectateurs, par un petit cri de surprise, qui avait ensuite déposé sur ses traits une expression souriante et charmée. Elle tenait les mains croisées sur sa robe de satin et suivait le déroulement des pas en dodelinant de la tête à la mesure. Mais bientôt, comme, les bustes continuaient à se balancer doucement, les jambes à se tendre, elle redevint immobile et ses traits reprirent le même air hagard que sous la charmille. Le soleil faisait briller sur chaque adolescente la parcelle la plus radieuse de sa face ou de son corps, sa chevelure noire ou dorée, ses prunelles, ses dents, son genou poli, la pointe de sa cheville.

Les yeux de la vieille fille se mirent à papilloter. M<sup>lle</sup> Amélie lui dit quelque chose, et elle lui répondit, sans parler, par un signe vague. Enfin elle entendit des applaudissements et battit des mains à son tour. M<sup>lle</sup> Amélie se tourna vers elle.

— Et voilà... — déclara-t-elle avec une mine inquiète — qu'en dites-vous ?... Oui, oui, je le vois bien, vous êtes comme moi, un peu ébaubie, passez-moi l'expression. Ah ! si vous reveniez chez nous, vous en verriez bien d'autres. Je suis sûre que vous seriez aussi peu dans le train que votre vieille maîtresse de pension.

Après une pause, la musique reprit sur un rythme plus entraînant, et M<sup>lle</sup> Irène, accompagnée de six élèves seulement, les plus grandes et les plus expertes, rentra en scène. C'était la danse antique.

Cette danse eut d'abord la figure d'une chasse, où la jeune maîtresse, suivie en cadence par sa troupe, parcourut vivement la pelouse en décrivant des arabesques. Puis elle vint au centre de la pelouse et prit une attitude immobile, faisant le simulacre de pincer les cordes d'une lyre. Les jeunes filles couraient en cercle tout autour d'elle, à grandes enjambées, jetant le buste à droite et à gauche. Leurs mouvements vifs découvraient des formes nues que Marie Bonifas n'avait de toute sa vie contemplées que sur les tableaux ou les statues et qu'elle regardait avec une avidité involontaire. Enfin, la ronde cessa de tourner, mais elle ne se désunit pas, et les jeunes danseuses, enlacées, le buste renversé, formèrent autour de la porteuse de lyre comme une corolle épanouie.

Le succès fait à ce spectacle par toute l'assistance parut rassurer M<sup>lle</sup> Amélie.

— Sans doute, dit-elle à Marie, ces danses sont gracieuses et elles sont naturelles, j'en conviens ; mais, que voulez-vous, je leur reproche un peu leur inspiration païenne.

Marie Bonifas se taisait. Sa figure semblait contractée par un effort.

— Et maintenant je crois que nous avons une petite partie musicale. Vous allez entendre une très belle voix, celle de la jeune fille que vous avez rencontrée sous la charmille, la brune. C'est un superbe contralto.

Le piano fut rapproché. La jeune chanteuse parut. Elle était belle, mais à la manière d'une

divinité champêtre. Son cou et ses bras étaient ronds et forts. Son visage était légèrement duveté le long des joues.

L'accompagnatrice s'assit et préluda ; et la jeune fille commença de chanter les lamentations d'*Orphée*.

Elle avait en effet un beau timbre de voix, grave et moelleux, bien approprié au rôle.

Marie Bonifas s'enfonça commodément dans son fauteuil et se disposa à écouter avec bonne grâce, quoiqu'elle n'eût guère l'oreille musicienne et qu'elle ignorât à peu près l'opéra de Gluck.

La jeune pensionnaire, sans doute troublée au début, récita la phrase initiale sur un ton uni et peu sensible, mais bientôt elle se raffermir et son accent se fit plus expressif. Dès les premières paroles, Marie Bonifas avait rougi ; puis, à mesure qu'elle entendait la fraîche voix féminine adresser à la compagne perdue des appels passionnés, elle se sentit prise d'une angoisse confuse ; une sorte de stupeur se peignit sur son visage ; elle se raidit, s'agita dans son fauteuil.

Arrivée au passage : « Eurydice ! Eurydice ! Réponds ! Quel supplice ! Réponds-moi... », la voix de l'adolescente s'éleva et parut vraiment touchée par la tremblante violence de l'amour ; des soupirs soulevèrent sa gorge...

Ce fut trop. La tête de Marie Bonifas, après un dernier mouvement pour se débattre, s'inclina en avant ; son second menton se tassa sur sa poitrine, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

L'air d'*Orphée* continuait. La chanteuse reprit le « J'ai perdu mon Eurydice » sur un ton presque farouche, qui mêlait à la douce plainte amoureuse l'idée d'une sombre fatalité. Lorsqu'elle prononça de nouveau le nom de l'aimée, et, après un temps, s'écria : « Mortel silence, vaine espérance », elle tendit les mains à tâtons puis les laissa retomber, mimant le désespoir d'une union impossible, d'un sentiment condamné sans recours.

Marie Bonifas courbait la tête et sanglotait. Toutefois, elle voulut se ressaisir. Elle se redressa, essuya ses joues, et, cherchant des images riantes où poser son regard, elle parcourut le groupe des pensionnaires assises en face d'elle. Mais que lut-elle sur ces jeunes visages ? Les enfants, devant les larmes des grandes personnes, éprouvent surtout une surprise mêlée de moquerie. Et Marie Bonifas, ayant sans doute discerné les pensées de ces jeunes êtres à la vue d'une grosse dame en pleurs, comprit tout d'un coup ce qui la séparait de ces vierges auxquelles elle se croyait pareille. Elle comprit en cet instant, elle qui s'était redit sa vie durant et tout à l'heure encore : « je n'ai pas changé, nous ne changeons jamais », elle comprit que notre nature, si rien ne peut la transformer, s'envieillit. Jour après jour, comme nous perdons nos désirs et nos besoins, les particularités de notre tempérament s'effacent ; et quoi que nous dise la voix monotone de nos habitudes, l'âge nous rejette dans une catégorie commune où les différences d'espèces ne sont finalement plus visibles.

Marie Bonifas put se dire que même s'il se trouvait parmi les pensionnaires placées sur l'estrade un être fait pour s'accorder avec la Marie Bonifas d'autrefois, elle serait à présent bien plus éloignée de cet être qu'elle ne l'était de M<sup>me</sup> Degouge ou de M<sup>me</sup> Lehuché. Elle sentit que, malgré tout ce qu'il y avait d'intact en elle, une métamorphose s'était accomplie : elle était une vieille femme. Alors ses larmes redoublèrent et elle ne les contint plus. Dans l'assistance il y eut des chuchotements ; on se penchait, on regardait avec une curiosité apitoyée ces traits illustres, déchirés par une douleur subite.

M<sup>me</sup> Lehuché, qui était assise auprès de M<sup>me</sup> Degouge, lui montra Marie. Et, nul ne pouvait s'y tromper, les larmes de Marie n'étaient pas semblables aux larmes de joie ou d'émotion qui avaient débordé de ses yeux devant l'hôtel de ville et sur la place d'Armes. Non : c'étaient des larmes de regret, c'étaient les larmes désespérées que nous versons sur quelque chose dont nous n'avons pas su jouir et que nous ne retrouverons jamais plus. Un hélas lamentable, presque sauvage, secouait la noble poitrine.

Alors, comme c'était peu de temps après le mariage manqué, M<sup>me</sup> Lehuché se rapprocha de sa voisine et lui souffla :

— Vous qui la dites heureuse, regardez-la, voyez ces larmes... Ne croyez-vous pas qu'elle regrette quelque chose ?

Et Marie Bonifas, qui avait toujours été lésée



par la méconnaissance des humains entre eux, fut peut-être indûment favorisée ce jour-là car la jeune intrigante, qu'on ne prenait jamais au dépourvu, repartit avec présence d'esprit :

— J'allais vous le dire. Elle pense au colonel Wickter.

FIN



## TABLE

PREMIÈRE PARTIE.....	7
DEUXIÈME PARTIE.....	101
TROISIÈME PARTIE.....	241







PQ2623. A216B6 1925



a39001 003947101b

